This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

152 C. 10

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Souvenirs intimes

de

Henri Heine

Digitized by Google

Digitized by Google

Souvenirs intimes

de

Henri Heine

par

Alexandre Weill

Paris
E. Dentu, Libraire-Éditeur
Galerie d'Orléans (Palais-Royal)

1883

Digitized by Google

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
20 APR. 1932
OF OXFORD

Digitized by Google

PRÉAVIS

Rien de réellement bon sans être partagé. Si l'amour est divin, c'est qu'on n'y peut être heureux sans partager son bonheur. L'égoïsme, c'est l'ennui. L'homme de cœur, pour la table même, sent le besoin de partager son plaisir, ou avec sa bien-aimée, ses enfants et ses amis, ou, à défaut d'eux, avec sa domestique et sa bête. On ne s'amuse dans le monde qu'en amusant les autres. C'est pourquoi les vieillards n'aiment plus le monde. Si pendant quinze ans je me suis amusé dans la société de Henri et de Mathilde Heine, c'est que probablement, sûrement même, je les ai amusés, à mon tour. Si donc le lecteur veut que je l'amuse par les récits de la vie intime de ce couple original, dont les amours sont devenues historiques, il faut qu'en les contant je m'amuse moi-même, et cela ne peut se faire sans mon Moi, *sans que je parle autant de moi que d'eux, à condition toutefois que je ne ressemble pas à certains roitelets biographes, qui chantent leur présence, en burinant leur nom inconnu sur le dos marmoréen de leurs grands amis. Le* Moi *est haïssable, a-t-on dit. Oui, le Moi faux, le Moi creux, le Moi in-*

Digitized by Google

sincère, le Moi phraseur qui veut paraître ce qu'il n'est pas, et qui, n'y arrivant pas, parle pendant des heures sans rien dire; mais le Moi sincère, le Moi qui pense et qui dit tout ce qu'il pense, le Moi qui crée de soi, tout en butinant sur les autres, le Moi de Montaigne et de Jean-Jacques Rousseau, ce Moi-*là est loin d'être haïssable! L'araignée qui conterait comment elle tisse son fil, serait aussi aimable que l'abeille contant l'histoire des fleurs où elle a pris son miel.*

Mais je suis bien bon. Ce n'est, certes, pas pour le lecteur que j'ai écrit ces souvenirs, dont les traits principaux sont écrits depuis longtemps. Peu m'importe son opinion sur mon Moi! *La vieillesse a cela de bon que, à la veille de paraître devant Dieu, devant lequel on ne peut mentir, l'opinion des hommes lui devient indifférente. Tout n'est rien dans la vie. L'homme le plus grand n'est qu'un brin d'herbe dans un vaste pré, qui tombe sous la faux du temps et qui disparaît. La gloire est encore moins que rien. Tous les grands morts, eussent-ils le pouvoir d'écouter tout le bien que l'on dit d'eux, pas un d'eux ne se dérangerait une minute pour voir et pour entendre! Dieu seul est quelque chose; car, s'il est, c'est l'éternité! et c'est la vie! Tout le reste est la mort, tout ce qui est sur la terre est mourant!*

Henri Heine, vers la fin de sa vie, un peu poussé par moi, a fini par être de cet avis. Le monde et les hommes se retiraient de lui, morceau par morceau. La terre et ses plaisirs, qui si longtemps était son seul ciel, son seul paradis, se soustrayait à son pouvoir, jour par jour. Il ne lui restait que Dieu et l'Éternité. Mais comme il est mort avec toute sa raison, il n'a vu, reconnu et glorifié que le Dieu de la Raison. C'est le vrai. Il n'y en a point d'autre! C'est pourquoi j'écris ces souvenirs. Ce qui y descend vers la terre est pour les hommes, mais ce qui y remonte vers le ciel est pour Dieu!

ALEXANDRE WEILL.

Digitized by Google

INTRODUCTION

Faut-il dire la vérité sur ses amis morts en contant leur vie, vérité qu'ils n'auraient peut-être pas aimée s'ils étaient encore vivants? N'est-ce pas violer l'amitié que de dévoiler les défauts des amis qui ne sont plus là, non seulement pour se défendre, mais pour nous reprocher les nôtres, car quel est l'être humain sans défauts, même sans vices! Et puis à quoi sert l'amitié si elle ne pardonne pas les torts d'un ami ou d'une amie? S'il faut être parfait pour avoir un ami, autant y renoncer, la perfection n'a besoin ni d'amitié ni d'amour. Outre qu'elle en trouverait tant qu'elle voudrait, elle se suffit à elle-même. La vertu n'a besoin ni de récompense ni de récompenseur. Dès même qu'elle en cherche, elle cesse d'être la vertu.

Cette question, je me la suis faite depuis plus de vingt ans. Chaque fois qu'on me demandait le récit véridique de la vie intime de Henri Heine et de Mathilde, sa maîtresse

Digitized by Google

d'abord, puis sa femme, vie que seul je connais, parce que seul, j'ai assisté journellement pendant quinze ans à leurs amours et à leurs haines, à leurs joies et à leurs peines, à leurs grandeurs et à leurs petitesses, à leurs bonheurs et à leurs malheurs, enfin à leurs vertus et à leurs vices. J'avais promis à M. Heine de ne jamais rien écrire sur sa vie du vivant de sa femme; je lui avais encore solennellement promis de dire à la postérité la conduite indigne de sa famille envers lui, certains faits de famille n'étant connus de personne, excepté de moi. A la rigueur, je n'aurais aucun ménagement à garder avec Mme Heine qui, après avoir brouillé son mari avec tous ses amis, après quinze années d'amitié éprouvée, vers la fin de la vie de Heine, nous a brouillés par une indigne calomnie, à laquelle son mari, d'ailleurs, ne croyait pas; brouille que j'ai acceptée avec empressement — j'ai eu tort — parce que ma femme n'a jamais pu sympathiser avec Mme Heine, pas plus qu'une colombe ne sympathise avec une paonne. Mais malgré tout cela, je n'écrirais pas mes Souvenirs de Henri Heine, si d'une part je ne croyais pas mon récit utile, indispensable à la jeunesse poétique et littéraire de tous les pays, et qui est en droit de se demander comment il se fait que l'Allemagne, après de tels hommes, soit devenue une caverne de brigands, un repaire de tartufes politiques qui, au nom de *nationalité,* confisquent et détiennent par la force brutale, contre la volonté de leurs habitants, la Pologne, le Danemark et l'Alsace-Lorraine? Et si, d'autre part, de mes entretiens philosophiques et religieux pendant quinze années avec Henri Heine, il ne ressortait de grandes vérités, dans l'œuf encore, mais neuves, inconnues à l'ancien monde; vérités qui, après avoir percé la coque de nos dépouilles mortelles, seront indispensables, j'en ai la ferme conviction, à l'unité religieuse de l'avenir;

Digitized by Google

vérités enfin qui creuseront un abîme entre l'ancien Judaïsme mourant et mort, que Heine, dans sa jeunesse, appelait « *un malheur* », et le Mosaïsme immortel, dépouillé des miracles bibliques du Pentateuque actuel; Mosaïsme que Heine, vers la fin de sa vie, a glorifié, glorification à laquelle j'ai grandement contribué.

Comment, en effet, se fait-il qu'après tant de génies poétiques et littéraires, l'Allemagne, et après elle toute l'Europe, se trouvent en pleine barbarie? Car il ne faut pas se le dissimuler, jamais les principes du monde barbare du moyen âge n'ont eu un si grand cours que depuis les dernières trente années! L'Europe, en effet, retourne, au pas de course, vers la barbarie pleine et entière qui consiste uniquement dans le triomphe de la force aux dépens du droit et de la justice absolue. Bismarck, l'Attila du XIXe siècle, dont le nom servira de Schiboleth de mépris aux historiens de l'avenir, en est la vivante incarnation. Cette force brutale instituée, non pour la défense, mais pour l'attaque, non pour l'affranchissement, mais pour l'oppression des nations, cet armement national qui fera, qui a déjà fait de toutes les nations une agglomération d'uhlans de différents costumes, se dissoudra dans une guerre d'extermination universelle; guerre dans laquelle ennemis et amis ne se reconnaîtront plus et dont les victimes aussi bien que les bourreaux, les vainqueurs aussi bien que les vaincus, ne trouveront pas une seule voix poétique, ni pour les plaindre, ni pour transmettre leurs noms à la postérité, autrement qu'en des termes de mépris et de malédiction.

D'où vient donc que tant d'hommes d'esprit et même de génie n'ont pas eu d'influence civilisatrice sur les nations d'où ils sont sortis? Car les faits matériels sont toujours les fils des pensées spirituelles. C'est la parole qui est la mère

Digitized by Google

du fait, c'est le verbe qui est le père de l'acte. *D'où vient que la France n'a jamais été si petite, si mutilée, hélas! que depuis qu'elle a tant de soi-disant grands hommes dans la littérature, dans la politique et dans les arts?* D'où vient que l'Allemagne n'est plus qu'une sale caserne, n'ayant plus ni idéal, ni génie, ni talent, ni poésie, ni musique — car Wagner est à la musique ce que Bismarck est à la civilisation : un fléau! — après avoir produit des poètes comme Goethe et Heine? D'où vient que l'Italie seule a grandi depuis quarante ans et que déjà, ne marchant plus sur les traces de Mazzini, de Gioberti, de Manin et de Cavour, elle dévie, se bismarckise et se barbarise à vue d'œil?

C'est que les peuples ne règlent pas leur vie sur celle de leurs rois et empereurs, mais sur celle de leurs hommes et poètes de génie. Et si les faits et gestes de ces hommes, dans leurs écrits, *et surtout dans leur vie publique et privée*, ne sont pas conformes à la Justice et à la Vertu, la grande masse, se prévalant de ces exemples, s'affranchit bien vite de tout devoir, de toute vertu, de tout patriotisme, qui est le sacrifice de l'intérêt et de la passion au profit de la nation. Les vertus se tiennent par des liens, semblables aux escaladeurs des hauteurs neigeuses avec leurs guides. Dès que l'un bronche, l'autre roule dans le précipice. La vertu monte de bas en haut, le vice roule de haut en bas. L'insincérité, le lucre, le vice glorifié dans les écrits et dans la vie des guides spirituels de l'humanité, détruisent en peu de temps toutes les vertus, tous les sentiments d'honneur et de sacrifice dans la vie du peuple.

Il est vrai que ces génies, pour donner des coudées franches à leurs vices, maximés et pratiqués, pour se permettre la violation de tous les devoirs sociaux, ont inventé LE PROGRÈS FORCÉ ET CONTINU, progrès qui, à les entendre, marche

Digitized by Google

tout seul, au-dessus, au-dessous d'eux, n'importe que l'homme soit vertueux ou vicieux, honnête ou malhonnête. Mensonge, fils de l'hypocrisie! Maxime cancéreuse, fille du vice gangrené! L'histoire n'a pas tardé à confondre ce mensonge patricide. Il a suffi d'un Goethe et d'un Heine en Allemagne, d'un Hugo et d'un Musset en France, de tous leurs *Épigones,* emboîteurs de pas, sortis de leurs entrailles, pour ramener, au bout de quarante ans, toute l'Europe en plein moyen âge, au delà même, et pour que les peuples, pratiquant tous les vices, les érigeant en vertus, ne reconnussent plus que le succès matériel et le triomphe de la force brutale, ce succès et ce triomphe fussent-ils le fruit du crime et de l'iniquité, et pour faire de nous, au lieu d'hommes, des pochards, des paillards et des blagueurs.

Si l'expérience des vieux servait aux jeunes, la morale serait superflue. La jeunesse qui réunirait la sagesse de l'hiver à la vigueur du printemps, éviterait tous les dangers des passions violentes du corps et de l'âme, qui ne lui serviraient que de locomotives sur des rails bien placés et qui lui assureraient toutes les jouissances intellectuelles et matérielles de la vie privée et publique. La morale divine n'est pas autre chose que le verbe céleste de toutes les expériences terrestres de la vie de tous les peuples, expériences qui sont les incarnations historiques des lois de la nature, identiques au Créateur et témoins de sa justice absolue. Les préceptes du Ciel ne sont que des recettes divines pour les félicités de la terre, félicités basées sur le bonheur des uns par les bonheurs et non par les malheurs des autres. Le jeune homme qui craint Dieu, qui se soumet aux lois de raison émanant de lui, répand, à larges mains dans son printemps, toutes les semences de bonheur pour la récolte assurée de son été et le repos de son hiver. Il s'assure un âge mûr, sain et vigou-

Digitized by Google

reux, une vieillesse sereine sans infirmités, et conservant son âme dans un état d'équilibre et de pureté, il ne craint pas la mort. Toute existence sent en elle sa survivance, l'honnête homme parce qu'il le veut, et le malhonnête homme, ayant forfait à sa volonté perdue, malgré lui et quoi qu'il en ait !

Or, la patrie n'est qu'un État concret de devoirs, de vertus, de sacrifices faits l'un pour l'autre, surtout des vertus des jeunes, ayant la morale infuse comme une seconde nature et sentant les vérités de la vieille expérience historique. Car l'histoire, n'étant que le tribunal de Dieu, enseigne sur chacune de ses pages que quiconque, individu ou nation, manque à ses devoirs, perd en moins de vingt ans tous ses droits. C'est une loi inexorable de la nature qui, elle, est une émanation de la loi créatrice, qui est Dieu. Il s'ensuit que sans la morale, qui seule empêche les jeunes de pratiquer tous les vices de la jeunesse vigoureuse et passionnée — et tout vice est un égoïsme savouré par un fort aux dépens d'un faible, de même que toute vertu est un sacrifice fait par un fort au profit d'un faible — il s'ensuit que sans la morale, non seulement toute nation disparaît comme nation libre et tombe dans l'esclavage au bout de cinquante ans, mais le mot *Patrie* n'a même plus de sens ni de signification. Une nation qui veut mener une vie d'esclaves n'a pas besoin de patriotisme. Elle fera son devoir forcément par le knout d'un maître, ou par le couteau d'un bourreau communard. Car toute nation mérite son sort. Un peuple d'esclaves qui obéit à un maître, que ce maître s'appelle Attila ou Bismarck, n'a pas de patriotisme et n'a d'autre morale que la force brutale. Mais une nation libre, dont chaque membre fait son devoir pour que son concitoyen puisse jouir de ses droits, ne saurait jamais se passer de la

Digitized by Google

morale divine, *attendu que l'homme, si fort qu'il soit, ne devient indépendant de l'homme, qu'en suivant volontairement la loi de Dieu*, loi conforme à la raison. De là vient que l'athéisme est un crime de lèse-nation, une orgie d'esclaves, finissant en peu d'années en un cataclysme de morts violentes. De là enfin vient que tout homme de génie prêchant l'athéisme ou le vice, qui en est la glorification, est un ennemi, un corrupteur du peuple, un traître à la nation, un malfaiteur de l'humanité.

Les écrivains du XVIIIe siècle, tous *déistes* convaincus, arrachaient l'ivraie du bon grain et dégageaient l'idée de Dieu de la superstition et de l'incrédulité à la fois. Le polythéisme dogmatique c'est le vice pratiqué, l'athéisme c'est le vice glorifié. On n'est athée qu'en se mettant soi-même à la place de Dieu, le remplaçant, pour ainsi dire, non par des lois, mais par l'arbitraire. Les philosophes du XVIIIe siècle étaient des Samsons frappant les Philistins avec une mâchoire d'âne. Les écrivains du XIXe siècle, au contraire, sont des Samsons aveugles, ébranlant les colonnes de la société humaine et s'enterrant eux-mêmes sous les ruines !

Les temples des idolâtres de Jérusalem, de Babylone, de Ninive, de Thèbes, d'Athènes et de Rome, avec leurs orgies de bacchantes, étaient des habitacles de vertu vis-à-vis des hôtels et des temples de l'art, des théâtres surtout de nos capitales, vis-à-vis de nos femmes de joie, mariées ou non mariées, dont les joyeux ébats, jusqu'aux moindres détails, sont relatés avec glorification et ostentation dans les journaux les plus lus de Paris. Elles se comptent par centaines de mille, et la gloire sociale qu'on leur jette à la figure a affranchi les honnêtes femmes du joug de la vertu, *sur laquelle seule reposent la famille, la*

Digitized by Google

cité et la patrie. Nos droits de la femme, réclamés et acclamés, ne sont autre chose que *le droit à la prostitution! La femme libre sans vertu, c'est la patrie esclave!* Naturellement! Avant d'être devenues des mille et des centaines de mille, elles étaient *une*, mais posée par le génie sur le Mont-Blanc de la poésie. Telles *Marion Delorme, la Dame aux Camélias*, d'autres encore dont l'antiquité n'a pas d'exemple. Telles sont plusieurs héroïnes de Goethe et de Musset. Le vice, hélas! pullule comme la sauterelle. Un seul pou toléré engendre des milliers de vibrions vermineux. La fornication tolérée est partout la préface de la barbarie. La persécution des juifs n'en est qu'un symptôme maladif. Ce sont des faibles sans défense. La barbarie qui commence toujours sur eux s'achève toujours sur d'autres et finit par se dévorer soi-même, comme une torche dans son propre incendie.

Henri Heine fut un de ces criminels involontaires, d'autant plus coupable qu'il n'était pas sincère. Au fond du cœur, il a toujours été déiste et aristocrate, mais il était passionné et ne croyait pas que le vice d'un individu, fût-il homme de génie, exerçât une influence immédiate sur la marche de l'humanité. Ne pouvant s'abandonner à ses passions au nom de Jéhovah, encore moins au nom de Jésus, auquel il ne croyait pas, il s'est créé un masque tantôt d'athée, tantôt de Grec olympien, pour mettre ses pratiques au niveau de ses maximes.

Il procédait de Goethe, tandis que son adversaire, Louis Boerne, était le fils intellectuel de Schiller. Il a toujours été juif dans l'âme; mais comme le judaïsme, qu'il soit de Moïse, d'Esra ou du Talmud, condamne tout vice et exige des vertus presque surhumaines, excluant tous les plaisirs matériels, en dehors de l'amour légitime et de la nourriture

Digitized by Google

indispensable pour soutenir la vie, il s'est dit *Grec*, fils d'Alcibiade et d'Aristophane, pour se permettre tous les vices de Jupiter et de Mercure. Hugo est plus sincère. Il ne croit pas à la vertu. Au lieu de mêler un grain de vice à la vertu, ce qui est conforme à la loi de la nature, car il n'y a pas d'être créé, ni spirituel ni matériel, égal dans toutes ses parties, il met un grain de vertu dans le vice le plus criminel, le dissout et l'absout. C'est à son immense génie fourvoyé que la France, littéraire d'abord, puis politique et sociale, doit sa corruption et sa décadence. Les autres, depuis quarante ans, ne sont que ses fils scrofuleux de naissance (1).

Heine disait de Hugo : Ce n'est pas un grand homme, c'est un homme énorme ! Certes, Hugo n'est pas un grand homme par sa vie de vice et d'avarice, mais c'est le plus grand génie du XIXe siècle, et quand il quitte les faux sentiers conduisant à l'abîme du vice, qu'il transforme en vertu, (ce que Dieu lui-même ne pourrait pas faire) ; quand avec l'âge il s'affranchit des passions de la chair, il vaut, à lui seul, toute une armée. Il a renversé l'Empire ! mais c'est lui aussi qui en est le père spirituel. Jamais Napoléon III n'eût existé sans *Hernani* et *Ruy Blas*, dont il fut l'incarnation vivante avec leurs rodomontades poétiques, leurs vices sociaux et leur lâcheté morale. Heine donc, malgré son grand génie poétique, malgré son esprit acéré et brillant, n'a pas exercé une influence salutaire sur son pays. Comme Hugo, il fut un grand révolutionnaire pour sa langue, dont il a haché menu les gros lingots n'ayant pas cours, pour en faire de petites médailles d'or et d'argent. C'est un prosateur à

(1) N'est-ce pas une fatale coïncidence que la statue de Strasbourg, sur la place de la Concorde, représente Mlle Juliette, la maîtresse de Victor Hugo !

Digitized by Google

nul autre pareil. Il a aussi révolutionné la poésie lyrique, autant par le style que par la hardiesse des images, tout en parlant la langue du peuple panachée de boutades juives; mais il n'a point exercé une influence morale et directe ni sur les grands ni sur les petits esprits. Les premiers, il les a exaspérés par son insincérité dans les principes, et les derniers, par sa négation voulue de toute religion, qu'il raillait au nom d'un athéisme à la fois artistique et sceptique, ne fût-ce que pour ne pas paraître juif, ce dont Boerne était fier. Et quand, faisant amende honorable, vers la fin de sa vie, il est retourné vers le Dieu de Moïse, en reconnaissant ses erreurs, il était trop tard, le peuple ayant attribué ce retour à sa maladie et aux faiblesses intellectuelles d'un corps endolori et décrépit.

La fatalité était bien pour quelque chose dans cette vie si tourmentée, mais la fatalité n'existe que pour les caractères faibles. Les forts la prennent corps à corps et l'étranglent. La vérité est que Heine se croyait encore plus grand qu'il n'était. Qui de nous ne se croit plus important qu'il n'est! Avec tous les poètes glorifiés de son époque, il croyait que le privilège divin du génie et de l'esprit était un passe-partout pour toutes les passions de la chair, un coupe-fil pour tous les règlements de conservation sociale, raillant la vertu et les lois comme faites pour l'impuissance et la médiocrité; oubliant qu'au contraire, génie et esprit obligent, qu'il faut payer ces privilèges par les plus hauts exemples de dévouement et de devoir, et qu'en cela seulement consiste la vraie gloire, parce que, seule, elle est le fruit de la liberté, de la volonté de l'homme et non de la naissance et de la fatalité. Il se croyait — il me le disait un jour — un dieu sur la terre, au moins un demi-dieu, se permettant tous les écarts de la vie philistine. Il ne croyait d'abord pas à la

Digitized by Google

justice de Jéhovah sur cette terre, malgré son admiration pour Moïse. Ce ne fut qu'après cinq longues années de souffrance qu'il finit par convenir qu'il n'était pas un dieu, les dieux, me disait-il, n'ayant jamais eu, à sa connaissance, besoin de prendre des lavements! « Il se pourrait bien, ajouta-t-il, que Jéhovah, ne fût-ce que pour faire plaisir à son inventeur Moïse, vengeât l'orgueil de ses marionnettes humaines sur terre, dont il tient les fils, et avec lesquelles il joue ses comédies et ses drames pour charmer les ennuis de ses anges. J'ai été, poursuivit-il, un mauvais comédien. Je n'ai, certes, pas donné la mesure de mes forces. J'ai pris le monde pour un bal masqué et m'y suis promené avec un faux nez, pour dire des vérités aux dominos de toute couleur.

— Et pour comble de malheur, lui répondis-je, vous vous y êtes marié avec un de ces dominos!

— Ah, me dit-il, si j'avais eu une femme comme la vôtre!

— Mais, l'interrompis-je, on a toujours la femme que l'on mérite. Vous avez cherché la beauté, vous l'avez. Moi, j'ai cherché la raison et l'ai trouvée.

— Allons donc, s'écria-t-il, en se mettant péniblement sur son séant. Est-ce qu'on est libre de choisir sa femme? Pas plus que de choisir sa naissance et sa religion! L'homme n'a qu'une seule liberté, celle de mourir! C'est tout ce que Dieu lui a laissé!

— Mais vous êtes bien libre de changer de religion et même de Patrie!

— On ne change pas de religion. On en quitte une qu'on n'a plus pour une autre qu'on n'aura jamais. Je suis *baptisé*, mais je ne suis pas *converti*. D'ailleurs, c'est dans toutes la même chose. Les unes rouent leurs clients de haut en bas et les autres de bas en haut. Et, quant aux femmes, est-ce que l'homme sait quelle femme il aimera demain? Le grand

Digitized by Google

Moïse n'a-t-il pas fait la folie d'épouser une jeune Kouschite à l'âge de quatre-vingt-dix ans! Sa sœur Miriam ne le lui a jamais pardonné, pas plus que ma sœur ne m'a pardonné mon mariage avec Mathilde, et je n'avais que quarante ans.

— Certes, lui dis-je, l'homme est esclave des circonstances. Cela vient de la loi de la solidarité. Et si je ne suis pas un des premiers ténors de l'Europe pour lequel la nature m'avait créé, c'est grâce à la barbarie des hommes passés et présents qui vivent dans la malpropreté, et c'est grâce à l'ignorance de nos médecins et à leur pouvoir discrétionnaire sur les malades — ce qui est une infamie. — Pour chaque dose de poison qu'ils administrent, il devrait falloir le consentement de trois médecins! Mais je ne suis pas de l'avis de Larochefoucauld disant « que l'homme ne peut disposer de ses passions, pas plus que de la durée de sa vie ». On peut, non seulement vaincre ses passions, mais encore prolonger, par l'hygiène et la sobriété, la durée de la vie. Aussi, votre maladie n'a rien à faire avec la fatalité. Elle est le résultat de vos passions non refrénées, tranchons le mot, de vos débauches voulues. Encore que votre mariage, libre ou non, eût dû vous préserver de beaucoup de maux, si vous aviez été fidèle à votre femme. Elle, malgré toutes les tentations, malgré votre inconstance, vous est restée fidèle. Et c'est un point capital. Et c'est pourquoi vous l'aimez, malgré ses nombreux défauts. On plie le genou devant la beauté, mais on courbe la tête devant la vertu (1)!

— Toujours la même rengaine, répondit-il. Si je n'ai pas eu assez de raison pour vaincre ma passion, c'est que ma passion a été plus forte que ma raison. Je n'ai donc pas eu

(1) Toutes mes causeries avec Heine ont été notées par moi il y a plus de vingt ans.

Digitized by Google

la liberté de vaincre, car ce n'est pas moi qui me suis donné l'une et l'autre. Dès ma naissance le germe en a été déposé dans mon corps et dans mon âme, aussi bien que le don de poésie.

— Fausse sortie ! mon cher, renouvelée de Frédéric le Grand. Du moment que vous avez la conscience de la faiblesse de la raison et de la force de la passion, en vertu de votre volonté, vous pouvez renforcer l'une et affaiblir l'autre. C'est là la vie et là aussi gît la responsabilité de tout être vivant. La vie est une bataille et l'esprit en est le général en chef.

C'est l'esprit qui domine l'individu et le monde, parce qu'il est le maître de la volonté. Je ne suis pas votre confesseur. Mais avouez que vous n'étiez pas forcé d'acheter la petite Eugénie, d'aller souper avec elle et de prier votre femme de lui prêter son châle pour cette agape. Je ne vous cite que ce fait que moi seul, parmi vos amis, connais, sans compter vos autres caprices très coûteux avec Mme B... et Mme G... Vous m'aviez tendu un piège avec la première. Vous vouliez vous défaire d'elle et vous espériez que je vous rendrais ce service comme avec l'autre, mais dès que j'ai deviné votre intention, ma raison, grâce à ma volonté, a vaincu ma passion, bien que la personne en valût la peine. Il est vrai que j'ai horreur des femmes mariées et que, de plus, j'aimais alors Susanne ; mais enfin, je vous cite ce fait, à nous deux connu, parce qu'il peut servir d'exemple *in animâ vili*, parce que cette sotte passion que vous prétendez ne *pouvoir* pas et qu'en vérité vous ne *vouliez* pas vaincre, vous a couté pas mal de soucis et de cheveux ; parce qu'elle vous a entraîné, car une mauvaise action est toujours grosse d'une autre, à des démarches désagréables, dont j'ai pris ma part d'ami, et qu'elle vous a forcé de vous humilier

Digitized by Google

devant les frères Escudier qui ont fait chanter pour vous M. L... Nous sommes tous plus ou moins canailles et je ne suis pas un saint ; mais n'attribuons pas, au moins, notre canaillerie à la volonté de Dieu ! N'allons pas, au moment d'embrasser une Hébé prohibée, lever les yeux au ciel, en nous écriant : « Que ta volonté soit faite, ô mon Dieu ! »

Heine ne pouvait s'empêcher d'éclater de rire.

Comme vous, je me laisse entraîner au mal, ajoutai-je, mais je n'y enfonce pas. Je ne *veux* pas. Je m'arrête comme un âne au bord du précipice. Il est vrai que je ne suis pas un homme de génie.

— Patati, patata, répondit Heine. Vous êtes un chançard et voilà tout ! Votre volonté n'y est pour rien. Vous avez eu l'insigne chance que votre maîtresse vous fût infidèle, après deux années d'amours. Moi, je n'ai pas eu cette chance-là. Nouveau Prométhée, je suis rivé au roc de la vertu. Vous croyez donc que ma maladie est un châtiment de Jéhovah ?

— J'en suis sûr et vous ne l'avez pas volé.

— Eh bien, si jamais je rencontre Moïse, son inventeur, je lui dirai ma façon de penser. Il n'a qu'à bien se tenir. Je lui dirai : Tu as bien fait de faire massacrer trois mille révolutionnaires hébreux pour avoir fait le veau d'or, mais tu aurais dû commencer par ton frère Aaron, le Berryer du désert, bien plus coupable qu'eux. Tu as encore bien fait de miner le sol sur lequel les Koréites se sont avancés pour te renverser, toi et ta camarilla despotique. Mais de quel droit as-tu constitué la république en Palestine sans y mettre le pied toi même? Tu as eu peur. Tu n'as probablement pas voulu t'exposer aux excès d'une démocratie ignorante, turbulente et rutilante! Mais, qu'est-ce que j'ai fait à ton Jéhovah pour qu'il m'accable de toutes les souffrances du Schéol ? N'ai-je pas fait son éloge dans la *Gazette d'Augs-*

Digitized by Google

bourg ? Puis, se reprenant : — Je crois qu'un Satan quelconque m'a calomnié auprès de ce Jéhovah. J'étais si heureux quand Campe ou le baron Cotta m'envoyaient six mille francs, bien qu'ils fussent mangés d'avance. Alors pour m'éprouver, il m'a couché sur mon grabat comme Job, et comme à Job, il m'a tout pris, excepté ma femme. Un de ces jours, je m'y attends, il me rendra tout, santé, fortune et jeunesse !

— Et croirez-vous alors en lui ?

— Comme je crois à Rothschild quand il m'endosse un billet. Et, comme Elihou dans Job, je ferai son éloge pour avoir créé le cheval arabe!

Mais ce n'est que la première phase de la vie de Henri Heine. Phase de jeunesse ! Une seconde phase, à l'éclosion de laquelle j'ai assisté, à laquelle j'ai contribué pour ma petite part, qui a eu même une influence rétroactive sur moi, effaçant toutes les erreurs, tous les péchés du poète railleur, a commencé vers les trois dernières années avant sa mort et a fait de lui un grand martyr, presque un saint du royaume de Dieu, dans ce monde-ci et dans l'autre!

Heine, on l'a vu, a toujours été un admirateur passionné de Moïse. Tout en rejetant ses prescriptions religieuses, tout en raillant Jéhovah, son génie, de bonne heure, a reconnu la grandeur incommensurable du génie universel de Moïse, le créateur de l'humanité par-dessus les différentes nationalités barbares, l'initiateur de la civilisation universelle, le premier législateur qui ait proclamé la liberté des peuples, sous la seule dépendance de la loi, le créateur de l'égalité, dont le mot et la chose furent inconnus, avant lui, à toutes les nations de la terre ; le premier enfin qui ait connu et fait connaître la solidarité de tous les êtres, hommes, bêtes et choses ! Ce qu'il nia longtemps, ce fut la justice de Moïse, qui s'exerce sur la terre jusqu'à la quatrième

Digitized by Google

génération, en cas de persistance dans le mal, justice qui est dans la loi de la nature même.

Ce qui le détourna surtout de la Bible, ce fut la révélation personnelle, tous ces récits fabuleux et légendaires des miracles de Dieu, qui dans le *Pentateuque* sont tellement liés et enchevêtrés avec les lois de Moïse, que dès qu'on les rejette, dès qu'on les soumet à la logique de la raison, tout l'édifice croule, malgré tous les étais avec lesquels les rabbins de toutes les époques ont cru pouvoir l'arc-bouter; étais qui sont encore plus pourris que l'édifice caduc lui-même.

Mais, à mesure que ses souffrances personnelles ont augmenté sans espoir de retour à la santé; à mesure que, jeune encore, il a vu s'évanouir comme des ombres toutes les illusions de la chair et de la terre; à mesure qu'il a pu rentrer en lui-même et se rendre un compte sincère de sa courte vie de luttes stériles, de plaisirs éphémères et enfiellés; à mesure, en un mot, qu'il s'est trouvé face à face avec lui-même, avec son passé et son présent, il a, mais sans l'avouer, car c'eût été un démenti trop violent à ses écrits, il a accepté son martyre comme un châtiment de Dieu, et sans prier, il a levé les yeux vers le Créateur, en s'écriant avec David : « Que tu es juste, ô mon Dieu, et que tes œuvres sont grandes et merveilleuses! »

Et quand, en relisant la Bible comme une œuvre humaine, j'avais, à ma grande surprise et à ma grande satisfaction, trouvé que tous ces récits miraculaires du *Pentateuque* actuel, que tous les miracles, tout le surnaturel de ce livre sont la création d'Esra, qui, comme on peut s'en assurer dans les livres d'*Esra* et de *Néhémie*, a créé toute une nouvelle religion, la religion surnaturelle et théocratique du second temple, d'où plus tard est sorti le christianisme; qui a créé le jour du grand pardon dont on ne trouve pas une

Digitized by Google

trace historique sous le premier temple, à l'instar d'une fête persane, avec le bouc émissaire chargé des péchés d'Israël envoyé au Dieu Assasel, ce qui est une reconnaissance des deux principes d'Ormuzd et d'Ahriman; d'Esra enfin qui a changé l'ère de Moïse, datant le nouvel an du mois de Nissan, l'anniversaire de l'affranchissement de l'esclavage, en créant un autre *Nouvel an*, datant du jour de l'inauguration du second temple au mois de Tischri ; quand je lui ai communiqué ma découverte à peine éclose alors, mais que depuis j'ai pu développer et corroborer par des textes irréfragables et indéniables, alors Heine s'est senti déchargé comme d'un poids qui pesait sur sa conscience et s'est tout à fait réconcilié avec Moïse et sa philosophie jéhoviste.

Juste dans ce moment, sa femme m'a brouillé avec lui, et moi-même, par la maladie de la mienne, je fus forcé de suspendre mes études et mes recherches, que je n'ai pu reprendre que longtemps après la mort de Heine.

Mais les articles que Heine a publiés vers la fin de sa vie dans la *Revue des Deux Mondes* prouvent à l'évidence qu'il est mort *déiste*, et *déiste* convaincu, autant par la raison que par le sentiment!

Et les articles allemands qu'il a publiés vers la fin de sa vie, surtout l'article sur Moïse qu'on trouvera plus loin, prouvent à l'évidence qu'il est mort mosaïste, tranchons le mot, Juif, un des plus grands fils d'Israël.

Il a dit dans un poème : « Sur ma tombe on ne dira ni messe ni *kadisch.* » On aurait pu hardiment dire kadisch sur sa tombe. Le poète de Moïse, de Rabli Jéhudah Halévy, est mort en glorifiant Dieu et sa justice ! Si les Allemands peuvent le revendiquer comme un de leurs plus grands poètes lyriques, le Mosaïsme peut hardiment le compter parmi les plus célèbres de ses glorificateurs !

Digitized by Google

Mais il est temps d'entrer dans la vie idéale et matérielle du poète. Elle tient essentiellement à une époque déjà loin de nous et dont les mœurs se sont transformées, non comme une chenille en un papillon, mais comme un papillon redevenu ver. Nous rampons, dans les hauteurs il est vrai, mais nous rampons! Qui nous échenillera? *That is the question!*

Digitized by Google

SOUVENIRS INTIMES

DE

HENRI HEINE

PREMIÈRE PARTIE

I

De 1836 à 1837, traducteur et collaborateur au *Journal de Francfort* français, rédigé par Durand, plus tard rédacteur en chef du *Capitole*, à Paris, ayant à ma disposition tous les journaux, toutes les revues de Paris, j'envoyais régulièrement une correspondance datée de Paris au *Monde élégant* de Leipzig, bien entendu sans signer, et le public me fit l'insigne honneur de mettre au bas de mes correspondances le nom de Henri Heine. Arrivé en 1837 à Paris avec la famille Durand, je me présentai chez Heine avec

Digitized by Google

une lettre de recommandation de son ami Gutzkow. Il demeurait alors rue des Martyrs, et son logement ressemblait bien à celui d'un poète allemand. Ni tapis, ni tapisseries, pas de glace hormis les glaces dédorées et obligatoires à demeure de l'appartement. Une table, quelques chaises, un lit dans la chambre à coucher sans rideaux. Pas de bibelots, pas de pendule nulle part. Quelques statuettes, un vieux canapé, un bureau-secrétaire, quelques brochures et un tas de paperasses. Dans le salon, où il y avait une carpette, se trouvait le portrait de Mathilde, plus tard Mme Heine, par je ne sais plus quel peintre, admirateur du génie de Heine et de la beauté de Mathilde, et quelques gravures également données par leurs auteurs. Ce fut Mme Heine qui me reçut, et comme elle n'aimait guère les Allemands, bien que son amant fût un grand poète allemand, ayant eu à se plaindre de quelques curieux indiscrets qui avaient chargé son portrait dans des correspondances allemandes, elle me reçut fort mal et appelant son maître, elle s'écria à haute voix : « Henri, voilà encore un jeune homme qui arrive d'Allemagne et qui demande à te voir. Veux-tu le recevoir ? » Dès que Heine parut sur le seuil de son cabinet, je lui récitai la phrase hébraïque d'Ib'n Esra, connue de tous les Talmudistes. Ib'n Esra s'étant présenté chez son ami Kimchi, le plus grand hébraïsant de tous les temps, et ayant été mal reçu par sa femme, écrivit sur un morceau de papier la phrase suivante :

לביתך באתי פתח פתוח מצאתי ואשתך נתעברה
מביאה ראשונה

Digitized by Google

Cela veut dire en hébreu classique : « Je suis venu dans ta maison, j'ai trouvé la porte ouverte, et ta femme s'est mise en colère dès ma première venue. »

Sans changer ni une syllabe ni un point, en langage talmudique, la même phrase dit (je ne puis le traduire qu'en latin) : « *Veni ad uxorem tuam, portam apertam inveni et uxor tua, primo congressu, intumuit!* » Ce fut en même temps un piège. Je voulais savoir si Heine, élevé comme juif jusqu'à l'âge de treize ans, n'avait pas oublié son hébreu. Il éclata de rire, bien qu'il n'en comprît pas tout à fait le double sens, puis, lui ayant dit mon nom et lui ayant présenté la lettre de Gutzkow, il me dit : « Vous n'avez pas besoin de recommandation. On vous a pris pour moi, il faut que vous ayez diablement d'esprit, car moi je n'ai lu aucune de vos correspondances. » La glace était rompue.

Nous allons sortir pour déjeuner, me dit-il, vous déjeunerez avec nous et nous causerons. Me sachant juif, Heine me présenta comme tel à sa maîtresse. Les Juifs, récemment émancipés tout à fait par Louis-Philippe, considérés comme des parias dans presque toute l'Europe, formaient alors encore une espèce de franc-maçonnerie d'opprimés et se liaient avec une grande facilité, surtout les savants, les artistes et les hommes de lettres, dans un but d'émancipation et d'affranchissement de dix-huit siècles de calomnies, d'oppression et d'infamies sociales. Il n'y avait d'exception que pour les juifs convertis, obligés de faire du zèle et évitant toute liaison, toute relation avec leurs anciens coreligionnaires, qu'ils étaient forcés de regarder comme des malheureux réprouvés, ayant un

Digitized by Google

bandeau sur les yeux pour ne pas voir la clarté éblouissante d'un Dieu trinitaire.

Mais Heine, ayant raillé lui-même son baptême, n'était pas de cette race hypocrite. Cela ne l'empêchait pas d'avoir des préjugés, comme tous les Allemands, contre ses coreligionnaires et de les poursuivre de ses railleries. Quand il eut appris que j'étais Alsacien et non Allemand, Français et non Prussien, il me félicita en me disant : « Vous pouvez venir me voir tous les jours, vous pouvez me demander à déjeuner quand il vous plaira, mais, *ne me demandez jamais d'argent!* D'abord, comme ses paysans à Henri IV pour les canons, je vous dirai que je n'en ai pas, que j'ai des dettes criardes et des parents silencieux, et puis je tiens à ne pas vous perdre comme ami. Puisque vous êtes correspondant du *Monde élégant* de Leipzig, et du *Télégraphe* de Hambourg, j'aurai besoin de vous et je compte sur vous.

Digitized by Google

II

Je vais essayer d'esquisser la beauté de Mathilde, qui avait alors vingt-trois ans. Tout d'abord, au premier coup d'œil, je vis qu'elle était plus belle que son portrait, et ce fut le premier compliment que je lui fis, dont elle me sut gré. Quelqu'un de mes lecteurs a-t-il vu la photographie de la statue de Phryné de l'Académie des beaux-arts, à Madrid? On dirait que Mathilde Heine a posé pour modèle. Si la beauté plastique sans distinction peut être parfaite, celle de Mathilde était la perfection même. Elle était taillée en marbre. Ses dents étaient plus belles que les perles les plus blanches d'Ophir, et comme toutes les femmes aux belles dents, elle souriait à tout moment, car elle savait encore que chaque sourire creusait une fossette dans la joue, signe de bonté, tombe où s'abîme toute méchanceté. Ce sourire dégénérait facilement et fréquemment en un rire ac-

Digitized by Google

compagné d'un clignement d'yeux malins, provocant, et ce rire argentin sonnait comme une clochette de joie. Ses lèvres étaient tellement couleur cerise, qu'on les aurait crues teintes, quoique Mathilde n'eût jamais rien de faux, ni poudre, ni fard, ni rouge, ni blanc ; elle n'avait même pas de boudoir pour s'habiller. Bref, une fraîche bouche d'enfant sans défaut. Ce qu'il y avait d'extraordinaire dans ses grands yeux bruns, c'était son regard souriant, enveloppant ; on eût dit la lune regardant à travers un léger nuage. Ses cheveux n'étaient pas longs, ils étaient châtains noirs et rehaussaient la blancheur de sa peau. Son pied, sa main, à l'avenant. Sa voix était claire, pénétrante, mélodieuse, son grand charme était dans cette voix et dans la bouche. Sa taille était admirable. Pendant très longtemps, elle ne portait même pas de corset, n'en ayant nullement besoin, et elle n'était pas fâchée, toute fidèle qu'elle fût à son amant, de laisser voir ces merveilles, ne fût-ce que pendant qu'elle nouait ses cheveux de ses deux beaux bras de marbre. Mathilde n'avait qu'un seul défaut, défaut qui m'eût empêché de l'épouser, eût-elle eu des millions, sa beauté fût-elle encore plus voluptueuse, ce qui n'était guère possible. Son front, au lieu d'être haut et large, se mourait en ovale. On ne le voyait pas. Les femmes connaissent très bien leurs qualités et leurs défauts physiques. Ayant une raie au milieu de la tête, elle portait ses cheveux en bandeaux juste pour cacher ce défaut et se faire un front bas carré à la Vénus ; mais au vrai connaisseur, une femme ne peut rien cacher, surtout la conformation du front. Or, ce front indiquait un esprit d'enfant, peu de réflexion,

Digitized by Google

peu de raison, mais une volonté têtue sans énergie vraie, dégénérant bien vite en trépignements et en pleurs. Et pourtant Mathilde, loin d'être méchante, était bonne jusqu'à la faiblesse, mais elle aimait les scènes. Elle était capable, dans un paroxysme, de se donner à elle-même des coups de poing; deux minutes après, cette colère se noyait dans des larmes et des sanglots. Elle sanglotait aussi facilement à la mort de sa perruche qu'à celle de sa mère. Et ces scènes se renouvelaient souvent, surtout dans certains moments où le sang la travaillait! Elle n'était plus alors une femme, mais une enfant, et comme une enfant elle se roulait par terre, trépignant et se tapant elle-même. Se croyant sérieusement très malheureuse, elle provoquait la compassion des assistants par des cris et des gémissements. C'était à pouffer de rire. Et, chose curieuse, mais très logique dans une nature comme celle de Mme Heine, quand elle voyait, à la fin, qu'on ne la plaignait pas, qu'on ne prenait aucune part à ses douleurs factices et exagérées, elle se mettait à rire elle-même, et comme cela lui allait bien, attendu que ce rire provoquait de gracieuses ondulations de sa taille et de ses hanches de déesse, on ne pouvait lui en vouloir, et ces scènes conjugales finissaient toujours par de violents raccommodements entrecoupés de rires homériques. C'est à cause de ce caractère-là que Heine appelait Mathilde : *Ma chatte sauvage*. Elle avait en effet quelque chose de félin par ses bonds et ses caresses. Ces sauts d'un extrême à l'autre, si désagréables à l'apparence, au lieu d'engendrer l'ennui, tiennent la passion en haleine. Heine l'en aimait davantage, tout en la traitant parfois comme une

Digitized by Google

fille mal élevée et même comme une bête bien-aimée, qu'on corrige avec une tape.

La première fois que Heine me demanda mon avis sur Mathilde, je lui dis : Physiquement, elle ressemble à Marie Stuart, moins, j'espère, le vice et le crime. Il me semble, dit-il, qu'elle ne ressemble à aucune figure connue. Elle est tout à fait originale et *sui generis*. C'est pourquoi je l'aime tant. Avec sa nature excessive elle ne ferait pas de mal à un chat. Elle adore les bêtes, surtout les perruches, et elle ne lit pas de romans. J'ai dépensé plus de dix mille francs pour lui apprendre à lire et à écrire, car quand je l'ai prise elle ne savait rien. Marie Stuart était jalouse, Mathilde ne l'est pas.

Je ne répondis pas, mais à mesure que j'étudiais le caractère de cette femme originale, je crus m'apercevoir que malgré sa coquetterie et son désir d'être adorée, elle était froide et n'aimait pas son amant avec la même passion qu'il l'aimait, qu'en vérité elle n'aimait aucun homme — je ne lui en ai pas connu au moins. — Un jour (ici j'anticipe), elle était mariée alors et demeurait rue Bleue; Heine, jaloux de l'amour de sa femme pour sa perruche, qu'elle adorait, me dit : « Je vais la lui empoisonner, mais pour Dieu, ne lui dites rien, je serais perdu dans son esprit pour toujours ! » Je lui achetai donc du persil et le lui remis en cachette. Ce jour-là, nous dînâmes dehors ensemble dans un restaurant. Rentrés rue Bleue, car Heine, prévoyant une scène, me pria de rentrer avec eux, Mathilde, trouvant sa perruche morte, poussa un cri terrible, un vrai cri du cœur ; puis se pâmant, et comme s'il n'y avait qu'elle, en présence de son

Digitized by Google

mari et de moi, elle se roula sur le parquet en sanglotant et en criant : « *Me voilà seule au monde !* » Nous éclatâmes de rire. « Comment ! s'écria Heine, je ne te suis donc rien ! » Brusquement alors elle se leva, et prenant l'air d'Alice devant Bertram, elle lui dit : « Rien ! rien ! rien ! » Heine riait toujours ; mais comme je prévoyais une forte scène conjugale, car j'avais déjà assisté à plusieurs batteries et roulements sur le parquet, je m'éclipsai. Le lendemain, la paix était faite, mais ces paroles : « Me voilà seule au monde ! » jaillies involontairement de son cœur comme une source du rocher, ont fait pendant des années le sujet de nos conversations de table. Mme Heine n'a jamais su que son mari lui avait empoisonné sa perruche. Elle ne le lui aurait pas pardonné. Mais lui, au bout de huit jours, lui en acheta une autre, moins jolie, il est vrai, et beaucoup moins chère, et pour laquelle elle n'eut plus la même passion exclusive.

Digitized by Google

Le public allemand a souvent demandé et cherché la cause de ce mariage hybride entre le railleur, le mauvais sujet Henri Heine, issu, d'ailleurs, d'une des premières familles aristocratiques juives de l'Allemagne, et une belle paysanne belge, car Mathilde était Belge et avait probablement gardé les dindons dans son village, d'où elle est sortie sans avoir appris à lire et à écrire? Je vais le lui dire. Moi seul je connais ce secret, je le tiens de Mme Heine elle-même, qui me l'a conté devant son mari. M. Seuffert, alors correspondant parisien de la *Gazette d'Augsbourg*, et moi, nous avons beaucoup contribué à ce mariage, lors du duel de Heine avec un M. Strauss, qui venait d'épouser Mme Wohl, femme divorcée et amie intime de feu Louis Boerne, et que Heine, dans un article, appela : *Ane cornu.* (J'anticipe encore.) Dans ce mariage forcé il y avait un

Digitized by Google

secret. Sans ce secret, Heine, malgré son amour pour Mathilde, ne l'aurait jamais épousée.

Pendant des années, il vivait en hiver à Paris, en été à Montmorency avec Théophile Gautier et Alphonse Royer qui, comme lui, vivaient chacun maritalement avec une beauté de leur choix. Jamais trois plus belles créatures n'ont surgi de la nature que ces trois maîtresses des trois hommes de lettres, dépensant entre six et dix mille francs par an et n'ayant jamais le sou. Aujourd'hui, chacune de ces grâces — elles étaient certainement plus belles que les trois Grâces classiques, que d'ailleurs j'ai toujours trouvées médiocres — aurait quatre entreteneurs sportistes, un carrosse à huit ressorts, un hôtel et un troupeau de laquais, et leurs noms feraient la navette d'un journal à l'autre. A cette époque, elles vivaient modestement, obscurément, avec leurs amants — Mme Gautier avait un petit garçon — dans des appartements à 1,200 francs de loyer. Mais que de beaux et de gais déjeuners au café Montmartre! Dans ce temps, la côtelette à la provençale était à la mode, car la cuisine a sa mode, comme toute chose. Qui donc encore aujourd'hui voudrait déjeuner au café Cardinal avec un riz au lait? On mangeait deux douzaines d'huîtres avec du sauterne, pas cher alors, 3 francs la bouteille, les huîtres 60 centimes la douzaine, une côtelette à la provençale fortement aillée, une meringue glacée, un fromage de brie et c'était tout! Mais quelle gaieté et quel entrain! Balzac, une ou deux fois, vint prendre part à ces déjeuners, toujours avec la côtelette à la provençale obligatoire, dont la recette s'est perdue dans nos grands restaurants d'aujourd'hui, ainsi que celle

Digitized by Google

de la barbue à la sauce au vin blanc, un plat favori de Heine et de Gautier. Quand il faisait très chaud, on buvait une boisson rafraîchissante préparée avec la bière, la glace, du jus de citron, beaucoup de sucre et des oranges. C'est délicieux ! Mathilde n'entendait rien à la cuisine, on eût dit qu'elle était née et élevée dans un château, mais c'était une forte mangeuse. Chez elle, après avoir ingurgité une douzaine d'huîtres, elle déjeunait avec deux beefsteaks et buvait sec une demi-bouteille de vin, au risque d'être quelque peu allumée, bien qu'elle ne se grisât jamais, une des raisons de l'embonpoint qu'elle prit à l'âge de trente-cinq ans, tout en conservant sa beauté. J'ai remarqué, avec Karr, que les fortes mangeuses ne sont guère amoureuses. Elles n'ont pas d'ordre non plus. Tout s'en va par la gueule. Non que Mme Heine fût gourmande, ses repas de ménage étaient d'une simplicité patriarcale. Un poisson, un morceau de veau ou un gigot, une salade et du fromage. Mais ces morceaux étaient gros et juteux, et Mme Heine y faisait honneur plus que son mari, qui était une fine gueule, aimant le sauterne et le préférant au champagne, n'importe de quelle provenance. Aussi aimait-il mieux déjeuner et dîner au restaurant que chez lui. Mme Heine, d'ailleurs, faisait sauter l'anse du panier à son seigneur et maître pour tous les gros achats de provisions de maison. Souvent elle m'appelait comme témoin, bien entendu, en me prévenant d'avance. Elle lui comptait 150 francs de bois et charbons, quand elle n'avait dépensé que 50 francs, et avec ces 100 francs elle payait sa marchande de modes. Heine n'était pas toujours dupe de ces manigances de ménage. De ses petits yeux perçants

Digitized by Google

il me regardait en souriant, pendant que sa femme éclatait de rire, mais il payait le jour où il avait de l'argent. D'une manière ou d'autre, il fallait toujours qu'il payât. Mieux eût valu pour lui de laisser sa femme maîtresse de la caisse, mais elle n'avait réellement pas le sens de l'ordre, et quand elle avait de l'argent on pouvait, par des flatteries, tout lui soutirer. Elle croyait tout ce qu'on lui disait, et plus d'une fois elle fut dupe des connaissances de passage, qui se disaient ses amies et qui n'étaient que des exploiteuses.

Heine est arrivé à Paris après la révolution de Juillet, après avoir fait plusieurs voyages en Italie et en Angleterre, car il se trouvait partout mieux à l'aise que dans son ingrate patrie, bien qu'il eût troqué le judaïsme contre le protestantisme ; autant changer l'oignon pour de l'ail. Ce fut, je crois, en 1832, qu'en se promenant passage Choiseul, il vit pour la première fois Mathilde dans un magasin de ganterie. Mathilde était alors dans tout l'éclat de sa beauté virginale, car elle n'avait que dix-huit ans. Si je ne me trompe, sa patronne était une parente qui l'avait fait venir de la Belgique pour attirer les clients par sa beauté printanière. En effet, la boutique ne désemplissait pas ; les jeunes gens les plus élégants y affluaient pour se faire ganter par les belles menottes de Mlle Mathilde. Heine avait une trentaine d'années. Quoique plutôt petit que grand de taille, il était joli garçon. Il était surtout d'une rare distinction, et bien que chef démocratique de la *Jeune Allemagne* d'alors, il n'avait rien en lui d'un démocrate. Il était aristocrate d'esprit et de corps. Il avait de petits yeux, mais un regard perçant, pétillant d'esprit. Son nez grec, avec des narines ouvertes et

Digitized by Google

mouvementées, n'accusait aucune origine juive, encore moins sa bouche, sur laquelle flottait toujours un sourire sardonique, mais qui se transformait vite en signe de bonté. Son front haut et large était ombragé par une forêt de cheveux châtains qui lui retombaient sur les épaules. Il y avait une certaine élégance dans sa toilette négligée. Sa démarche traînante seule dénotait le juif. Le juif allemand d'alors, à peine sorti du Ghetto, n'ayant ni le cœur ni le loisir pour prendre part aux exercices gymnastiques de la jeunesse universitaire, avait l'habitude de marcher d'un pas lent et traînant, presque étouffé, on eût dit pour s'effacer et pour passer son chemin sans être remarqué. Vue de près, sa figure, d'une pâleur mate, sans barbe, avait quelque chose d'angélique, qui par la parole prenait facilement des plis démoniaques. Il souriait même quand il disait des méchancetés à ses ennemis. Je ne l'ai jamais vu en colère, et maintenant qu'il n'est plus, il me fait l'effet d'une apparition d'outre-tombe, je dirais presque d'un esprit évoqué par un spirite. Il a dû, dans sa jeunesse, être le chéri de bien des femmes, malgré son indomptable ironie et ses éternels papillonnements d'une belle à l'autre. Mais si volage que soit un homme, si universels que soient ses succès auprès des belles, il y en a toujours une qui venge les autres, qui coupe les ailes à l'aigle et lui met une ficelle à la patte. Pour Heine, Mathilde fut cette vengeresse.

Heine fit la cour à la belle marchande de gants, mais qui ne le distingua pas parmi ses nombreux adorateurs. Il avait beau lui dire qu'il était un grand poète et qu'il chanterait en vers allemands ses grâces et ses appas, Mathilde ne lui ré-

Digitized by Google

pondit que par un de ses sourires malicieux, qui semblait dire : Un poète allemand, qu'est-ce que ça gagne ? Heine alors s'adressa à la patronne.

Je ne sais s'il s'est chargé lui-même de cette délicate négociation ou s'il s'est adressé à une de ces nombreuses entremetteuses qui pullulent et qui ont toujours pullulé à Paris. Toujours est-il que la négociation aboutit. Mathilde était très malheureuse chez sa patronne qui lui faisait tous les jours des propositions peu honnêtes. Elle attendait un prince charmant pour s'arracher à cette baraque. Elle avait toujours nettement refusé. Mais quand on lui dit que le jeune poète allemand, brûlant d'amour pour elle, était un homme célèbre et qu'il avait un oncle riche de plusieurs millions, Mathilde, après avoir reçu de Heine plusieurs lettres accompagnées de bouquets, consentit à quitter sa soi-disant tante pour vivre avec son bien-aimé. La patronne, à cet effet, reçut de Heine trois billets de mille francs.

Le souper de noce eut lieu dans un restaurant. Heine s'était chargé de la robe nuptiale. Élisée Reclus aurait pu être de ce festin.

De là Heine conduisit Mathilde dans son petit appartement de poète.

A la pointe du jour, Mathilde, dans cet appareil qui relève et montre la beauté, se leva, et voici les paroles qu'elle adressa à son heureux vainqueur. C'est Mme Heine elle-même, je le répète, qui m'a conté cette scène devant son mari :

« Henri, dit-elle, je t'ai donné tout ce qu'une honnête fille peut donner à l'homme qu'elle aime et qu'il ne peut lui

Digitized by Google

rendre. Si tu crois que je ne sais pas que tu m'as achetée, tu te trompes. Si j'ai consenti à être ta maîtresse, c'est d'abord parce que de tous les hommes qui m'ont fait la cour, toi seul m'as plu, et parce qu'on m'a dit que les Allemands étaient plus fidèles que les Français. Mais que tu m'aies achetée ou non, *moi, je ne me suis pas vendue!* Apprends donc que jamais je ne te quitterai, que tu m'aimes ou non, que tu m'épouses ou non, que tu me maltraites ou non, jamais je ne te quitterai. Entends-tu bien ! Jamais ! jamais ! jamais ! — Mais je ne veux pas que tu me quittes, répondit Heine, éclatant de rire. Je t'aime. Si je ne t'aimais pas, aurais-je fait ce que j'ai fait pour toi ? Je t'aime et t'aimerai toujours ! — Et moi donc, répondit-elle, aurais-je fait ce que j'ai fait pour toi si je ne t'aimais pas ? N'importe ! En consentant à demeurer avec toi je me suis dit : celui-là et pas un autre, et pour toujours ! toujours ! toujours ! — C'est une scène que tu me fais, disait Heine. (En effet, c'était la première.) Jamais je ne cesserai de t'aimer. — Que tu cesses ou non de m'aimer, dit-elle, moi je ne cesserai pas d'être ta femme, car je suis ta femme et ta femme qui te suivra partout. — Et qu'est-ce que tu ferais, demanda Heine, si je te quittais ? — Je me tuerais à tes pieds ! Heine a dû respirer, car elle aurait aussi bien pu lui dire : Je te tuerais à mes pieds. Mais bien que je l'aie comparée à Marie Stuart, sa volonté était purement négative. Elle aimait les scènes. Sur ce, dit Heine, allons déjeuner. — Et tous les jours de la vie, continua-t-elle, nous irons déjeuner ensemble. Quand j'ai quelque chose dans ma caboche, cinquante mille mulets ne l'en feront pas sortir. Je te le dis pour la dernière fois,

Digitized by Google

car je ne te le dirai plus, je ne te quitterai jamais ! Partout où tu iras, j'irai, fût-ce au bout du monde, fût-ce au delà de l'enfer ! Je suis bien à toi, puisque tu m'as achetée ; mais toi aussi je t'ai acheté, tu en connais le prix, et tu es à moi pour la vie !

Elle a tenu parole. Elle ne l'a jamais quitté. Elle n'a absolument rien fait pour être mariée. Au bout de plusieurs années de cohabitation, quand on lui annonça que Heine allait l'épouser, certes, elle était contente, mais elle ne donna aucun signe de transport ni de joie. Elle se contentait de ne pas le quitter et de vivre avec lui en société d'autres maîtresses de poètes et d'hommes de lettres, sans prendre jamais la moindre part à une discussion littéraire et artistique entre ces messieurs, et même sans jamais se lier avec leurs femmes. Non seulement elle n'était pas liante, mais les autres femmes ne recherchaient guère son amitié. Elle ne se plaisait qu'avec des subordonnées, avec des servantes dont elle faisait *ses choses*, quoiqu'elle n'eût jamais un secret à faire garder, ni un silence à acheter. Je ne lui ai connu, pendant quinze ans, qu'une seule amie, Mme Arnaut, directrice de l'Hippodrome, qu'elle avait connue demoiselle sous le nom d'Élisa Ponsin. Etait-elle jalouse ? Non ! car elle tolérait chez elle, à sa table, les maîtresses de son mari, il est vrai, moins belles qu'elle ; mais elle était essentiellement envieuse de toute supériorité chez une autre femme. Savait-elle qu'elle était commune malgré son sourire, ses dents et son incomparable buste ? Où est l'être humain qui se connaît, surtout pour ses défauts ? Mais ce qui était visible, c'est qu'elle ne savait pas s'habiller. Si

Digitized by Google

parfaite qu'elle fût de formes, elle ne savait pas être élégante, même avec les plus belles toilettes. Elle était Belge et non Parisienne. Elle n'était réellement séduisante qu'en peignoir. Heine s'en doutait-il ? Je ne lui en ai jamais parlé, mais à différents mots qui lui sont échappés, j'ai pu juger que tout en l'aimant avec passion, il ne l'estimait même pas à sa valeur. Un jour, il me dit dans la rue : Donnez votre bras à Mathilde. Une Française est bien vite séduite ! Une autre fois il me dit — en ce temps il ne pouvait plus sortir, — « Mathilde est au bal. Mais je lui ai fait faire une robe neuve. Il n'y a pas de danger qu'elle se la laisse froisser. » Il me la confiait en tout temps et en toute occasion, et elle avait accepté mon rôle de sigisbée protecteur, bien que j'eusse quinze ans de moins que son mari. Je n'étais pas dangereux. J'ai toujours eu l'insigne honneur d'être auprès des dames du monde un homme à mauvaises fortunes. Et, quant à la courtisane, si belle qu'elle fût, eût-elle eu le génie de Rachel, je l'ai toujours considérée comme un mancenilier humain, qu'on regarde en passant, auquel on peut à la rigueur arracher une fleur qu'on jette dans le ruisseau, mais il n'y a que des sots, des fous et des gueux qui s'abritent sous son ombre.

Lors donc du duel avec M. Strauss, plusieurs amis vrais et faux engagèrent Heine à régler sa situation avec Mathilde et à l'épouser bel et bien avant de se battre. Dans ce temps j'étais en Allemagne, rompant plusieurs lances en sa faveur, car on tirait sur lui de bâbord et de tribord. Je lui écrivis une longue lettre, dans laquelle je lui rappelai la scène de la nuit de noce. Vous savez bien, lui dis-je, qu'elle

Digitized by Google

ne vous quittera pas. Faites comme Dumas avec Ida, mariez-vous. C'est le seul moyen de vous démarier. Mathilde m'en a longtemps voulu pour ce conseil d'ami, car Heine n'eut rien de plus pressé à faire que de lui lire ma lettre. Quand je revins à Paris, il était marié depuis quinze jours. Il me dit, en présence de sa femme : « Cette horreur de Mme Wohl a pris sur moi une vengeance cruelle. Grâce à elle je suis marié, mais je saurai me venger à mon tour. En sortant de l'église j'ai fait mon testament. Je lègue tous mes biens à ma femme, mais à une seule condition, savoir : qu'elle se remarie tout de suite après ma mort. Je veux être sûr qu'il y ait au moins un homme sur terre qui regrettera ma mort tous les jours, en s'écriant : Pourquoi ce pauvre Heine est-il mort ? S'il n'était pas mort je n'aurais pas sa femme ! » Et Mathilde de rire et de lui dire : Tu as beau faire de l'esprit, tu sais bien que mort ou vivant je ne te quitterai pas ; que tu meures demain, jamais je ne me remarierai ! Elle a tenu parole. Heine n'a mis qu'une condition à son mariage : sa femme a dû lui promettre de ne jamais se confesser à un prêtre. S'il te faut absolument un confesseur, ajouta-t-il, prends le petit Weill, il sera aussi discret que toi.

Digitized by Google

IV

Je reprends le fil de ma narration.

Les Français, sachant rarement une langue étrangère, à moins qu'elle ne soit morte, ne s'intéressent guère aux luttes littéraires de l'étranger. Qui se rappelle encore aujourd'hui en France la *Jeune Allemagne*, qui a fait tant de bruit de 1835 à 1838 dans toute l'Allemagne et contre laquelle Metternich, au nom de la Diète de Francfort, souleva tant de tempêtes et dont la souche se trouvait à Paris? Se rappelle-t-on encore la révolution de 1848 à Berlin et à Vienne et le Parlement de Francfort, et finalement la défaite de ce Parlement par ce même roi de Prusse qui, en 1848, a pris honteusement la fuite de Berlin à Londres et qui fut proclamé à Versailles, en 1871, empereur d'Allemagne? Eh bien, tous ces faits littéraires et politiques se tiennent. Il y a pour chaque fait matériel une cause spirituelle et si la France

Digitized by Google

de 1870 a été vaincue, la *Jeune Allemagne* de 1835 n'y est pas tout à fait étrangère. Il est vrai qu'elle-même n'était qu'une fille bâtarde de la révolution de 1830 et que les mêmes causes qui ont amené la victoire de la force brutale en Allemagne, ont établi en France le second Empire. Et comme les faits s'engrènent et s'enchaînent, non seulement chez une nation, mais d'une nation à l'autre, sans le coup d'État accepté à Paris, jamais Bismarck n'eût osé faire le sien à Berlin contre la Chambre prussienne et proclamer sur son ventre sa politique de fer et de sang!

Les hommes n'ont qu'une force pour rester indépendants des humains et pour braver leurs iniquités. C'est la dépendance du Dieu de la raison et de ses lois éternelles! Quiconque n'est pas fils de Dieu devient tôt ou tard l'esclave de l'homme!

Déjà, en 1830, l'Allemagne était mûre pour une révolution politique. Les *Lettres de Paris* de Louis Boerne, étaient dévorées à des milliers d'exemplaires par tous les Allemands. Tous les États du Sud de l'Allemagne avaient des Chambres constitutionnelles où dominait le libéralisme. La presse n'était pas libre. Metternich et la Diète où il dominait s'y opposaient, mais on imprimait à peu près tout à Stuttgart, à Leipzig, à Hambourg et même à Berlin, et ce que la censure biffait dans une ville paraissait dans une autre. Les journaux et les livres révolutionnaires pénétraient dans toutes les classes de la société, bravant ouvertement tous les décrets prohibitifs de l'Autriche et de la Prusse, lorsque quelques jeunes littérateurs, soi-disant Hégéliens, sans se concerter, d'ailleurs, mais se tendant la

Digitized by Google

main d'une ville à l'autre, publièrent une série de journaux et de livres *en faveur de l'émancipation de la chair. Wally*, un roman adultère de Gutzkow, attirait surtout l'attention publique. De toutes parts la jeune littérature allemande, représentée par Gutzkow, Laube, Mund et Wienbarg, tendait à s'émanciper des principes de vertu obligatoire dans le mariage. Schleiermacher, maximant ses pratiques, avait déjà tracé quelques sillons dans ce champ dissolu. Ces soi-disant Hégéliens, nihilistes en philosophie, essayaient d'appliquer leur absence de principes à toute la littérature et par ricochet à la politique. Ils ne reniaient pas seulement le christianisme, ils raillaient toute croyance en Dieu et se lançaient tête baissée dans le libre amour. J'ai assisté à Leipzig à une scène qui eût été impossible à Genève et à Paris. J'ai vu deux journalistes, MM. Held et Heller, troquer leurs femmes avec le consentement de ces dernières et fêter ces nouvelles épousailles par de fraternelles agapes. Partout on émancipait la chair, en attendant qu'on émancipât le peuple, par où on aurait dû commencer. A cette bande littéraire émancipée des vieilles allures et rêvant des mille et une nuits d'amours libres, il fallait un chef, un poète, un écrivain de génie. Louis Boerne était très populaire, mais outre qu'il était trop républicain, il était enragé déiste. Il croyait en Dieu et à la vertu et, bien que converti comme Heine, il était fier d'être juif et s'en glorifiait. Henri Heine dans ses écrits avait fait bon marché de la vertu. Il raillait tout amour platonique, toute religion positive, à commencer par le judaïsme. Il se disait tantôt Grec, élève d'Aristophane et d'Alcibiade, tantôt athée. Ses écrits, ses

Digitized by Google

poésies, étaient aussi populaires que ceux de Louis Boerne. Ce dernier avait les mâles accents de J.-J. Rousseau. Ses pensées profondes et primesautières, son patriotisme unitaire, laissaient des traces de feu sombre dans les cœurs de ses lecteurs. Heine était plus gai. Il avait le rire de Voltaire, moins l'ardeur déiste. Son esprit aciéré pénétrait comme un coin dans les préjugés de la vieille Allemagne. La *Jeune Allemagne*, tout en glorifiant Boerne, choisit Heine pour son chef. Plusieurs mouvements révolutionnaires ayant éclaté en Bavière, dans le grand-duché de Bade et à Francfort même, la Diète jugea à propos d'intervenir vigoureusement. On aurait pu laisser passer ces amours de gourme, ces écarts de jeunesse, car ils étaient tous dans leur première jeunesse, mais l'occasion était trop belle. La *Jeune Allemagne* fut accusée, non comme des conspirateurs politiques, comme des révolutionnaires qu'ils étaient, mais comme une bande d'écrivains immoraux, fils bâtards de la révolution de Juillet et de sa littérature immorale. Dans ce temps, Heine, qu'on disait républicain et qui se laissait faire, était encore l'ami de Boerne, qui, lui, était l'ami et l'allié de Raspail et des rédacteurs du *National*, bien que Heine n'eût jamais frayé avec les radicaux de Paris et que dès son arrivée, il s'y fût lié avec les écrivains de la *Presse* et du *Constitutionnel*, avec des poètes plutôt qu'avec des écrivains politiques. Mais pendant que la police allemande traquait la *Jeune Allemagne* pour immoralité, la division éclata à Paris entre les deux chefs du mouvement littéraire et politique, entre Heine et Boerne, tous deux d'origine juive et tous deux baptisés. Cela tenait à leur nature différente.

Digitized by Google

Boerne, comme Schiller, était un être maladif menacé de la poitrine. Il vivait à Paris sous le toit d'une protectrice, Mme Wohl, juive divorcée de Francfort, qui avait une certaine fortune. Ses fameuses *Lettres de Paris* étaient adressées à cette dame. Il n'avait point de soucis d'argent, n'ayant besoin de rien. Ses lettres, brûlantes de patriotisme et de républicanisme, dirigées même contre la monarchie de Louis-Philippe, étaient dévorées en Allemagne. Boerne était un démocrate dans sa vie comme dans ses écrits. Heine, au contraire, était un aristocrate. Il avait de grands besoins, ne connaissait pas la valeur de l'argent, aimait le beau sexe et les plaisirs de la chair ; bref, il n'avait rien d'un républicain spartiate. Il aimait d'ailleurs à rire de tout, même de la République, et les républicains de son pays s'y prêtaient à merveille. Il avait assisté à Paris à plusieurs réunions d'ouvriers allemands révolutionnaires, tous inféodés au parti radical, et il en était sorti écœuré. Ce n'étaient que des engueulements et que des objurgations entrelardées de saucisses à l'ail qu'on avalait quand on n'injuriait pas. La scission éclata vite entre les deux chefs spirituels. Boerne accusa Heine d'être traître à son parti et d'être vendu au gouvernement de Juillet, et Heine, pour toute défense, se jeta sur ses ennemis réactionnaires en Allemagne, en leur reprochant ses propres défauts et ses propres vices. Il avait beau jeu contre les défenseurs stipendiés de l'Autriche et de la Prusse. Voilà que le parti avancé démocratique de Paris faisait mine de l'abandonner. Mais le peuple allemand ne l'abandonna pas. Chacune de ses publications que l'on s'arrachait, prohibée ou non, se vendait à des milliers d'exem-

Digitized by Google

plaires. Mon humble position auprès de lui, dans ce temps, était bien difficile. J'étais républicain de cœur et d'esprit, et admirateur de Boerne. Je collaborais à deux journaux rédigés par des membres de la *Jeune Allemagne*. Si j'étais resté en Allemagne, on m'aurait expulsé en ma qualité de Français. On allait à deux fois déjà me viser mon passeport, ce fut ma qualité d'Alsacien qui trouva grâce devant les censeurs policiers d'outre-Rhin. Et pourtant mon amitié pour Heine fut telle que je le défendis *per fas et nefas* et contre ses ennemis en Allemagne et contre ses nouveaux adversaires de Paris. J'avoue pourtant que, si alors j'avais su qu'il touchait six mille francs par an aux fonds secrets de Molé et de Guizot, j'aurais mis moins de feu dans mes élucubrations improvisées!

Boerne, sans en être sûr, flaira le cadavre. Il accusait Heine de trahison, mais il mourut, sur ces entrefaites, à l'âge de quarante-deux ans. Un autre républicain, M. Strauss, ami intime de Boerne, épousa, après sa mort, Mme Wohl et continua une guerre sourde contre Heine, qui l'appela *âne cornu*. De là le duel dont j'ai parlé. Il arrivait à Boerne ce qui était arrivé à Schiller. Jamais Goethe n'eût eu en Allemagne un si grand public sans la mort prématurée de Schiller. Du vivant de Schiller, le peuple n'avait de l'enthousiasme que pour lui. Lui mort dans la force de l'âge et Goethe ayant vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans , ce dernier imposa son génie matérialiste et corrupteur à plusieurs générations. Un proverbe allemand dit : Faute de jeunes filles, on danse avec des filles. Boerne était l'ennemi et un ennemi dan-

Digitized by Google

gereux de Gœthe. Dans un article virulent, il dit : « J'ai toujours haï cet homme sans savoir pourquoi, maintenant je le sais. » Suit une série de critiques littéraires et politiques, vrai réquisitoire contre le faux génie de Goethe. Nul doute, si Boerne avait vécu, qu'il n'eût entraîné une partie de ses nombreux lecteurs contre Gœthe; mais Heine admirait Gœthe, et il avoue que si jamais il l'a attaqué, ce fut par envie de sa gloire. Bientôt la *Jeune Allemagne* poursuivie, vaincue et *mariée*, rentra dans l'ornière de la vie philistine. La lutte se déplaça. De littéraire, elle s'embruma dans les hauteurs philosophiques et théologiques. Il y avait bien encore de jeunes poètes démocrates tels que Herwegh, Dingelsted et Freiligrath (ce dernier plutôt poète naturaliste), prêchant ouvertement la révolution, mais les gros obus qui éclataient sur le public allemand étaient des livres soi-disant philosophiques, tous matérialistes et athées, sous la raison universitaire de Hegel, de Bauer et de Feuerbach. On connaît, après 1848, l'histoire lamentable de cette époque, aboutissant à la triste odyssée du Parlement de Francfort! Nous y reviendrons. Deux hommes seulement se sont illustrés dans ce Parlement, tous deux déistes, l'un juif, l'autre fils de juif, tous deux grands orateurs. L'un s'appelle Gabriel Rieser, l'autre Robert Blum!

Quant à ma petite personne, dès qu'il me fut possible de gagner ma vie de ma plume française, dès 1840, j'ai envoyé l'Allemagne et les Allemands à tous les diables et n'ai plus pris part qu'une seule fois, après le coup d'État, aux luttes et aux querelles d'Allemands.

Digitized by Google

V

Un jour, c'était, je crois, en 1846, Heine, se promenant avec moi, au sortir du ministère des Affaires étrangères, sur le boulevard, me dit en souriant : « Il faut que j'attaque M. Guizot demain dans la *Gazette d'Augsbourg*, autrement il croirait que je me suis vendu. — Comment, vendu ? lui dis-je. Il vous paie donc pour être attaqué ? — Pas précisément. J'ai une pension du roi Louis-Philippe. Le roi sait l'allemand et me lit. Je suis un de ses amis. Mais Guizot, ni Molé, ni Thiers ne savent un mot d'allemand, et c'est un vrai plaisir pour le roi de me voir faire son éloge, en égratignant ses ministres. — Beau métier que vous faites là ! Boerne avait donc raison ! Et combien touchez-vous par an ? — Six mille francs. C'est pour rien, mais, ajouta-t-il, *je ne me suis pas vendu, je me suis rendu.* Je n'écris pas une ligne contre mon sentiment et mon opinion. Je suis *consti-*

Digitized by Google

tutionnel, je ne suis précisément ni républicain ni monarchiste. Je suis pour la liberté. Je crois qu'il n'y a de durable, comme gouvernement, qu'une république gouvernée par des monarchistes ou qu'une monarchie gouvernée par des républicains (1).

« C'est pourquoi M. Guizot me fait pitié. Il est plus royaliste que le roi. Le roi a des idées plus larges que lui, il lit d'abord le *Times* en anglais, et la *Gazette d'Augsbourg* en allemand. Malheureusement, comme tous les rois de France, il périra par sa femme catholique, qui est une étrangère. Je lui ai donné quelques petits avertissements, mais la *Gazette d'Augsbourg*, qui est catholique, ne les insère qu'à contre-cœur. Henri IV, en disant : *Paris vaut bien une messe*, a guillotiné la monarchie.

« Le duc d'Orléans, au lieu d'épouser une protestante, aurait mieux fait de se faire protestant lui-même et d'épouser une Française catholique. Jamais catholique française n'eût ordonné une Saint-Barthélemy. Je vous dis tout cela parce que je sais que votre ami Considérant est très bien avec Molé et que vous connaissez M. Durand, de la rue Bleue, l'agent du roi, son intermédiaire auprès de Berryer. Je prends donc les devants, mais je ne trahis ni la patrie, ni la liberté. J'étais sincèrement républicain. Mais quand j'ai vu les hommes de lie de mon parti, me traiter par-dessous leurs sales jambes de savetiers, de rajusteurs de vieux pots de chambre, me tutoyer, m'appeler traître et juif et me faire la loi, en attendant qu'ils me guillotinent, si jamais le pouvoir tombe assez

(1) Voir plus loin le déjeuner de Heine, Sue et Balzac.

Digitized by Google

bas jusqu'à leur platitude ; quand j'ai vu ces grenouilles amphibies des haies et des mares crier à leurs crapauds dans la jonchaie, que leurs coassements républicains avaient bien plus de valeur poétique et dureraient bien plus longtemps que mes chants de rossignol, je me suis détourné d'eux avec dégoût et me suis rapproché de la royauté constitutionnelle, qui me suffit, et au delà. Il y a encore une autre raison qui m'éloigne de ce parti extrême. Ce sont les républicains allemands qui, en qualité de *teutonistes* enragés, réclament l'Alsace comme partie intégrante de l'Allemagne; or, vous savez comme je les aime ! Comme s'il n'y avait pas assez de Hofrath (il disait Ratt), comme si les habitants des provinces rhénanes, où je suis né, n'étaient pas une espèce de forçats prussiens. J'ai dit quelque part que le judaïsme était, non une religion, mais un malheur, j'aurais dû dire le judaïsme allemand. Je ne partage pas l'orgueil soi-disant patriotique de mon ancien ami Boerne. Si l'on m'avait consulté en venant au monde, j'aurais préféré être né en France, malgré l'absence d'ïambes en vers blancs dans la poésie française. Étant né Allemand, il faut être Allemand, mais, avant d'engager les autres à l'être et à en devenir fiers, tâchons de prouver que nous valons mieux qu'eux, que nous sommes plus libres, plus humains, plus divins qu'eux et que nos tragédies sont moins ennuyeuses que les leurs (1).

(1) En effet, après 1848, les premiers cris des républicains, le poète Herwegh en tête, étaient : *L'Alsace à nous !* Il est vrai que Herwegh a bien expié cette erreur et qu'il est mort ennemi mortel de Bismarck. Nous avions alors, comme ambassadeur à Francfort, un cuistre allemand, Savoie de nom, créature de Bastide, et qui n'avait que des sourires complaisants pour le

Digitized by Google

« Je vous dis tout cela parce que vous êtes un ami, et qu'au fond vous êtes un affreux petit despote. D'ailleurs, nul ne croirait que je vous l'ai dit, et vous n'avez pas d'autres preuves que mon aveu. » — Mais on le saura tôt ou tard, lui dis-je, et il n'y aura qu'un cri de réprobation. Et que diable aviez-vous besoin de vous inféoder pour une si misérable somme? Vous ne gagnez donc pas votre vie?

« — Ma vie, je la gagne, mais non pas celle de Mathilde. Voyez-vous le mot de Juvénal: Cherchez la femme ! (car le mot est de Juvénal). Même avec ces six mille francs, je ne joins pas les deux bouts. Tout le monde ne peut pas vivre comme vous avec cent francs par mois et une maîtresse qu'on régale avec une orange. Et puis, écoutez ce que je vais vous dire, et je vous le dis, parce que je ne puis pas le dire moi-même, et que de tous mes amis, bien plus célèbres que vous, c'est sur vous que je compte! Vous avez la chance d'être né Français, après la révolution de quatre-vingt-treize. En cette qualité il vous est permis d'être républicain, phalanstérien, légitimiste ou communiste. Mais moi je suis Allemand. Si j'étais un poète français, je vivrais comme Musset, Hugo et Gautier, je ferais des romans et des pièces de théâtre, ou, me lançant dans la politique, je serais député ou n'importe quoi ! Mais je suis Allemand. La France m'offre généreusement l'hospitalité, non seulement pour y vivre libre et heureux, mais pour me servir de rempart et de fort détaché, d'où je tire sur mes ennemis en Allemagne, que

parti radical allemand, auquel il appartenait. Je l'avais signalé à Lamartine. — Que voulez-vous, me dit-il, Bastide tient à lui.

Digitized by Google

je considère comme des ennemis de l'esprit de progrès, comme des ennemis de la liberté de conscience, des ennemis du genre humain! Fussé-je même républicain radical, je trouve qu'il faudrait être, non seulement ingrat, mais stupide, pour attaquer le gouvernement qui me protège et pour me lier avec ses adversaires, les plus violents de Paris, qui, de fait, ont moins de talent que les hommes au service de ce même gouvernement. Il est facile d'être républicain comme Venedey et Wihl. On n'a qu'à vouloir l'être et changer de veste; on n'a qu'à flatter tous les défauts, toutes les ambitions de ceux qui se déclarent eux-mêmes des Caton, et qui se croient des Brutus, et des Cassius parce qu'ils sont maigres. Mais il est moins facile d'avoir du talent comme Thiers, Guizot, Lamartine et Hugo. J'ai donc trouvé odieux le rôle de Boerne qui, se réfugiant à Paris pour attaquer le despotisme et les sottises du gouvernement allemand, s'est allié à Paris même avec les républicains les plus violents, faisant une guerre sans trêve à la monarchie de Juillet et l'attaquant dans ses *Lettres de Paris* pour plaire aux Raspail français et aux Savoie allemands. Ce rôle-là ne me va pas. Je ne l'ai pas dit dans ma brochure sur Boerne, parce qu'on m'aurait accusé de dénoncer les réfugiés allemands qui, tous, attaquent le gouvernement de Louis-Philippe dans leurs correspondances, probablement parce qu'il ne les pensionne pas. Moi, je n'ai rien demandé à la monarchie de Juillet. Je ne suis pas allé à elle, elle est venue vers moi. Elle ne m'a ni converti ni corrompu, elle me laisse toute ma liberté. Le baron Cotta le sait bien, lui qui a eu des négociations avec Thiers. Je

Digitized by Google

ne me sens pas corrompu du tout. Si pourtant! Avant d'avoir touché mes six mille francs, j'ai fait l'éloge de tous les hommes d'Etat de Paris. Depuis qu'on me pensionne, je n'ose plus dire un mot en leur faveur, de peur de me sentir vendu. Je dis même de temps à autre des vérités au roi lui-même, qui ne m'en veut pas. Il a lu mes poésies, il sait ce que je pense de lui. Et maintenant n'en parlons plus. Si vous en parliez, je ne pourrais plus vous recevoir chez moi et cela ferait du chagrin à Mathilde, qui vous aime bien.

— Somme toute, lui dis-je, c'est toujours pour Mathilde. Et dire que vous ne lui êtes pas fidèle.

— Je suis si distrait que je prends quelquefois une autre femme pour elle. Ce n'est qu'une distraction qui dégénère, hélas! en contraction. Je ne puis plus marcher. »

Cela ne l'a pas empêché d'être foudroyé de chagrin, quand, après 1848, la *Revue Rétrospective* a publié son nom parmi les pensionnaires des fonds secrets.

Il se retira chez un ami, directeur d'une maison de santé, rue de Lourcine, dont j'ai oublié le nom, bien que j'aie dîné avec lui plusieurs fois chez Heine, et dans la maison duquel Heine s'était fait soigner longtemps avant son mariage, et qui l'a fait affilier à une loge maçonnique dont ce médecin était le vénérable.

Nous y reviendrons, dans cette rue de Lourcine

Digitized by Google

VI

Il n'y a rien d'isolé dans la vie d'un homme. De même qu'il n'y a pas de corps sans âme et pas d'âme sans corps, de même la vie intellectuelle fait corps avec la vie matérielle. La naissance, l'éducation, la manière de vivre pendant l'enfance, le milieu dans lequel on a grandi, tout cela fait *un* avec la vie intellectuelle, qui se déploie plus tard avec ou malgré la raison. On est toujours le fils de ses parents. De là vient que les bâtards et les bâtardes, élevés en dehors de la famille, si bien doués qu'ils soient, n'exercent jamais une influence salutaire sur la société dans laquelle ils vivent, fussent-ils admis au premier rang.

Heine était le neveu du fameux banquier Salomon Heine, à Hambourg. Sa famille, vis-à-vis de ce banquier, pouvait être classée parmi les *Parents pauvres* de Balzac. Heine, tout en adorant sa mère, n'aimait pas à parler de sa famille.

Digitized by Google

Il ne parlait jamais non plus de ses deux frères, tous deux comme lui baptisés, dont l'un était au service de la Russie et dont l'autre rédigeait une feuille médiocre à Vienne. Il est probable que l'oncle avait payé les frais de son éducation. Il était né à Dusseldorf, la dernière ville allemande aux bords du Rhin, et qui était française par droit de conquête et aussi par droit de liberté, du temps du premier Empire. L'empereur, qui longtemps était hésitant quand il s'agissait du sort des juifs, finit par devenir leur ami et protecteur. Il était enchanté de pouvoir les enrôler dans son armée. Partout, depuis la Révolution, où l'armée française entrait victorieuse, les juifs, dès le lendemain, étaient déclarés citoyens et jouissaient de tous les droits politiques et civils. A Francfort, quand Custine faisait son entrée dans la ville, il faisait arracher les planches à l'entrée de la promenade, sur lesquelles étaient écrites ces paroles : « Les pourceaux et les juifs n'entrent pas ici! » Aussi les juifs étaient-ils partout gagnés à la France, et l'armée française recrutée dans le duché de Bade, dans le Wurtemberg et surtout dans les provinces rhénanes, comptait dans ses rangs un grand nombre de soldats juifs, dont plusieurs officiers. Il existe un poème épique en hébreu intitulé : l'*Empereur Napoléon*, dont l'auteur est le père du compositeur Halévy et qui est un pur chef-d'œuvre de langue. Depuis Isaïe, nul n'a manié la langue hébraïque avec autant d'aisance et de virtuosité que le père Halévy. Heine, qui, dans ce temps, était encore enfant, s'est rappelé cette époque à la fois avec bonheur et douleur. Il y avait puisé un vif attachement pour la France et un sentiment de haine pour la Prusse, à laquelle

Digitized by Google

échut cette malheureuse province et qui, le lendemain de sa prise de possession, ôta aux juifs tous les droits que Napoléon leur avait accordés.

L'oncle Salomon était un de ces vieux juifs, d'ailleurs bienfaisants, qui ne connaissent dans la vie que deux pouvoirs, deux dieux, dont l'un impalpable, qui s'appelle Jéhovah, et dont l'autre, très palpable, qui s'appelle Mammon, ou l'argent. Pour le vieux judaïsme, l'étude n'avait pas d'autre but que la science de la Thora et du Talmud. Non que le Talmud ordonne cette science pour en vivre. Bien au contraire ! Il le défend. Il ne veut pas que la science serve de gagne-pain, et la plupart des rabbins avaient, les uns un métier, les autres un commerce, exerçant la science des lois gratis. Ceux qui étaient rétribués l'étaient si misérablement qu'on pouvait les considérer comme des pauvres. Les juifs n'ont jamais eu d'autre littérature que l'étude des lois de Dieu et de la nature. Dès la première république après Josué, ils n'avaient d'autres chants que des chants religieux, et l'école des prophètes était une école de poètes, de philosophes moralisateurs. Ni roman, ni pièce de cthéâtre ! Le théâtre des juifs était dans leur temple, où de entaines de lévites, élevés et dressés comme chanteurs est musiciens, chantaient dans les poèmes de David et de ses successeurs — les psaumes — la gloire de Jéhovah et les victoires de ses serviteurs. La musique religieuse est une invention juive. On n'a qu'à lire *Néhémie* et *Josèphe*, pour se faire une idée de ces festivals de musique, exécutés par trois mille lévites, les uns chanteurs, les autres instrumentistes. Les juifs ont toujours considéré le théâtre profane et

Digitized by Google

les fictions d'amour comme des excroissances sociales, comme des cancers idolâtres, comme des excitations à la débauche. Les rabbins ont même proposé de détruire le *Cantique des Cantiques*, qui est un libretto d'opéra par l'idolâtre Salomon, dont la musique s'est perdue. Les vieux juifs, d'ailleurs exclus de la société chrétienne, regardaient les auteurs de ces histoires comme des bohèmes, des hommes dissolus et dangereux ! Salomon Heine était de ce nombre. Aussi, quand son neveu lui présenta ses premières poésies imprimées, avec l'espoir de recevoir de lui, non seulement un témoignage de satisfaction, mais aussi une preuve palpable de son admiration, de l'argent, en un mot, pour payer ses dettes, l'oncle, prenant le livre, lui dit ces mots : « *Tu le vois ! Si tu avais appris quelque chose, tu n'aurais pas besoin de faire des livres.* » Toute l'histoire privée du poète se trouve dans ces mots. L'oncle ne savait pas apprécier son neveu. Loin d'être fier de lui, il en était presque honteux. Il lui ferma sa bourse et ne l'ouvrit que pour de petites sommes, pour des dons mesquins octroyés à un pauvre égaré, à un fils prodigue, qui n'est jamais venu tout à fait à résipiscence et pour lequel, même rentré à la maison patriarcale et demandant grâce, on n'a jamais tué le veau gras.

Il est vrai que pour un homme qui s'enrichit à force d'ordre et d'économie, car on a beau gagner des millions, sans ordre ni économie on ne les garde pas, Heine, qui n'avait pas une ombre d'ordre et qui n'était économe ni de son temps, ni de son esprit, ni de son amour, a dû paraître une espèce de bohème. Le vieux Salomon avait d'ailleurs

Digitized by Google

un fils, et Henri Heine n'était pas le seul neveu à la charge de l'oncle. On le voit, je plaide les circonstances atténuantes pour l'oncle et le fils Heine. Mais tout cela sera détruit de fond en comble par une seule ligne. *Salomon, en mourant, a laissé* TRENTE MILLIONS, et *Charles, son fils, mort à Paris sans enfants, en a laissé* SOIXANTE-SEPT !

Supposez un instant que l'oncle, riche à trente millions, ait fait vingt-cinq mille francs de rente à son neveu. Une goutte d'eau donnée par un fleuve à un rosier. Heine, débarrassé des soucis d'argent, au lieu d'écrire des articles de journaux, au lieu de se chamailler avec tous les folliculaires stipendiés de son pays, se serait entièrement voué à la poésie et à la philosophie. Il eût écrit des romans. Son *Rabbi de Bacharach*, dont la fin a été perdue dans l'incendie de Hambourg et qu'il ne voulait ou qu'il n'avait plus le temps d'achever, est un chef-d'œuvre dans ce genre. Il eût écrit des drames en vers. Ses essais sont de premier ordre, bien au-dessus de l'ennuyeux *Goetz de Berlichingen!* En un mot, il eût créé une série de chefs-d'œuvre, car toute sa nature était dramatique, bien que trop subjective. La lutte journalière contre un tas de roquets affamés qui, de toutes parts, aboyaient après lui, l'énervait et aigrissait son naturel si gai et si exubérant. Bien des fois, ayant déjà la vue affaiblie, il me chargeait de lire pour lui les journaux allemands. Rarement je lui ai tout dit. C'étaient de basses calomnies, des cris de *hepp! hepp!* sur son extraction, des insinuations injurieuses contre son mariage et sa femme qui, après tout, était une parfaite honnête femme. Mme Heine était assez belle pour trouver des adorateurs, même en Allemagne; et comme

Digitized by Google

un grand nombre de femmes mariées, elle aurait eu plus d'une raison pour se venger des infidélités de son mari ! Privé d'une rente fixe, Heine vivait au jour le jour. Pour tout autre poète ses revenus auraient suffi. Il avait une rente viagère d'au moins mille marcs, que l'éditeur Campe, de Hambourg, lui avait assurée. Il gagnait au moins trois mille francs par an à la *Gazette d'Augsbourg*. Il touchait six mille francs du roi Louis-Philippe. Son oncle, cédant à la fin à ses prières, panachées de menaces, car Heine exaspéré le menaçait plus d'une fois de sa vengeance poétique (en cela il avait grandement tort), lui faisait une rente de six mille francs ; rente qui, lors de la maladie incurable du poète, fut augmentée de *deux mille francs*. Il s'appelait Charles, cet homme généreux, et il est mort par accident, en laissant soixante-sept millions à sa femme, bien plus noble et généreuse que lui ! Schiller, s'il avait eu ces revenus, eût été l'homme le plus heureux du monde. Il vivait avec trois cents thalers. Mais Schiller vivait en Allemagne, et Lotte, sa femme, bien que noble, lui faisait la cuisine. Heine, au contraire, dès sa jeunesse, avait des habitudes aristocratiques. Il vivait à Paris. Il aimait les femmes. Il n'avait point d'ordre, et Mathilde lui rendait des points dans le désordre et l'inhabitude de tenir une maison. C'était un ménage bohème, où l'on dînait avec du sauterne pour vin de table, le vin favori de Heine, et du champagne pour dessert, le vin préféré de Mathilde. Heine ne savait jamais compter et Mathilde ne savait même pas faire une omelette. Dans certains moments de gêne, après avoir eu recours à sa famille, soit à Hambourg, soit à Paris, il rentra furieux et se

Digitized by Google

vengea par des traits acérés dans des lettres particulières, dans ses livres et dans ses journaux. Il était, d'ailleurs, toujours souffrant, longtemps avant sa grande maladie de l'épine dorsale. Il ne s'était jamais tout à fait remis d'une maladie de peau, d'un eczéma, pour lequel il allait tous les étés à Luchon. Mathilde, naturellement, l'y accompagnait. J'ai de lui plusieurs lettres allemandes de Luchon, dans lesquelles il me chargeait de différentes missions et commissions. Quelque temps avant sa grande maladie, son oncle étant vieux et malade, il lui demandait la permission de lui présenter sa femme à Hambourg, espérant se réconcilier entièrement avec sa famille. Il y resta plusieurs semaines, mais Mathilde ne sut nullement gagner les bonnes grâces ni de l'oncle ni des tantes. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que Heine ait pu croire un instant que son ancienne maîtresse, devenue sa femme, pût, par sa seule beauté plastique et sauvageonne, plaire à des Allemandes raides, surdroguées d'esthétique et de musique de Schumann. Quand Mathilde revint de Hambourg par mer, toute seule et toute malade, après une traversée de neuf jours, pendant lesquels elle souffrait tous les martyres, elle n'avait que des gros mots pour tous ces millionnaires ennuyeux, qui l'avaient accablée d'attentions miséricordieuses, et comblée de dons de charité comme une intruse dont on veut se défaire. Elle se moquait de leur raideur pincée et de leur mauvais français. Pourtant, je dois dire que Heine, en revenant de Hambourg, se croyait réconcilié avec son oncle. A un dîner assez gai, il me disait : Je suis un gueux maintenant, mais je serai un jour riche. Mon oncle me laissera sûrement au moins un

Digitized by Google

million. Et là-dessus le sauterne coulait à flots et Mathilde, après force rasades de champagne, me fit chanter son air favori : *O Mathilde, idole de mon âme!* Dîner de Perette ! Qu'on se figure sa déception à la mort de son oncle, mort qui suivit de près son voyage à Hambourg, quand il apprit que dans son testament, l'oncle, pour tout potage, lui avait légué (on ne le devinerait jamais !) *seize mille francs de capital !* Je dis *seize mille francs !* Heine, à cette nouvelle, en ma présence, tomba raide sur le parquet, et, quand Mathilde et moi nous l'eûmes remis au lit, il pleura à chaudes larmes, *les seules larmes que je lui aie vues !* Ce fut pour lui un coup mortel. Sa grande maladie date de là !

Digitized by Google

VII

Et ces seize mille francs étaient maudits ! Quelque temps après arriva à Paris un certain Friedlaender, qui venait d'épouser à Breslau la sœur du fameux Lassalle, qui dans ce temps était un jeune homme de vingt et un ans. Mme Friedlaender, une jolie petite créature, avec des cheveux de corbeau, une figure de crème et une taille sautelante, était une héroïne de la *Jeune Allemagne*. Outre son mari, un brasseur d'affaires, elle était accompagnée de deux gaillards prussiens, grands émancipateurs de chair, qui l'accompagnaient tous les jours à cheval au bois de Boulogne. Elle logeait à l'hôtel de Castille et menait la vie à grandes guides. Elle admirait les poésies de Heine et récitait par cœur ses vers à ses déjeuners au champagne du faubourg Poissonnière. Heine l'aimait. Elle était très romanesque et faisait de mauvais vers elle-même. A l'un de ces déjeuners, car j'étais de

Digitized by Google

toutes les fêtes, je fis la connaissance du jeune Lassalle, un grand beau gars aux cheveux crépus, brûlant d'impatience de faire parler de lui. Ce fut moi qui le présentai aux rédacteurs phalanstériens de la *Démocratie pacifique*, et comme il était très éloquent, car il pérorait déjà à cet âge-là, Heine lui prédit un grand avenir en Allemagne. « Qu'est-ce que vous appelez un grand avenir? lui demanda le jeune homme. — D'être fusillé par un de vos disciples, » répondit Heine en riant. C'est à peu près ce qui lui est arrivé. « Je veux être le Mirabeau de l'Allemagne! s'écria Lassalle, un jour, en agitant sa longue canne au pommeau d'or, qui ne le quittait pas. — Mais vous n'êtes pas grêlé, lui dit Heine, vous êtes trop beau garçon. Ah! si vous étiez poète comme Goethe, toutes les belles Frédérique et toutes les laides Mme de Stein vous aimeraient; mais tel que vous êtes, je ne vois en vous qu'un futur comédien. Vous serez enlevé par une cabotine quelconque! » C'est ce qui lui est encore arrivé. Quoi qu'il en soit, Friedlaender, qui dans ce temps avait fondé une Compagnie financière pour le gaz de Prague, engagea Heine à prendre des actions pour ses seize mille francs. Il avait à peine signé, qu'il me dit : « Je crois que j'ai fait une sottise! — Comment! lui dis-je, vous avez donné vos seize mille francs à Friedlaender? Vous êtes frit! — Mais non, dit-il, le gaz de Prague a un grand avenir. — Il y aura des fuites, lui répondis-je. Vous ignorez donc l'histoire du coton de sapin? Apprenez que Friedlaender m'a offert trois cents francs pour faire des articles dans le *Corsaire-Satan* sur une nouvelle invention dont, dit-il, il a le privilège, consistant à faire une espèce de laine des aiguilles de sapin. — Et vous

Digitized by Google

les avez refusés? — Je lui ai dit qu'il me prenait pour un mouton. Mais comme je chante des romances à sa femme, le soir au crépuscule, je lui ai promis de le présenter au gérant du *Corsaire*, qui l'a tondu. — Comment! vous aussi! s'écria Heine. Elle est si jolie. Avec cela une ingénuité gracieuse comme si elle n'était pas mariée! — Pas si naïve que vous croyez, lui dis-je. Moi, je n'ai aucun espoir, je ne suis pas de conséquence, et puis je ne suis pas le véritable amphitryon, mais vous, vous en êtes pour vos seize mille francs! Etes-vous payé, au moins? » En effet, il a tout perdu. L'argent était maudit. La Compagnie a eu une fuite!

Cette haine que la famille Heine vouait au poète s'étendait aux branches les plus éloignées; j'en eus la preuve en 1848. Dans ce temps, Heine, ayant conçu un vif chagrin de la publicité de sa pension payée sur les fonds secrets, s'était retiré, comme je l'ai dit, dans la maison de santé, rue de Lourcine. Personne, excepté moi, ne connaissait cette retraite à cet endroit écarté de la grande cité, et personne, certes, ne l'y aurait cherché. Heine était sans le sou et déjà très malade, bien qu'il ne fût pas encore paralysé de ses jambes. Il me priait d'aller voir les frères Fould, apparentés avec la famille Heine-Furtado, mais sans leur dire que je venais de sa part. Je venais d'avoir un grand succès par une lettre insérée dans la *Presse*, intitulée : *Une question de vie et de mort*, et qui était une vive protestation contre le système de terreur inauguré par Ledru-Rollin dans une circulaire rédigée par George Sand. Je me présentai donc dans les bureaux de M. Benoît Fould, où, dans ce moment,

Digitized by Google

se trouvait également son frère, le futur ministre du second Empire, le même qui, en 1848, avait conseillé la banqueroute nationale. A peine eus-je articulé le sujet de ma visite, parlant de la maladie et du dénuement du grand poète, que Benoît, me conduisant vers la porte, me dit : « Pour vous, monsieur Weill, si vous avez besoin de quelque chose, je ne demande pas mieux que de vous rendre service ; mais pour ce gueux, cette canaille de Heine, je vous prie de ne jamais prononcer son nom dans ma maison ! Que si jamais il se présente, il sera mis à la porte comme un chien ! » Je me suis bien gardé de rapporter cette réponse à Heine. Je lui ai cependant dit que je n'avais pas réussi, que les Fould étaient ses ennemis mortels. J'ai été plus heureux chez Meyerbeer, mais j'aurais mieux fait de me tenir tranquille, comme on va le voir.

Digitized by Google

VIII

A l'âge de vingt-quatre ans — à cet âge rien n'est impossible — je passais mes journées aux bureaux du journal français de Francfort et mes soirées au théâtre, où, en ma qualité de critique théâtral, littéraire et musical, je rédigeais séance tenante mon article en vers, pour qu'il parût le lendemain dans mon journal moitié français, moitié allemand. Dans ce temps il y avait encore la censure pour toutes les feuilles politiques et littéraires. Un jour, à mon grand étonnement, un de mes articles allemands, ébouriffant d'éloges sur le ténor de l'endroit, me revint complètement biffé par le censeur, un vieux docteur qui s'appelait Fiedler. En deux bonds j'étais chez lui. Il m'attendait. Jeune homme, me dit-il, vous avez du talent, vous êtes un pondeur d'idées, (je n'ai jamais oublié cette expression), bref, vous m'intéressez. Or, apprenez qu'il ne faut jamais faire l'éloge d'un

Digitized by Google

artiste, au point de ne pouvoir pas l'éreinter le lendemain. Refaites votre article, modérez vos expressions, faites des réserves, il n'y a pas d'homme parfait, et votre article passera d'emblée. A midi Schmetzer, le jeune ténor, accourut chez moi. « Et ton article? me cria-t-il, tu me l'avais cependant bien promis. » Je le lui montrai biffé et lui répétai la leçon que le vieux docteur venait de me donner. — « Ah bien, oui, s'écria-t-il, où la morale va-t-elle se nicher ? Le vieux monsieur veut que j'épouse sa fille. — Mais elle est très jolie, sa fille, lui dis-je, je l'ai vue ce matin. — Et par-dessus tout elle a beaucoup d'esprit, repartit le jeune ténor ; mais je ne veux pas me marier. C'est probablement elle qui a biffé ton article ; le vieux papa ne fait rien sans consulter sa fille. »

C'est à Francfort que je fis la connaissance de Meyerbeer, après avoir fait un article sur *Robert le Diable*, dont je raffolais, article dans lequel pourtant je lui avais signalé les airs de la synagogue dont le maître juif avait profité pour ses chœurs et ses récitatifs. Meyerbeer vint me voir dans ma petite chambrette, nous devînmes amis et cette amitié a duré jusqu'à sa mort. Quand j'arrivai à Paris, je me logeai dans le quartier latin, où j'ai vécu tant bien que mal, beaucoup plus mal que bien, de mes correspondances allemandes et de ma collaboration à un journal d'étudiants intitulé *Les Écoles*. Plus tard je logeai, de compte à demi, avec le jeune Morin, garçon de beaucoup de talent, qui malheureusement a versé dans l'ornière impérialiste et policière, près la tour Saint-Jacques, alors un des quartiers les plus sales de Paris. Dans ce temps,

Digitized by Google

Morin et moi, nous sortions pendant le jour habillés en ouvriers, portant blouse, casquette et pantalon en velours de Manchester. C'était la grande mode parmi les républicains de cette époque. Je me rappelle même que le propriétaire du divan Lepelletier m'a refusé l'entrée à son café, parce que j'étais en blouse, bien que je fusse accompagné de Heine et de Gautier. Cela ne m'empêchait pas d'aller le soir dans le monde avec un habit noir, une chemise brodée et des souliers vernis que j'avais apportés d'Allemagne. Morin avait une maîtresse d'une laideur et d'une bonté inimaginables. Elle nous faisait et elle m'enseignait la cuisine. Le quartier des halles m'était donc connu jusqu'à ses moindres détails. Parfois Morin, sa maîtresse et moi, nous parcourions pendant la nuit toutes les ruelles de ces quartiers, hantant tous les tapis francs alentour, pour en faire la description, Morin dans un petit journal de Paris, moi dans un journal de Leipzig. Quand Meyerbeer arriva à Paris, car il était presque toujours en voyage, dans un déjeuner avec Heine au restaurant, sans Mathilde, car Meyerbeer évitait, je ne sais pourquoi, de se trouver en société avec la maîtresse de son ami, je leur parlai des cabarets de la halle, surtout d'un caboulot appelé « *Au Hasard de la Fourchette* » où l'on vendait pour un sou un bol de soupe avec un morceau de viande. Meyerbeer et Heine, curieux de voir ce salon du peuple, plein de voleurs et d'Alphonses de bas étage de cette époque, me proposèrent de les y accompagner. Rendez-vous fut pris. Il fut décidé qu'on serait en casquette et en jaquette, comme de simples commis sans place. Meyerbeer ne revenait pas de ce

Digitized by Google

spectacle et de cette misère, bien que nous ne pussions rester longtemps nulle part. On nous prenait pour des mouchards. Il riait à se tordre quand il vit arriver des hommes en guenilles, une soucoupe à la main, demander pour un sou de soupe et la recevoir par un clysoir à lavements, contenant juste la capacité de cette valeur, qu'on plongeait dans un chaudron plein de ce brai. Après forces libéralités, ce qui nous compromettait encore davantage, nous hâtâmes le pas pour rentrer. Chemin faisant, Heine dit à Meyerbeer que je vivais à Paris avec cent francs par mois, et que je mettais de l'argent de côté. — « Comment! s'écria le grand homme, il ne vous faut que cette somme! mais vous mériteriez une médaille. — Que voulez-vous qu'il fasse d'une médaille? lui dit Heine, en riant, une pension lui irait bien mieux! — Je n'ai qu'une grosse dépense, lui dis-je à mon tour, j'aime une grande chambre pour appartement. Quant à la nourriture, mon père a appris à ses enfants à manger peu et à travailler beaucoup. Du pain, du fromage, de l'eau, de temps en temps un morceau de bœuf bouilli, c'est tout ce qu'il me faut. » Le lendemain, Meyerbeer vint à l'hôtel où je demeurais, car j'avais quitté Morin. Ayant pris des renseignements sur moi, il dit à l'hôtesse : Vous donnerez à M. Weill la plus grande chambre de l'hôtel, et c'est moi qui en paierai le loyer pendant deux ans. J'avais toujours fait un grand éloge du génie de Meyerbeer, mais je n'ai accepté ce don qu'à condition de ne plus rien écrire sur lui, ni en bien ni en mal, et Meyerbeer n'a pas cessé un jour de rester mon ami. Il a même voulu encore faire tous les frais pour me faire entrer comme ténor à l'Opéra. Déjà, quand je n'avais que

Digitized by Google

vingt-deux ans, le docteur Goldschmid, M. Beyfus, beau-frère de Rothschild, et le sénateur Coester, après m'avoir entendu officier dans la synagogue, le jour du grand pardon, me votèrent trois mille francs par an pour des études de ténor, à condition de m'engager pour la vie, avec pension de retraite, à l'opéra de Francfort. Ils me donnèrent même trois cents francs d'arrhes pour m'acheter un piano. Au lieu d'un piano, j'ai acheté une flûte pour faire des sérénades à Réginèle. Le reste de l'argent, je l'ai envoyé à mon père, puis, étant tombé malade, il n'en fut plus question. Meyerbeer m'envoya chez M. Kuhn, son ami, pour me donner des leçons de chant et de déclamation. J'ai même pris deux leçons chez ce respectable magister, puis j'en avais assez. Depuis l'âge de quinze ans je n'avais qu'un désir : vivre libre et indépendant! Jamais jeune homme ne dédaigna autant que moi l'argent et la gloire éphémère de la sotte multitude! Me soumettre à une règle, m'engager comme un esclave, n'avoir pas la liberté de me coucher et de me lever quand bon me semblera, jamais! Pas pour la fortune de Rothschild! La vie est si courte! Il est vrai qu'avec ce système, il faut avoir une santé de fer, pouvoir vivre de peu et ne pas courir après des femmes en robes de soie. Or, je ne les ai jamais aimées, les robes de soie; j'aimais mieux une peau de soie sous une chemise de bure et un petit pied dans des sabots ou de gros souliers; et quant aux jolies femmes, malheur à l'homme qui a besoin d'une beauté pour aimer. Jamais femme ne l'aimera!

J'ai dit que Heine, dès notre première entrevue, m'avait

Digitized by Google

prévenu de ne lui demander jamais de l'argent. Malgré cette résolution, je lui ai connu des amis, mais seulement des Allemands, auxquels il donnait de l'argent quand il en avait, car Heine se faisait plus méchant qu'il n'était. Il était très bon, il ne prêtait pas, il donnait. Mais à mesure que je gagnais pas mal d'argent pour cette époque et que je fusse à même de m'établir dans mes meubles avec ma sœur, chaque fois que je me lamentais sur mes misères, Heine me disait le lendemain : « Weill, vous qui avez de l'ordre et des économies, vous seriez bien gentil de me prêter dix francs, je n'ai pas le sou dans ma poche, je vous les rendrai après-demain. » Je les lui prêtais et il me les rendait. A la fin, m'apercevant de cette manigance, me demandant à emprunter, de peur que je ne lui empruntasse à mon tour, un jour après le fameux déjeuner chez moi avec Balzac et Sue, déjeuner que j'ai décrit et que je reproduis ici, voyant ma mise en frais, quoique peu considérable, et craignant que je ne lui demandasse une certaine somme, après le départ de Balzac et de Sue, il me dit : « Weill, j'attends le courrier de Hambourg. Pouvez-vous me prêter cent francs? » C'était en 1847. Je venais de traduire en allemand, pour l'éditeur Laske de Darmstadt, ma *Guerre des Paysans,* que j'avais écrite en français pour la *Phalange* et qu'Amyot venait d'éditer en volume. Amyot m'avait donné cent vingt francs pour l'original, mais Laske venait de m'envoyer douze cents francs pour la traduction, et ces douze cents francs se trouvaient dans mon secrétaire en pièces de cent sous. Je conduisis Heine devant ce secrétaire et, ouvrant le tiroir où cet argent se trouvait, je lui dis : « Vous le voyez, je n'ai nulle-

Digitized by Google

ment besoin d'argent! — Dieu du ciel! s'écria-t-il, en s'éloignant, je me croyais un coquin, mais celui-là est encore plus coquin que moi! »

Mais après mon mariage il m'a souvent fait des emprunts de quatre et de cinq cents francs, et j'étais heureux de pouvoir lui rendre ces services, à lui qui m'en a tant rendus.

Revenons à Meyerbeer. Après avoir quitté les Fould, j'allai chez Meyerbeer lui parler des tracas et des embarras de notre ami. « Comment! s'écria Meyerbeer, Heine, le plus grand poète lyrique de l'Allemagne, est malheureux à ce point! Vous savez, ou vous ne savez pas, je suis brouillé avec lui, il n'a pas bien agi avec moi; mais voici un billet de mille francs que vous allez lui porter, et demain vous viendrez me prendre et j'irai moi-même lui faire une visite dans la maison de santé où il se trouve. » Je lui portai le billet et le lendemain j'ai conduit le grand musicien chez le grand poète, rue de Lourcine, et suis resté dans le fiacre pour ne point assister à leur entrevue. Quel ne fut pas mon étonnement et quelle fut mon indignation, quand six mois plus tard j'appris que Heine venait de publier des *Knittelverse* (espèce de *Pont-neuf)* contre Meyerbeer! Ce dernier, duquel je tenais la première nouvelle, en était plus peiné qu'indigné. « Si je voulais me venger, me dit-il, j'ai des lettres de lui très compromettantes pour son caractère, mais ma mère l'aimait tant. Dites-lui pourtant, qu'à la fin toute corde trop tendue se brise! » Dans le premier moment, me rappelant le mot de Heine sur Guizot, après avoir touché trois mille francs, je me dis: Il a fait cela pour prouver qu'un billet de mille francs ne l'a pas corrompu. Mais quoi? Est-ce une honte de faire

Digitized by Google

l'éloge du plus grand des compositeurs, et n'est-ce pas une infamie de l'attaquer gratuitement, sans raison, sinon sans rime, pour faire plaisir à quelques envieux grincheux? « Ah! m'écriai-je, en entrant chez lui, je devine maintenant pourquoi les Fould m'ont mis à la porte! — Quoi! quoi! dit-il, en se soulevant péniblement de son grabat de douleur. Je lui ai demandé deux places pour Mathilde et son amie, je ne lui en demande jamais. N'a-t-il pas eu la *houtzpa* (mot hébreu qui veut dire effronterie), ou la bassesse de m'envoyer deux mauvaises places de troisièmes loges! — Mais, lui dis-je, vous savez bien qu'il n'en a pas. La direction ne lui en donne guère! — Qu'il en achète donc avec ses millions! » Là-dessus, Mathilde survenant, toujours en riant de ses belles dents et visiblement satisfaite de la vengeance de son mari, entama une série de reproches remontant à dix ans, plus futiles les uns que les autres. La vérité est qu'elle lui gardait une dent pour ne l'avoir jamais invitée et pour n'avoir jamais mis le pied chez elle. « Mais, sacrebleu, éclatai-je, à la fin, il vous a donné mille francs il n'y a pas longtemps! — Je les lui renverrai, s'écria Heine. — Vous! jamais! vous êtes des canailles! — Mais, dit enfin Heine, il n'y a pas de quoi fouetter un chat! » Et me disant les vers, je les trouvai si drôlement tournés et au fait beaucoup moins méchants que je ne croyais, que je ne pus m'empêcher d'en rire moi-même. Et je restai à déjeuner, et en m'en allant je leur dis : *Nous sommes tous des canailles!*

Digitized by Google

IX

On le voit, la plupart des méfaits sociaux de Heine avaient leur source dans son mariage avec Mathilde, ou plutôt dans son amour effréné pour elle. Il avait beau, au fond de son esprit, reconnaître le manque de jugement, l'inconsidération et l'irascibilité indomptable, nerveuse de sa femme, de fait, il finissait toujours par épouser toutes ses querelles et se brouiller avec ses meilleurs amis pour elle. N'a-t-il pas fini par se brouiller avec moi, après quinze années d'une amitié éprouvée, même sans m'entendre. Il est vrai que je n'ai pas tenu à être entendu. L'histoire de Meyerbeer avait rompu le charme, avait laissé un dard dans mon cœur, le reste devait venir. Mais nous ne sommes pas encore en 1854. La morale de tout cela, c'est qu'il ne faut pas acheter des vierges qui, le lendemain de la perte de leur innocence, vous déclarent qu'elles ne vous quitteront jamais. La morale de tout cela

Digitized by Google

encore, c'est que tout acte immoral porte en soi sa peine et son expiation. Il est vrai qu'on pourrait me dire, à cette occasion: que ceux qui ont refusé de belles vierges de dix-huit ans lui jettent la première pierre. Moi aussi, dans le premier temps de ma liaison avec Heine, j'aimais une vierge à laquelle j'avais promis le mariage. M. et Mme Heine seuls étaient dans le secret de mes amours avec Suzanne. Mathilde, plus d'une fois, venait me chercher, rue du Croissant, pour m'inviter à dîner, mais en réalité, pour voir Suzanne qui était la fille de l'hôtelière où je demeurais et pour voir si elle était réellement aussi belle que je le disais. Mais je ne l'avais pas achetée. Nous nous aimions, et nous nous étions promis le mariage. Mais, je ne vivais pas avec elle publiquement, nos amours étaient secrètes. La mère elle-même les ignorait. Mais, nous étions pauvres tous deux et nous attendions que j'eusse des moyens d'existence assurés pour la demander en mariage. Et quand, après treize mois d'absence forcée, je crus avoir trouvé ces moyens et que je fis ma demande à la mère, qui m'accorda sa fille, Suzanne dans la même lettre glissa un pli contenant ces mots: *Je ne suis plus digne ni d'être ta maîtresse ni d'être ta femme!* M'ayant cru infidèle, elle m'avait fait une infidélité. Heine me disait bien que j'étais un heureux coquin, un chançard. Cette lettre, je l'ai remise à ma femme avant mon mariage et la possède encore.

Si Heine, avant d'acheter Mathilde sur l'enseigne de sa beauté, avait demeuré dans sa maison comme moi dans la maison de Suzanne, six mois avant de déclarer mon amour, et je n'avais que vingt-sept ans, s'il avait mieux connu le

Digitized by Google

caractère de sa bien-aimée, il aurait peut-être reculé. La vérité est que se payer une belle créature innocente, sauf à l'abandonner ou même à l'établir après quelque temps avec un autre, est un crime de lèse-vertu. Ce n'est pas de l'amour, c'est de la débauche. Heine ne croyait pas payer la beauté de Mathilde avec le sang de son cœur, mais avec l'argent de sa bourse. Là fut son crime, et il l'a cruellement expié. Les hommes de génie comme Heine sont les privilégiés de Dieu, qu'il aime bien et qu'il châtie vite. Le sort s'est vengé de lui par un amour fou qu'il lui planta au cœur. Mathilde n'était pas le premier amour de ce genre de Heine, ni même le dernier, mais elle les a toutes vengées et, chose curieuse, précisément par sa vertu !

Rien de plus terrible qu'une femme vertueuse sans distinction et sans jugement. Mieux vaut cent fois une coquette d'esprit et de discernement Non seulement elle sait cacher ses fautes et les couvrir de plusieurs manteaux d'or et de soie, mais elle tend à se faire pardonner ses légèretés par de réels bonheurs qu'elle tient à procurer à l'homme dont elle porte le nom, auquel elle crée un ami de chaque prétendant. Je ne tiendrais pas à être cet homme, mais je déclare qu'il aurait une vie plus heureuse que mon pauvre ami Heine et qu'il aurait plus de loisirs pour ne créer que des chefs-d'œuvre. Chose curieuse ! Mme Heine n'a jamais brouillé son mari avec une rivale qu'elle recevait bêtement, ou si l'on aime mieux, naïvement à sa table. Mais elle l'a brouillé avec tous les amis qui ne l'adoraient pas elle-même, bien qu'elle n'aimât jamais aucun de ces amis.

Ludwig Wihl, poète médiocre, un fou qui se croyait le

Digitized by Google

premier poète du monde et qui, ma foi, l'a fait accroire à un grand nombre de Français, fat aussi grand que fou, car, bien qu'il fût toujours, même dans sa jeunesse, d'une saleté repoussante, il se croyait adoré par toutes les femmes, Ludwig Wihl fut longtemps le commensal et l'ami de la maison Heine. Il poursuivait Mathilde de ses adorations et lui improvisait des vers dont elle ne comprenait pas un mot et dont elle me demandait la traduction, que je lui travestissais. Un jour, elle nous dit à déjeuner : « Henri, croirais-tu que Wihl m'a dit qu'il ne fait que m'embêter? » Il lui avait dit en allemand: *Ich thue Sie anbeten!* Anbeten, en allemand, veut dire *adorer*. Et de rire ! Une autre fois, en entrant chez Heine, il me dit : « Weill, vous nous trouverez un peu bêtes ce matin. Wihl sort d'ici, nous venons d'échanger nos idées. » Ce pauvre Wihl ne se doutait guère qu'il nous servait de cible, mais comme il parlait toujours de la beauté de Mathilde, Mathilde le protégeait et le défendait contre nous. Tous les Allemands qui venaient à Paris, pour être les bienvenus de Heine, n'avaient rien de plus pressé à faire que de déposer un bouquet de fleurs poétiques ou prosaïques aux pieds de la Diane apprivoisée et, pour ainsi dire, encagée, car, sauf les théâtres et chez Mme Arnault, Mathilde n'allait nulle part et se plaisait mieux chez elle avec sa domestique et, plus tard, avec son esclave Pauline. Meyerbeer, qui ne l'aimait pas, n'accepta jamais une invitation chez Heine. De là, je le répète, la haine de Mathilde contre lui. Il aurait sauvé la vie à son mari, elle aurait bien trouvé le moyen de les brouiller ensemble. Et pourtant, Heine ne se faisait aucune illusion sur le caractère de sa femme ; leurs que-

Digitized by Google

relles intérieures n'étaient pas un mystère pour quelques amis, surtout pour moi, qui les voyais tous les jours et à toute heure du jour.

Heine battait sa femme comme le premier charbonnier venu. Il avait l'habitude de me dire : « Ma femme a de nouveau besoin d'être battue. » Et le jour de batterie était ordinairement le lundi. Ce jour-là, et il ne se gênait pas pour moi, il tirait les petits rideaux des fenêtres et, de ses deux pauvres poings, il tapait sur les deux belles épaules de Mathilde, en s'écriant : « Voici ce que je te fais pour tel ou tel méfait, pour telle ou telle parole, » jamais pour une chose sérieuse ou par effet de jalousie. Elle, trois fois plus forte que lui, elle qui aurait pu le broyer et le réduire en poudre (car elle était fière de sa force), ne bougeait pas et se laissait battre en pleurnichant et en s'écriant : « A-t-on jamais vu un homme qui bat sa femme! » tout en ne levant pas un doigt contre lui. « Venez à mon secours, Weill, s'écriait-elle. Ce n'est pas vous qui battriez votre maîtresse et votre femme! » Heine tapait toujours de plus belle en riant aux éclats. Soudain, elle se laissait choir sur le parquet en poussant un hurlement de tigresse, et tirant son mari par les pieds, qui étaient sa partie faible, car déjà la maladie de l'épine dorsale le travaillait, elle le renversait et se roulait avec lui sur la carpette, toujours en gémissant et en hurlant! Une ou deux fois j'intervins, en m'écriant : « N'avez-vous pas honte de vous chamailler comme de petits chiens! » puis je m'en allai. De roulements en roulements, ils se réconcilièrent couverts de poussière, et le prix de la paix était toujours ou un chapeau ou un châle ou une mantille. *Katzenjammer*,

Digitized by Google

disait Heine, cela veut dire littéralement « *lamentation de chat* », mais en allemand, cela se traduit aussi par découragement. C'était en effet décourageant, non pas tant pour les époux qui se réconciliaient toujours, mais pour les amis intimes de la maison. — « Ma femme a encore besoin d'être battue ! — Et à quoi cela vous sert-il ? lui répondis-je. — A la calmer pour un mois. Elle sait très bien que si elle levait la main sur moi, je la planterais là et ne la reverrais plus. — Vous, lui dis-je, vous courriez après elle et lui demanderiez pardon à genoux. Vous l'appelez chatte, vous êtes plus chat qu'elle et, de plus, vous courez le guilledou avec toutes les chattes du voisinage. — C'est qu'en effet, dit-il, je suis amoureux de la forme, j'aime la beauté de Mathilde, j'aime à la contempler. Je me figure être Pygmalion. Elle était une statue taillée de ma main. Je lui ai insufflé une âme, je lui ai donné la vie. Elle tient tout de moi ! Elle me doit tout ! — Malheureusement pour vous, lui répondis-je, vous ne pouvez plus la repétrifier et la faire retourner à l'état de statue. Cette statue marche, mange, elle mange même pour deux, et vous joue toutes sortes de tours. Loin de moi de la blâmer, ajoutai-je, elle est adorable »; car Heine n'aimait pas entendre dire du mal de Mathilde. Lui-même se plaisait à énumérer tous ses défauts, à ridiculiser son amour pour elle, mais il ne permettait pas à un autre de trouver sa femme en défaut, ce défaut fût-il flagrant. Il l'aimait malgré lui comme un damné, bien que cet amour eût dû être pour lui un enfer plutôt qu'un paradis, une expiation plutôt qu'une récompense.

Un jour, nous étions sept à table à un dîner d'apparat,

Digitized by Google

c'est-à-dire de sauterne et de champagne, avec deux dames dont l'une était veuve, et qui, toutes deux, exploitaient la bourse de Heine, sous prétexte d'admiration et d'amour; moi, en habit noir, car je devais aller en soirée après dîner. On servit un brochet que l'on trouva mauvais. « Voyons, Weill, me disait Mme Heine, vous qui dites toujours ce que vous pensez, dites-moi sincèrement votre avis sur ce brochet, que j'ai acheté moi-même. — Madame, lui répondis-je, il est pourri. » J'avais à peine dit ces mots, que Mathilde prit le plat de plaqué où gisait le brochet dans sa sauce, et me le jeta en pleine figure, au risque de me casser le nez. Le poisson, heureusement, avait amorti le coup. Je ne savais que dire, et je me tenais courbé, les bras allongés comme si je sortais d'un bain de boue. Quant aux assistants, les uns stupéfaits et comme pétrifiés, ne soufflaient mot, tandis que les autres partirent d'un éclat de rire homérique. « Mon cher Weill, me dit Heine, il faut que Mathilde vous aime bien pour avoir fait cet éclat; mais soyez sans inquiétude, ajouta-t-il à voix basse, lundi elle sera battue. » Remarquez bien qu'il ne la battait pas d'instinct ou d'emportement, c'était une batterie prédite et préméditée. Je lui répondis : « Mais c'est lundi aujourd'hui. » Quant à Mathilde, elle m'essuyait de sa serviette en riant et en me demandant pardon de sa vivacité. Elle appelait cela une vivacité. Je savais que ces sortes de vivacités la prenaient à certains moments du mois; puis, je me levai et m'en allai changer de chemise chez moi pour ma soirée.

Le lendemain, Heine me dit : « Mathilde avait besoin d'un chapeau, mais si je ne vous connaissais pas, je serais jaloux

Digitized by Google

de vous. Elle ne fait ces sortes d'incartades-là qu'à moi. — Dame, lui dis-je, je sais mieux que vous la cause réelle de ce mouvement. Mathilde savait ou soupçonnait que vous deviez aller au spectacle avec Mme B...; elle savait qu'on vous avait envoyé deux places de baignoire et qu'elle ne devait pas être de la partie. Elle a cherché un éclat, un scandale, et comme elle me connaît un ami dévoué, elle s'est jetée sur moi. Au fait, elle a atteint son but, vous n'êtes pas allé au théâtre avec Mme B...!

— Vous croyez? me dit-il. Mathilde ne se doute de rien de pareil! »

Et voilà les maris !

Le lendemain, quand je revis Mathilde, elle m'offrit une cravate toute neuve, qu'elle avait achetée pour remplacer la mienne, tachée de sauce mayonnaise. Je lui dis que je n'y pensais plus, que j'étais fier de sa prédilection pour moi. « Seulement, une autre fois, vous garderez le plat pour vous et vous ne m'enverrez que le poisson. — Et qu'est-ce que vous m'auriez fait si vous aviez été mon mari? me demanda-t-elle. Je savais qu'elle avait été battue. — Si j'étais votre mari? balbutiai-je en cherchant une réponse. — Oui, si vous étiez mon mari? — Eh bien, lui dis-je, je me jetterais moi-même les plats à la figure! » A-t-elle compris le sens de ma réponse? Elle courut le dire à Henri, et Henri vint me serrer la main, en souriant et en me disant : « Il n'y aurait pas assez de plats! »

Digitized by Google

X

Le cœur d'une femme est un abîme. Pendant quinze ans que je fréquentais la maison Heine, il ne m'est jamais venu à l'esprit un jour de considérer Mathilde comme une femme à aimer, bien que je pusse, tous les jours, me rendre compte de ses puissants et fascinants attraits. Sa vertu, d'ailleurs, pour moi, était au-dessus de tout soupçon. Et puis, pour des femmes comme Mathilde, le vrai amphitryon est celui qui paie les dîners. Bien que ma position matérielle se fût améliorée tous les jours, je ne dépensais, bon an mal an, que de deux à trois mille francs, tandis que, selon mon calcul, Heine devait dépenser vingt-cinq mille francs sans compter ses extras. Outre ma résolution de ne plus aimer une femme mariée, surtout pas celle de mon ami, j'aimais Suzanne, et après la rupture avec Suzanne, j'étais décidé à me marier. Ce n'est

Digitized by Google

pas par fatuité que j'ouvre ce chapitre, c'est une question de psychologie. De tous les hommes qui fréquentaient M. et Mme Heine et qui faisaient sur eux des articles à tort et à travers, moi seul j'étais initié à leurs secrets. Mme Heine n'avait absolument pas de secret pour moi, et j'avais droit à son amitié, car je lui avais donné de véritables preuves d'amitié sincère et dévouée. Avait-elle une démarche à faire, j'étais là pour l'accompagner. Elle n'avait point encore sa petite Pauline. Soupçonnait-elle son mari d'être avec une autre femme dans une loge au théâtre, ce fut encore moi qui l'accompagnais, et Heine, surpris plus d'une fois, loin de m'en vouloir, me remerciait de mon amitié pour sa femme. Heine absent ou malade, je déjeunais et dînais avec elle, d'abord à nous deux, puis en compagnie de sa Pauline. Un jour, après dîner, Mathilde se plaignait d'avoir la migraine; Heine, qui demeurait au quatrième, faubourg Poissonnière, sortit avec moi. Arrivé au bas de l'escalier, il me dit : « J'ai oublié ma bourse; comme vous avez de meilleures jambes que moi, veuillez remonter, ma bourse doit se trouver sur la cheminée de la chambre à coucher. » Je monte quatre à quatre, vais droit à la chambre à coucher sans frapper et trouve quoi? Mme Heine qui changeait de chemise. Elle poussa un petit cri et laissa tomber sa chemise. J'étais parti. Ayant rejoint Heine, je lui dis : « J'ai vu votre femme nue, comme celle du roi Gygès. — Eh bien, dit-il, vous avez vu là quelque chose de très beau. Je ne crois pas que celle du roi Gygès fût plus belle. » Et nous parlâmes d'autre chose. Le lendemain, j'allai déjeuner exprès chez eux. Mathilde, en robe de chambre, me reçut en souriant et dit à Heine : « Tu sais, il

Digitized by Google

m'a vue nue, je changeais de chemise quand il est entré sans frapper. — Je n'ai rien vu d'extraordinaire, lui répondis-je, Suzanne est aussi belle que vous. — Vous mentez! Ce n'est pas vrai! s'écria-t-elle. Chéri, ajouta-t-elle, je te conduirai chez Suzanne, tu verras qu'elle est loin d'être aussi belle que moi. — Voulez-vous parier? lui dis-je. Ah! fit-elle, je vois où vous voulez en venir, vous voudriez me revoir, mais nini, c'est fini. Une fois n'est pas coutume. » Et là-dessus, nous bûmes à sa beauté nue et dénue. Une autre fois, elle me dit après déjeuner : « Weill, vous ne seriez pas mal, mais il vous manque un morceau aux jambes. De votre buste, vous êtes assez bien. — Je ne me suis jamais occupé de mon corps, lui répondis-je. Seulement, petit et trapu que je suis, je ne crains pas deux hommes. — Vous ! s'écria-t-elle, mais je ne vous craindrais pas, moi ! Vous croyez, parce que je me laisse battre par Henri, et ses coups ne me font jamais de mal, bien que je pleure, vous croyez que je crains un homme. Dans mon village, pas un gars n'eût osé lutter avec moi, et je vous parie tout ce que vous voudrez que vous ne me ferez pas plier un bras. Elle était en peignoir avec un joli bonnet de nuit aux brides roses. — Nous allons voir ! lui dis-je. — Mais beau jeu, pas de fraude, ni d'attouchement ! Je lui prends le bras, elle résiste assez bien, je m'exaspère et ce ne fut qu'au bout de quelques minutes qu'elle demanda grâce. — Je suis vaincue, dit-elle, vous êtes plus fort que moi. » Dans la bagarre elle avait perdu une bride, que je ramassai. « Gardez-la, me dit-elle, c'est un trophée. » Je dois l'avoir encore quelque part. Un étranger, qui eût assisté à cette lutte, aurait certainement tiré de mauvaises conséquences de

Digitized by Google

nos relations. C'est ainsi que s'écrit l'histoire. Il est vrai qu'un homme et qu'une femme, si purs qu'ils soient, doivent éviter les apparences; mais bah! Mathilde, enfant de la nature, se moquait de toutes les apparences. Et si son mari la battait, elle, à son tour, battait Pauline.

A ce sujet, je vais citer un fait qui eut lieu beaucoup plus tard et qui fut la cause de notre brouille. Il rentre dans cette catégorie. Heine, dès 1848, étant frappé de paralysie d'abord partielle, ne pouvait plus ouvrir les yeux sans relever lui-même la paupière. Il disait à ma femme : Permettez que je lève le rideau de mon œil pour vous admirer ; puis, la maladie empirant, malgré tous les médecins, tous les empiriques et tous les remèdes, force lui fut de rester sur son matelas, ne pouvant plus bouger, d'abord de sa chambre, puis de son lit. Marié depuis 1847, je les voyais moins souvent, mais encore trois ou quatre fois par semaine. Heine demeurait alors rue d'Amsterdam. Mathilde soignait son mari autant que cela était en son pouvoir, mais son pouvoir, comme garde-malade, était très limité. Elle n'était, certes, pas née pour être sœur de charité. Elle aurait ruiné le couvent par ses exigences de table et sa facilité de dépenses. Un jour, le docteur Wertheimer, célèbre hydropathe qui vit encore à Paris, étant allé voir Heine, lui dit qu'il était mal soigné, et Mathilde, ayant entendu ce propos, n'eut rien de plus pressé que d'attendre le docteur à la porte et de lui pocher l'œil, par un vigoureux coup de poing! Et bien lui en prit de ne pas riposter, elle l'aurait étranglé.

Quinze jours après ce coup, nous nous brouillâmes; mais n'anticipons pas trop!

Digitized by Google

XI

J'ai dit qu'elle était l'amie de Mme Arnaut, le créateur de l'Hippodrome, la seule amie que je lui aie connue. Elle l'avait connue jeune fille sous le nom d'Élisa Ponsin. Élisa était la sœur de M. Ponsin, un fort bel homme, demeurant 10, faubourg Montmartre, là où se trouve, depuis de longues années, la rédaction du journal *Le Temps*. Jamais je n'entre dans le bureau de cette rédaction sans être saisi d'un sentiment qui me rappelle toutes les vanités de la jeunesse. Que de beaux dîners et que de plantureux soupers dans ce salon, où plus tard siégeait mon ami et pays Nefftzer, et où siège maintenant le sénateur Hébrard. Ponsin était exportateur de chaussures. Il était le gendre bien-aimé de Mme Rose, grand'mère de Marie Rose. Mme Rose et sa fille, Mme Ponsin, étaient selon moi les deux plus jolies personnes du Paris galant d'alors ; mais la mère, malgré

Digitized by Google

ses quarante ans, était bien plus jolie encore que la fille, fraîchement mariée au beau Ponsin, qui la négligeait, d'ailleurs, menant la vie à grandes guides, et volant à d'autres amours vieilles et nouvelles. Tous les mardis, il y avait un dîner et un souper artistique un peu mêlé dans ce salon! Parfois on éteignait les bougies pour n'être éclairé que par le clair-obscur chatoyant des flammes bleues d'un punch au rhum. Heine était l'ami de la maison. On en devine la raison. Il y avait amené Mathilde et moi. Elisa était une honnête et charmante jeune fille, ayant soi-disant une dot de soixante mille francs, héritage de son père, dot qui dans ce temps était une petite fortune, mais qui, je crois, a été engloutie dans la débâcle de son frère. Qui ne connaît la fin misérable de Mme Ponsin, morte comédienne au Mexique? Je l'avais vue à Paris, chez Nadar, traitée, malgré sa beauté, comme la dernière des filles, par de jeunes aides photographes, et elle me dit : « Weill, vous m'avez connue dans d'autres conditions. Qui m'aurait prédit cela! » C'était pourtant facile à prédire, après la mort de Ponsin, mort à trente-six ans d'une gangrène au genou. Ce fut dans cette maison que naquit Marie Rose, que nous avons tous embrassée quand elle n'avait que trois heures d'existence.

Un jour Ponsin me parla de me marier avec Élisa, mais je partais pour l'Allemagne où je restai, bien malgré moi, près de quinze mois. A mon retour, je trouvai Élisa mariée. « Pourquoi ne m'avez-vous pas attendu? lui dis-je en riant. — Parce que votre amie Mathilde m'en a bien dissuadée. D'abord, elle m'a dit que vous aviez une maîtresse, et puis

Digitized by Google

elle m'a dit encore que vous n'étiez pas fait pour le mariage. » Ayant reproché à Mme Heine sa malignité, elle me dit : « Eh bien, oui, j'ai dit cela à Élisa. Et après? je n'ai dit que ce que je pense. » J'allais lui répondre, de quoi vous mêlez-vous? mais j'ai préféré me taire. Le fait est que chaque fois que je parlais mariage, Mathilde, éclatant de rire, disait à son mari : « Henri, vois-tu le petit Weill marié? — Pourquoi pas? Je le suis bien, moi! — Mais toi, tu m'as! » Et de rire. On le voit, Mathilde avait une grande opinion d'elle-même et de sa beauté. Pourtant elle commença à en rabattre, quand elle apprit l'histoire de la petite Eugénie, qui est devenue une grande lorette. Mais pourquoi ne voulait-elle pas que je me mariasse, moi, qui ne lui étais rien comme homme! Le cœur d'une femme est un abîme, même quand elle n'aime pas.

Digitized by Google

XII

Pendant ma collaboration au journal français de Francfort, ayant lu tous les feuilletons de Paris sur Rachel, j'envoyai au *Monde élégant* de Leipzig, un article sur elle, daté de Paris, qui, tout en étant l'écho des voix parisiennes, contenait quelques ondulations de mon propre cru. Un véritable dithyrambe! A mon arrivée à Paris, après avoir traduit mon article allemand en français, j'envoyai les deux à Rachel, en lui demandant une audience. Elle demeurait alors passage Véro-Dodat, dans un petit appartement à l'entresol. Elle me reçut gracieusement, couchée sur une chaise longue, tenant à la main mon article allemand et me disant : « Vous n'aviez pas besoin de me le traduire, je lis l'allemand, » et voulant me dire quelque chose d'agréable, elle ajouta : « Votre article sort tellement du commun des feuilletons que pas un journal français ne l'aurait admis, même s'il eût été en vers.

Digitized by Google

Cet enthousiasme poétique pour une artiste n'est pas dans nos usages. On dirait que vous êtes amoureux et l'on se moquerait de vous. » Je n'eus garde de lui répondre : « Qu'en savez-vous » ? bien que je n'eusse alors que vingt-six ans et que je fusse de la même religion que Rachel. Son père, qui survint, me fit un long récit ennuyeux de ses tentatives artistiques en Allemagne. Il paraît que dans sa jeunesse il avait la passion du théâtre, et que le directeur du théâtre de Francfort l'avait refusé parce qu'il était juif, probablement parce qu'il avait l'accent juif. J'ai raconté cette entrevue dans ce même *Monde élégant* de Leipzig, et bien que Rachel m'eût invité à revenir la voir, je ne fus plus reçu que par sa sœur Rébecca, charmante jeune fille pleine de talent, mais déjà attaquée de la poitrine, qui m'avait pris en affection, à laquelle j'avais promis de donner des leçons d'allemand, qu'elle n'a jamais eu le temps de prendre.

Mais j'ai revu Rachel deux fois chez Heine, la première fois à Montmorency, où Heine demeurait à côté d'Alphonse Royer. Elle y dînait avec Gautier et Gérard. Ce fut en 1837 ou 38. J'osai à peine lui adresser quelques compliments. Elle était dans toute sa gloire printanière, et Heine l'avait glorifiée dans un journal allemand. Il n'en fut pas de même dans notre seconde entrevue chez Heine à Paris, cinq ou six ans plus tard. Je travaillais alors à *La Démocratie* et au *Corsaire-Satan* et avais jeté depuis longtemps la presse allemande par-dessus bord. J'avais perdu de vue la maison Rachel. Ses aventures avec Véron m'avaient indigné, non pas par puritanisme, mais parce qu'elle était juive et faite pour projeter un rayon de gloire divine sur son peuple et sa race; rayon

Digitized by Google

et gloire qu'elle venait de vendre pour quelques billets de mille francs à un vieux scrofuleux. Elle dînait chez Heine avec sa mère, et il n'y avait au dîner que Mathilde, Ludwig Wihl et moi. Je l'écoutai avec respect, n'osant pas prendre part à une discussion entre elle et Heine sur Schiller et Gœthe qu'elle ne connaissait pas, bien qu'elle sût l'allemand. Tout à coup, s'adressant à moi, elle me dit : « Que dites-vous des attaques des petits journaux contre moi? » Le *Corsaire-Satan* était de ce nombre. Il avait raillé ses relations avec Véron et parlé de ses rapports avec un comte.

Je lui dis : « Je n'ose pas vous dire toute ma pensée, car je ne dis jamais quelque chose que je ne pense pas. — Osez, dit-elle. — Comme Français, lui répondis-je, je vous admire. Vous êtes la première tragédienne du monde. Je l'ai proclamé avant de vous avoir connue. Mais comme juif, permettez-moi de vous dire que vous êtes la dernière des juives! — Vois-tu, dit-elle à sa mère, vois-tu ce petit juif qui me dit des injures, tandis que les plus grands hommes de France m'accablent d'éloges! Et ils sont tous comme ça! » Heine me fit des reproches. Mathilde jubilait. Wihl pontifiait! Je sentais que j'avais fait une sottise. Puis, me levant de table, je lui dis : « Apprenez, mademoiselle, que, pour qu'un juif passe pour un honnête homme, et une juive pour une femme vertueuse, il faut que l'un soit trois fois plus honnête qu'un protestant et l'autre trois fois plus vertueuse qu'une catholique. Notre ami Heine, qui est *geschmat* (converti), en sait quelque chose. Les journaux ne parleraient pas tant de vos amours si vous étiez catholique! Mars, Georges, Dorval ne sont pas des saintes, mais d'une juive, malgré qu'ils

Digitized by Google

en aient, ils exigent une triple vertu pour qu'on ne la calomnie pas. Il suffit d'une seule faute pour qu'on vous jette, non pas la première pierre, mais toute une charretée de pavés. Quand vous êtes admirable dans *Phèdre*, on ne vous appelle pas : juive, mais quand vous vous affichez avec Véron, ils vous le rappellent et ils s'écrient comme vous venez de le faire : *Ils sont tous comme ça!* » Cela dit, je m'en allai.

Longtemps après, quelques mois avant sa mort, je l'ai rencontrée dans l'étroit et sombre couloir extérieur du Théâtre-Français maintenant disparu, et qui servait d'abri à ceux qui faisaient queue pour le parterre. Elle avait l'air d'une ombre errante en peine, qui se cramponnait aux murs. Elle me regarda fixement, et m'ayant reconnu, elle me saisit convulsivement le bras et me dit : « Toi, toi seul tu m'as dit la vérité, mais c'est trop tard ! » Pendant que, surpris, je cherchais une réponse, elle avait disparu.

Digitized by Google

XIII

Heine savait-il le français? Il a publié de son vivant plusieurs articles dans la *Revue des Deux-Mondes;* il a fait traduire plusieurs de ses œuvres en français. Les a-t-il écrites en français? Voilà des questions qu'on m'a plus d'une fois adressées.

Henri Heine ne savait pas le français grammaticalement. Il ne savait pas faire marcher de pair le subjonctif avec l'indicatif, ni sexuer les participes selon le régime direct ou indirect. Nombre d'Alsaciens, que je connais, savent la langue française. A l'Université française de Strasbourg on était plus sévère pour l'étude du français qu'à l'École normale, mais je n'ai jamais connu d'Allemand sachant à fond la langue française, qui, grâce à ses différentes couches et à ses nuances sans nombre, est la langue la plus difficile de toutes les langues vivantes. Il n'y a pas deux ans qu'un des

Digitized by Google

traducteurs allemands, qui se pique de savoir le français, a traduit *terre à terre* par rez-de-chaussée, et *couper la chemise en mourant*, couper la chemise étant moribond. Heine, à ma connaissance, se faisait traduire par un certain M. Wolf, pauvre pion, Alsacien mâtiné d'Auvergnat, et quand il écrivait lui-même en français, il se faisait blanchir, d'abord par Gérard de Nerval, une des plumes les plus fines de son époque, puis par un employé de Buloz. Mais si Heine n'avait pas la grammaire infuse, il possédait le génie de la langue, mieux que ses traducteurs. Il relisait chaque phrase, et à chaque mot improprement rendu il arrêtait le traducteur en lui disant : Ce n'est pas là le mot propre, ni le tour correct de la pensée, et il lui fallait peu de temps pour trouver le mot et la cadence cherchés.

Bien des fois, il me demandait : « Savez-vous le français? — Certes que non, lui répondis-je. D'abord, sauf Hugo, personne ne le sait. Ceux qui n'ont point d'accent parlent comme s'ils le savaient. Quant à moi, qui l'étudie depuis l'âge de sept ans, je le saurai probablement la veille de ma mort, si j'arrive à quatre-vingt-sept ans. Et encore! — Pourriez-vous traduire mes Lieder? On m'a dit qu'ils sont intraduisibles. — Ce sont d'impuissants cuistres qui disent cela. D'abord, tout peut se traduire en français, la langue maîtresse de l'humanité, et ce qui ne saurait se traduire en français ne vaut rien en aucune langue. Il est à remarquer qu'une œuvre allemande ou anglaise de premier ordre, bien traduite en français, gagne en clarté et en pureté, j'allais dire en sûreté, même aux yeux de l'auteur. Il se comprend mieux quand il se lit en français qu'en se lisant

Digitized by Google

dans sa langue maternelle. Le Français, de sa nature, ou plutôt d'instinct, vanne et tamise la matière qu'il travaille, de plus il sarcle le sol dans lequel il transplante. Il donne l'air et la lumière à toute pensée qu'il cultive. Donc, vos Lieder peuvent être parfaitement traduits. Mais il faudrait non seulement connaître à fond les deux langues, comme une langue maternelle, ce qui ne me ferait pas reculer, mais encore être poète comme vous, et sur ce point je me récuse. Pourtant si je n'avais pas toujours la tête pleine de quelque folle œuvre à moi, j'essaierais de vous traduire, sauf à être revu par vous-même, ne fût-ce que pour donner une idée de votre poésie à votre femme, qui souvent m'a demandé « si c'est vrai que c'est si beau » ? — Ah ! elle vous a demandé cela ? Le fait est qu'elle ne sait de l'allemand que les mots : « *Ich bin eine wilde katze.* » « Je suis une chatte sauvage. »

Est-ce un bien ou un mal que d'avoir une femme ou une maîtresse qui ne puisse critiquer ni louer vos vers ? Puisqu'il n'y a pas de grand homme devant son valet de chambre, il n'y a pas non plus de grand poète devant sa femme, à moins qu'il ne l'aime toujours avec la même ardeur. La poésie de l'homme pour une femme est tout entière dans sa passion pour elle. Une femme bien aimée est toujours de l'avis de son amant. Même, si au fond du cœur elle diffère d'avis elle l'étouffe et le répercute. Dès que l'amant fléchit, la femme, reprenant son libre arbitre, le juge, non sur sa force spirituelle, mais sur sa vigueur matérielle. Pour la meilleure, la plus idéale des femmes, il n'est d'autre Eucharistie d'amour que sous la présence réelle. La femme ne tient pas autant à être *célèbre* qu'à être *célébrée*, pas autant à être

Digitized by Google

illustrée qu'à être *désirée*, elle-même étant une édition de luxe de l'homme. Elle aime mieux se revêtir d'or, de pourpre et de soie dans le présent que de gloire et d'immortalité promises pour un temps futur, et le meilleur moyen de la faire taire, c'est de couvrir sa bouche de baisers.

Mais comme Heine a écrit une belle préface à l'édition allemande de mes romans de village, préface dans laquelle il avait constaté ma priorité dans ce genre, longtemps avant Auerbach et George Sand, tout en me reprochant mes tendances socialistes, après un gai déjeuner chez lui, je promis à Mathilde de traduire, en guise d'essai, une de ses poésies légères. Et le lendemain, je leur lus la pièce suivante :

Rassure-toi, ma mie, et sois sans peur!
Il n'est ici ni voleur ni chipeur!
Cependant pour qu'un brigand ne t'emporte
Comme un bijou, je verrouille la porte.

L'orage gronde. Entends-tu ce fracas?
Ah bah! l'hôtel ne s'écroulera pas!
Pourtant, de peur d'un subit incendie,
Je vais d'un souffle éteindre la bougie!

Mais tu n'as rien autour de ton cou blanc,
Pas de cravate et pas même un ruban!
Pour le tenir chaud et fondre sa glace,
De mes deux bras permets que je l'enlace!

Mathilde était enchantée. « Pourquoi, dit-elle à son mari, ne charges-tu pas le petit Weill de traduire tes poésies? — D'abord, répondit Heine, il ne voudrait pas s'en charger.

Digitized by Google

Son plus beau poème, c'est son mariage. Et puis, ajouta-t-il d'un ton d'ironie, il n'a pas de spécialité, il fait le neuf et le vieux ! — Dites plutôt, l'interrompis-je, que je ne me crois pas assez poète. Schiller a pu traduire *Macbeth*, de Shakespeare, et Goethe a traduit *Phèdre*, de Racine, mais ils auraient pu, à la rigueur, écrire l'original. — Ce furent, reprit Heine, des essais de jeunesse. Moi aussi j'en ai de ces essais. N'importe, si le petit Weill veut s'en charger, je l'aiderai de bon cœur. J'ai bien aidé Gérard ; mais il est trop classique et il ne sait pas bien l'allemand. »

Qui sait ? Il doit y avoir dans mes papiers d'autres essais. J'aurais probablement continué, si Mathilde ne m'eût pas brouillé avec son mari.

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE

Le malheur de l'humanité, c'est que l'expérience des vieux ne sert pas aux jeunes ! Avec chaque homme, le monde recommence et passe par les mêmes épreuves, toujours, hélas, les mêmes ! Ce qui fait que le monde a toujours vingt ans avec toutes les passions, avec toute la fougue d'une vie sans sagesse et sans expérience. L'expérience ne sert pas plus aux vieux eux-mêmes que la glace ne sert à ceux qui, en hiver, la recueillent contre les futures chaleurs de l'été. En la recueillant, ils meurent de froid. Le progrès humain consiste en cela que les jeunes, étudiant les principes acquis

Digitized by Google

par l'expérience, se les assimilent, se les approprient et vivent, jeunes, tout en pratiquant la sagesse cueillie par une longue vie. C'est l'idéal. Un jeune homme sage et vertueux, tout en jouissant légitimement de tous les bienfaits de la terre, c'est le beau absolu, mais c'est un cas bien rare. Autant admettre qu'une pierre durcie par le feu puisse, par son récit, faire durcir une autre pierre encore limon ou argile. Il faut qu'elle passe par le même feu !

J'ai dit que Heine affichait des principes athées en raillant toutes les religions ; mais moi-même, revenant d'Allemagne, j'étais contaminé d'athéisme. Seulement, doutant de moi-même, sachant par cœur la Bible et le Talmud, je n'eus garde d'affirmer le néant qui m'effrayait. Heine, en sa qualité d'homme de génie reconnu, ne doutant nullement de lui-même, affirmait, en vers et en prose, soit en raillant, soit en discutant, la non-existence de Dieu qu'il disait ne pas craindre, même s'il existait, attendu qu'il pardonnerait forcément tout, n'ayant pas d'autre état, selon la Bible et l'Évangile, que de pardonner les péchés et les vices des hommes. Pendant longtemps, il rangeait tous les humains en deux catégories : les *Juifs* et les *Grecs*. Les premiers sacrifiant la terre au ciel, les derniers faisant descendre le ciel sur la terre (ce qui n'est strictement vrai que des juifs-chrétiens et rabbiniques, car le juif mosaïste admet les récompenses dans la vie terrestre), et il se disait, lui, *Grec Olympien*, amoureux des arts plastiques, cueillant toutes les jouissances de la chair, à l'instar des dieux dans l'Olympe. Qui sait ? J'aurais peut-être fait comme lui, si j'avais été élevé dans l'abondance des biens terrestres, si, tout jeune,

Digitized by Google

je n'eusse point été accoutumé à toutes les privations de la vie ; privations qui m'ont paru naturelles et qui ne m'ont jamais arraché, ni un cri d'envie ni une plainte, ayant été d'accord avec tous les préceptes que j'ai cueillis dans les leçons des prophètes et des rabbins !

On a vu que j'étais l'intime ami de la maison Heine; cela provenait d'abord de ce que, tout en admirant la beauté de Mme Heine, j'avais une confiance entière en sa vertu. Mais cela ne suffit pas pour devenir le confident d'un homme de génie comme Heine qui me disait tout, même ses vices. Il s'est établi entre nous, dès que ses querelles d'Allemand lui permirent de respirer, un échange d'idées qui, à la longue, devint un ciment indissoluble d'amitié. Outre les mêmes origines juives, Heine et moi nous avons passé par les mêmes épreuves religieuses. Seulement, lui, n'ayant étudié que la philosophie, ne chercha longtemps aucune solution, l'essence de la philosophie étant le doute, tandis que moi, ayant étudié la théologie, je cherchai et crois avoir trouvé cette solution (1), solution qui, d'abord jaillie de ma raison, s'est trouvée d'accord avec le génie de Moïse et de tous les grands penseurs qui lui ont succédé et concordant avec la science exégétique et philologique du Pentateuque (2). Cette solution, entrevue par Heine lui-même, a couronné la vie religieuse de ses derniers jours.

Que deux chrétiens, l'un catholique, l'autre protestant, rejetant tous deux la Bible et l'Évangile, cherchent la vérité phi-

(1) Voir ma *Parole nouvelle.*

(2) Voir mon *Moïse, le Talmud et l'Évangile.*

Digitized by Google

losophique. Ils arriveront ou au spinosisme ou à l'athéisme ou, de guerre lasse, au mysticisme catholique. Ce n'est point le cas de deux juifs qui partent du monothéisme. Le juif, avant tout, cherche la raison de sa réprobation parmi les nations et de son exclusion historique de tous les droits civils et politiques. Le chrétien a beau croire ou ne pas croire ce que bon lui semble, il n'en jouit pas moins, comme homme, de tous les droits humains et nationaux. Il n'en est pas de même du juif dans la plus grande partie des pays des Gentils. Aussi longtemps que le juif croit en Dieu et à la révélation de Moïse, il se dit : Les idolâtres païens ou chrétiens sont les maîtres. Ils me font subir leur supériorité matérielle pour ma supériorité spirituelle. Ils sont dans l'erreur, moi, j'ai la vérité ; je suis un missionnaire martyr du *Dieu-Un* et il faut que je supporte tout pour sa gloire et pour mon salut ! Mais dès qu'il perd cette croyance, malgré lui il se demande : Puisque je ne crois pas plus au Jéhovah de Moïse qu'au Jésus des chrétiens, à quoi bon mener une vie d'humiliations et de privations ? Pourquoi me priver de tous les droits humains si, par trois gouttes d'eau qu'on me versera sur la tête, je deviens l'égal de mes oppresseurs qui, eux, ne croient pas plus à leur dieu que je ne serai forcé d'y croire ? Ce que firent, en effet, tous les juifs allemands instruits et réformés, dès qu'ils rejetèrent la révélation comme dogme de foi, y compris toute la famille du célèbre Mendelssohn. Ceux qui avaient des sentiments religieux, après avoir renié Jéhovah, finirent par l'adoration de la vierge Marie. Ils seraient revenus à Jéhovah si, d'une part, ils n'eussent craint de s'aliéner leurs amis chrétiens et si, d'autre

Digitized by Google

part, redevenus juifs, la religion ne les eût pas exclus, eux et leurs enfants, auxquels ils comptaient aplanir la route de la vie, de tous les droits humains et sociaux !

Dans les pays où les juifs sont émancipés, ils ne songent pas à changer de religion, même après avoir rejeté tous les dogmes rabbiniques, si ce n'est par intérêt personnel ou par amour. Qu'ils soient athées, panthéistes ou positivistes, ils ne perdront pas leurs droits de citoyens pour rester nominalement juifs. Les fanatiques, catholiques et protestants, ne les privaient de tous leurs droits que pour les forcer à se convertir. Peu leur importe la sincérité ou l'insincérité de cette conversion, pourvu que leurs enfants soient élevés dans la religion chrétienne; et d'ordinaire, les enfants des juifs convertis haïssent ou font semblant de haïr les coreligionnaires de leurs parents, soit pour prouver leur zèle, soit pour renier la voix du sang.

Digitized by Google

II

Un jour, ayant demandé à Heine pourquoi il s'était converti au protestantisme, il me dit : « Vous devez savoir qu'après être revenu d'Italie et d'Angleterre, où je ne me suis nullement ressenti de ma religion, j'ai essayé d'éditer une Revue allemande, dont, tout d'abord, en ma qualité de juif, je ne pouvais pas être l'éditeur. Boerne, pour publier *La Balance*, a bien été forcé de se faire baptiser, bien qu'il ne soit pas plus chrétien que le roi de Prusse et moi. Un instant, je m'étais associé avec mon ami, le docteur Gans, pour améliorer l'état intellectuel et social des juifs. A peine eus-je entrepris l'œuvre, je me suis demandé : quel est ton but et que vas-tu faire ? Évidemment, tu veux que tous les juifs soient aussi avancés que toi et ton ami Gans. En quoi consistent cet éclaircissement et cet avancement ? A rejeter les miracles irrationnels de la Bible et à mépriser toutes les

Digitized by Google

prescriptions scolastiques du Talmud et des rabbins. Quand tout cela sera fait, quand tous mes coreligionnaires auront dépouillé le vieil homme de Moïse et de Rabbi Iéhouda Hanasi, que leur restera-t-il ? Les uns seront hégéliens, les autres shellingiens, d'autres spinosistes et d'autres rien du tout. Qu'auront-ils gagné ? Seront-ils émancipés parce qu'ils jureront par Hégel au lieu de jurer par Moïse ? Nullement ! Il faudrait jurer par Jésus ! Ils prêteront un faux serment, car jamais juif ne croira à la divinité d'un juif, pas même Néander et Stahl, quoi qu'ils en aient. Seulement, par ce mensonge, eux et leurs enfants jouiront de tous leurs droits naturels que les chrétiens détiennent aux juifs. Pourquoi ? je n'en sais rien ! Peut-être pour se venger d'eux de leur avoir donné le christianisme, la religion la plus fausse, la plus irrationnelle, la plus absurde qui fût ; une religion d'amour qui ne connaît que la haine ; une religion de liberté qui ne connaît que le despotisme ; une religion d'humanité qui n'a jamais pratiqué que la plus cruelle barbarie. Les chrétiens ne sont devenus humains que depuis qu'ils ne croient plus à leur religion, que depuis la Renaissance et la Réforme. Un protestant, c'est un catholique qui quitte l'idolâtrie trinitaire pour marcher vers le monothéisme juif. Il faut que le juif, à son tour, fasse l'autre moitié du chemin. Je me suis donc fait protestant. Je suis entré dans la forteresse pour mieux la démolir. Mais je démolis en même temps les bastions juifs, pour que tous les deux s'unissent sur le champ commun de la liberté.

— Et s'ils doivent se rencontrer dans le désert de l'athéisme, lui répondis-je, qu'aurez-vous gagné ?

Digitized by Google

— Le monothéisme, dit-il, c'est le *minimum* d'une religion. Pour peu qu'on en prenne, on ne peut pas en prendre moins.

— Et pourquoi vous dites-vous grec et même athée ?

— Parce que le monothéisme miraculaire du Pantateuque, outre qu'il est aussi contraire à la raison que tous les dogmes chrétiens, est entouré de tant de défenses, de tant de haies d'épines, il assombrit tellement la vie, que cela ne vaut pas la peine de vivre. On ne peut pas faire un pas sans risquer de broncher. Les meilleures viandes, les meilleurs poissons, les plus belles femmes sont choses prohibées. Le mosaïsme rabbinique fait de chaque adhérent un eunuque volontaire qu'on appelle un saint. Il faut être saint comme Jéhovah ! Qu'en sait-on ? Qui nous a dit que Jéhovah ne s'amuse pas comme Jupiter avec Junon, Vénus, Hébé et tant d'autres garçons et filles? J'aime mieux être un fils de Jupiter, parce que je ne veux pas sacrifier la vie vivante à une vie morte. On me donne bien un billet à ordre sur l'immortalité. Rothschild a-t-il endossé le billet ? Et s'il est protesté ?

— Mais, lui dis-je, Moïse n'a jamais promis à son peuple la félicité d'une vie future. Il ne lui a promis que la prospérité matérielle et nationale en cas d'obéissance à ses lois. Par contre, il l'a menacé de tous les malheurs en cas de violation de ces lois. Vous devez vous rappeler *Et Hakadachas veét Haschahéphès,* ces terribles malédictions hébraïques.

— C'est, en effet, la grandeur incommensurable de Moïse. Mais, est-ce vrai ? Croyez-vous que la pluie et le beau temps

Digitized by Google

que Moïse promet à ses justes Palestiniens suivent ces éventualités et cette alternative? Où Moïse a-t-il puisé ces vérités? Sont-elles basées sur l'expérience historique? »

Dans ce temps, je n'étais pas plus avancé que lui sur cette question, ballotté que j'étais par les mêmes doutes et tourmenté par les mêmes incertitudes. Je lui répondis :

« Bien que je croie que ces malédictions ont été intercalées après la destruction du premier temple, prédictions faciles à faire après coup, je suis à peu près sûr que toute nation qui a commis ou qui commettra les mêmes crimes a subi ou subira le même sort. Lisez donc, ajoutai-je, le chapitre de Plutarque, sur la justice de Dieu, qu'on dirait écrit par un mosaïste. Plutarque dit que d'ordinaire, la justice divine donne deux avertissements à tout criminel, individu ou nation, pour lui laisser le temps de revenir au bien. Au troisième, la sentence est exécutée sans merci, et cela ne dure soit pour l'individu, mendiant ou roi, soit pour la nation que vingt ans. Plutarque ajoute que la justice humaine avec ses trois instances, s'est modelée partout sur cette justice divine. Je suis donc certain du mal, mais je suis moins rassuré sur les récompenses promises par Moïse, en cas d'obéissance à ses lois. Ce dont je suis sûr, c'est que les vertus pratiquées par les pères étendent leurs bienfaits jusqu'aux générations les plus reculées. Les Français d'aujourd'hui récoltent les fruits que leurs pères de quatre-vingt-neuf ont semés avec leurs sueurs et leur sang. Qu'ai-je fait, moi, d'être né Français, quoique juif, et de jouir de tous mes droits, plus encore, de pouvoir dire librement ma façon de penser, non seulement sur ma religion, mais sur la religion de nos op-

Digitized by Google

presseurs d'hier ? Je jouis des vertus et des martyres de mes ancêtres, qui sont morts plutôt que de mentir à leur conscience. Et s'il fallait les imiter je n'hésiterais pas une minute. Quand je lis le martyrologe de nos aïeux, au nom de ce Juif-Dieu, qui est un véritable matricide pour la nation d'où il est sorti, le sang me bouillonne dans les veines. Jamais mortel n'a fait tant de mal à son peuple. Les Grecs ont tué Socrate. Les Italiens ont tué Savonarole et Arnold de Brescia. Les Allemands ont laissé tuer Jean Huss. Ces hommes-là ont-ils été les fléaux de leurs concitoyens pendant dix-huit siècles ? Si c'est un Dieu, Dieu serait un malfaiteur. avide du sang de ses fils ! C'est impossible. Si j'avais vécu dans ce temps et qu'un Jésus-Dieu fût venu chez moi, pour racheter les ennemis de ma nation par son sang, je lui aurais dit : Va te faire pendre ailleurs ! » Heine riait aux éclats.

J'ai déjà dit que Heine a fini par accepter ses souffrances comme une expiation et qu'il s'est tout à fait réconcilié avec Moïse, quand je lui eus appris que le Pentateuque actuel, rédigé par Esra, ce qu'il savait, contenait en fait deux systèmes philosophiques et religieux, en flagrante contradiction l'un avec l'autre, l'un de Moïse transmis par Josué, conforme à la raison de tous les grands penseurs de l'humanité, l'autre d'Esra, basé sur le miracle, le mystère et le surnaturel, qui fut la religion du second temple, du Talmud et de saint Paul, ce dernier n'ayant mis que Jésus à la place de Jéhovah. Et, comme avec les galons, quand on prend des miracles on n'en prend jamais assez. Trois valent mieux qu'un !

Digitized by Google

III

Je me rappelle surtout une causerie de ce genre, et ce fut la dernière que j'ai eue avec lui, la veille de la Pâque juive. « Ce soir, lui dis-je, les Juifs, dans l'univers entier, fêtent la sortie d'Egypte qui a eu lieu il y a trois mille ans. Depuis trois mille ans, l'anniversaire de l'affranchissement de l'esclavage est fêté par eux partout sur toute la surface du globe. Pareil exemple, pareil peuple, il n'y en a pas un second sur la terre, ni dans l'histoire ni dans la poésie ! Ce fut, en effet, le premier peuple qui réussit à briser les chaînes de la tyrannie, au nom de la liberté qu'il proclamait pour l'humanité entière. Nul peuple, avant lui ni après lui, n'a pu s'affranchir de l'esclavage jusqu'à la Révolution française de quatre-vingt-neuf. Et, au lieu de s'affranchir pour lui seul, il a élevé la liberté en principe divin et en a fait une loi humaine pour l'éternité !

Digitized by Google

— Croyez-vous, me dit Heine, tout ce que la Bible raconte à ce sujet ? Ces allées et ces venues de Moïse au palais de Pharaon, ces hardiesses d'un vieux juif vis-à-vis d'un tyran absolu qu'il surprend au bain dans le Nil pour lui dire des sottises et des vérités ! Moi, je l'aurais fait mettre à la porte par mes eunuques !

— On voit, mon cher, que vous avez lu tout cela avec les yeux d'un étudiant de Gœttingue. Le Pharaon qui, le premier, a ordonné de noyer tous les enfants mâles israélites, de peur que ces Sémites ne se liguassent avec les prétendants descendus des rois bergers de Canaan, était le grand père du Pharaon qui a laissé partir les Israélites. Il n'avait qu'une fille, la même princesse qui avait un petit nourrisson, et qui après ses relevailles, se promenant aux bords du Nil, trouva le petit Moïse exposé dans un panier de joncs et pleurant ! Quand la petite Miriam s'offrit pour chercher une nourrice, la princesse en avait besoin d'une pour son propre fils, autrement elle ne l'aurait pas acceptée à l'instant même. Miriam alla quérir sa mère dont la Bible cite le nom. Cela a dû être une maîtresse femme, aussi belle que sage, une nourrice magnifique. La princesse l'accepta, non probablement pour nourrir l'enfant trouvé, bien qu'elle l'adoptât, mais pour nourrir son propre fils, le futur Pharaon, qui fut, en effet, le frère de lait de Moïse. Jokébed, acceptée au palais pour nourrice, et elle n'eût pas été admise au palais pour un enfant trouvé, n'a certainement pas négligé son propre fils. Intelligente comme elle était, elle a nourri et élevé le futur Pharaon comme frère de lait de son propre fils. De là la hardiesse de Moïse vis-à-

Digitized by Google

vis de Pharaon qu'il tutoyait comme un frère. De là les promesses que le roi faisait toujours à son frère; promesses qui, dès que Moïse eut tourné le dos, furent annulées par les prêtres, car c'était la caste des prêtres qui gouvernait au palais des Pharaons.

— De qui tenez-vous ces détails? me dit Heine. Ils sont merveilleux et de plus ils sont vraisemblables. C'est une véritable trouvaille. Soit dit en passant, ajouta-t-il, les Pharaons étaient bien bons. Ils ne demandaient aux Israélites que de leur faire des briques. Les chrétiens leur ont toujours demandé de leur faire de l'or.

— Je les tiens d'un juif polonais qui a fait une conférence à ce sujet à Francfort, quand j'avais dix-huit ans (1). Et remarquez bien, ajoutai-je, que les juifs n'ont pas d'autres fêtes que des fêtes agronomiques et politiques. De Pâques, l'affranchissement de l'esclavage, fait historique, les chrétiens ont fait la fête de la résurrection de Jésus, fête mystérieuse et ténébreuse qui disparaîtra tôt ou tard à la clarté de la raison. Pentecôte est la fête des moissons et les Tabernacles la fête des vendanges. La fête du grand pardon n'est pas de Moïse. Parbleu! Il nie le pardon. Il dit que Jéhovah ne pardonne jamais un crime irréparable. C'est une création d'Esra; de même le Nouvel an. Les fêtes de

(1) Les récentes découvertes en Égypte par Maspéro ont confirmé ces détails. Le Pharaon des Pâques juives était le petit-fils du Pharaon ou premier oppresseur des Israélites et le même qui a été élevé avec Moïse. *Pithom* vient également d'être découvert par M. de Naville. Ce *Pithom*, selon la Bible, a été construit par les Israélites esclaves pour servir de ville forte, pour y emmagasiner des vivres et des armes.

Digitized by Google

saison ont disparu avec l'exil, bien qu'on les célèbre en effigie, mais la fête de la sortie d'Egypte durera et sera célébrée aussi longtemps que le monde existera. Il n'y a qu'une fête de quatre-vingt-neuf qui puisse lui être comparée. Les Français la fêteront-ils toujours ? Ils n'ont pas la Bible dans le ventre !

Je ne fus donc pas étonné quand, quelque temps avant la mort de Heine, je lus l'article suivant de lui sur Moïse.

Digitized by Google

IV

« Rien de plus imposant que la grande figure de Moïse. Quel géant! Et que le mont Sinaï paraît petit sous Moïse debout! Ce mont n'est que le socle sous les pieds d'un mortel dont la tête touche au ciel et au delà pour parler à Dieu.

« Dans ma jeunesse, dominé par l'esprit hellénique, je n'aimais pas trop Moïse, lui reprochant son antipathie contre l'art plastique, sa haine contre toute figure faite de main d'ouvrier, oubliant que Moïse lui-même était un des plus grands génies artistiques du monde, avec la différence que son art ne vise que le colossal et l'éternel. Il a élevé des pyramides d'hommes ; il a taillé des obélisques de mortels. Il a pris une pauvre tribu de pâtres et en a fait un peuple à l'épreuve des siècles, un peuple grand, éternel, saint, un peuple de Dieu, pouvant servir de modèle à tous les autres

Digitized by Google

peuples de la terre, un peuple prototype de l'humanité ! *Il a créé Israël !*

« De même que sur l'ouvrier, je n'ai pas toujours parlé avec respect de son œuvre : les juifs. L'histoire du moyen âge et même celle de tous les temps, n'a pas dans ses fastes des chevaliers du Saint-Esprit de cette trempe-là. On ne les connaît même pas, car ils ont combattu la visière baissée. Les faits et gestes des juifs, ainsi que leurs mœurs, sont choses inconnues du monde. On croit les connaître parce qu'on a vu leurs barbes, mais on n'a vu d'eux que cela, et comme au moyen âge, ils sont toujours un mystère ambulant. Il sera dévoilé peut-être le jour universel d'affranchissement dont parle le prophète.

« Oui ! c'est aux juifs que l'univers doit son Dieu, et c'est aussi aux juifs que le monde doit son Verbe : *la Bible*. Ils ont sauvé ce livre de la banqueroute de l'empire romain.

« Pendant les jours de folie sauvage des chevaliers errants, ils ont conservé ce précieux livre jusqu'au moment où le protestant chrétien, l'ayant cherché et trouvé chez eux, l'a traduit dans la langue vulgaire et l'a répandu dans le monde entier. Dans le nord de l'Europe et de l'Amérique, le *Palestinisme* règne à ce point que l'on s'y croit au milieu des juifs; sans parler des nouvelles communes des *États-Unis*, où l'on singe d'une façon pédantesque la vie du vieux Testament; mais bien que caricaturé, le bon, le vrai, l'éternel dans le judaïsme, en d'autres termes, la moralité des mœurs du vieux judaïsme fleurira dans ces parages, comme autrefois aux bords du Jourdain et sur les hauteurs

Digitized by Google

du Libanon. On n'a pas besoin de palmiers *pour être bon, et être bon vaut mieux que d'être beau!* La Judée m'a toujours fait l'effet d'un morceau d'Occident qui s'est perdu dans l'Orient. En effet, avec sa foi spirituelle, avec ses mœurs chastes, austères, voire ascétiques, en un mot, avec son âme abstraite, ce pays et ce peuple ont formé un des plus violents contrastes avec les peuples et les pays circonvoisins qui, voués aux cultes de la nature les plus voluptueux et les plus extravagants, ont gaspillé leur existence dans un délire bachanalesque des sens libidineux et rutilants. Israël était assis pieusement sous son figuier, chantant les louanges du Dieu invisible, exerçant la vertu et la justice, pendant que dans les temples de Babel, de Ninive, de Sidon et de Tyr, on célébrait des orgies sanglantes dont le récit seul nous fait encore dresser les cheveux sur la tête.

« Si l'on considère cet entourage, on ne saurait assez admirer la grandeur précoce d'Israël. Faut-il parler de l'amour de la liberté et de l'égalité des juifs, pendant que chez tous les peuples de l'antiquité, même ceux qui se piquaient de philosophie, on justifiait l'esclavage, qui y était établi dans toute sa floraison empoisonnée. J'aime mieux me taire là-dessus, de peur de compromettre la Bible aux yeux des pouvoirs actuels. Au lieu de lutter contre l'impossibilité, au lieu de décréter follement l'abolition de la propriété, Moïse n'a aspiré qu'à la moraliser. Il a harmonisé la propriété avec la morale, avec le droit de la raison pure, et il a atteint son but par la dîme, la septième année de friche forcée et l'introduction du Jubilé, époque à laquelle toute propriété aliénée retournait au premier propriétaire. Cette

Digitized by Google

loi était un flagrant contraste avec la loi romaine sur la prescription de la propriété. Moïse ne voulait pas abolir la propriété, il voulait, au contraire, que tout le monde fût propriétaire, afin que nul, par la pauvreté, ne devînt valet avec des sentiments faméliques. Liberté! Liberté! telle est toujours la première et la dernière pensée de l'Émancipateur du genre humain. Il haïssait jusqu'à l'indignation tout esclavage, tout esprit servile. Un esclave qui s'était vendu par pauvreté, affranchi par sa loi au bout de sept ans et qui ne voulait plus quitter la maison de son maître, Moïse ordonne que ce chenapan, ce gueux incorrigible, soit marqué par un trou dans le lobe de l'oreille que son maître lui perçait contre le montant de la porte. O *Mosché Rabênou*, notre maître instituteur, adversaire déclaré de tout esclavage, passe-moi ton marteau et ton clou, afin que je perce les ongues oreilles de nos esclaves sentimentaux portant la livrée noir, or et rouge, contre la porte de Brandebourg, à Berlin ! »

Digitized by Google

V

En 1847, après avoir publié dans la *Phalange* ma *Guerre des paysans*, Eugène Sue, ayant appris que je ne trouvais pas d'éditeur, m'écrivit qu'il mettait un billet de 1,000 francs à ma disposition pour les frais d'impression de cet ouvrage. La veille, grâce à la recommandation de M. Philarète Chasles, je venais de le vendre au père Amyot pour le prix de 120 francs. Henri Heine, après avoir lu la lettre de Sue, après avoir admiré, non seulement la générosité d'un écrivain, mais la faculté de pouvoir disposer d'un billet de 1,000 francs, me pria d'inviter Sue à un déjeuner avec lui.

Ces deux hommes célèbres ne se connaissaient pas personnellement. Du moment, dis-je à Heine, que je puis promettre à Sue qu'il déjeunera avec vous, il viendra, fût-il à deux cents lieues de Paris.

Allez aussi, ajouta Heine, dire à mon ami Balzac qu'il y a

Digitized by Google

longtemps que je ne l'ai vu. Invitez-le en mon nom. Ce sont deux puissants pôles de notre planète intellectuelle. L'un représente le Nord, l'autre le Sud. Cela nous fera une zone tempérée. Je me rendis auprès de Balzac, je ne sais plus, la veille de son départ pour la Russie, ou le lendemain de son arrivée. Depuis 1838, il m'avait témoigné de la bienveillance. Balzac fit la moue.

Il n'aimait pas beaucoup Sue et son genre socialiste. Mais, désireux de voir Heine, il promit de venir et il vint. Sue fit la même promesse, et le déjeuner eut lieu chez moi, rue du Cadran, qui s'appelle aujourd'hui rue Saint-Sauveur, dans une maison qui était alors n° 14 et qui aujourd'hui porte le n° 50.

Chose curieuse! entre ces trois écrivains de premier ordre, la conversation ne roula une minute ni sur la littérature, ni sur la poésie, ni sur le journalisme, ni surtout sur l'Académie. J'ai noté, le jour même, tous les points de repère, toutes les pensées remarquables de la discussion, voltigeant, durant trois heures, comme une navette à travers la trame de *République*, de *Monarchie*, de *Socialisme*, de *Fouriérisme* et de *Communisme!*

Balzac tint le haut du pavé. Il réclama non de l'indulgence, mais du silence et de l'attention. Mes opinions, dit-il, sont connues. Elles sont vieilles. Mais le vrai n'a pas besoin d'être nouveau. Je n'ignore pas non plus les défauts de la cuirasse de mes principes. Mon ami Heine, d'ailleurs, les trouverait tout seul. Ce que je tiens à prouver, et c'est pourquoi je suis venu, c'est que le soi-disant nouveau est faux, tout à fait chimérique.

Digitized by Google

Puisqu'il s'agit de monarchie et de république, interrompit Sue, je vous prie d'observer que c'est la république qui est vieille et la monarchie qui est nouvelle. Mme de Staël déjà a dit : « C'est le despotisme qui est nouveau. La liberté date de la création du monde et de l'homme. »

J'accepterais très bien la république, répondit Balzac ; ce que je n'accepte pas, ce sont ses conséquences sociales, conséquences inévitables, forcées. A mon tour de vous dire : le socialisme, qui se croit nouveau, est un vieux parricide. Il a toujours tué la république, sa mère, et la liberté, sa sœur! Il en sera toujours ainsi. C'est la querelle éternelle entre la grâce et la liberté, entre Platon et Aristote, entre saint Augustin et saint Thomas, entre Abeilard et saint Bernard, entre Luther et Munzer!

Vous empiétez sur mon domaine, s'écria Heine. Vous n'avez pas besoin de dire entre Luther et Munzer, vous pourriez dire entre Luther et Luther, entre Munzer et Munzer. Jamais Allemand ne fut d'accord avec lui-même six mois. Tout Allemand, même Hahnemann, contient en soi tous les systèmes contraires. Il n'y a pas eu, il n'y aura jamais *un Allemand uni*. L'unité nationale, si jamais elle s'établit en Allemagne, ne durera que par la force et la violence, jamais au nom de la raison, car à midi les Allemands réfutent, en général, la philosophie qu'ils ont inventée à onze heures.

Voyons, reprit Balzac, soyons Français, soyons clairs. Quelle est la différence capitale entre le pouvoir électif et le pouvoir héréditaire? Le pouvoir électif appartient à la nation, le pouvoir monarchique à une famille. De prime abord,

Digitized by Google

la république paraît de droit absolu et la monarchie une odieuse usurpation. Mais, vue de près, la question change de face. Qu'est-ce, en réalité, qu'un pouvoir électif? Dix millions de citoyens délèguent le pouvoir pour un temps donné, en se réservant le droit de le révoquer, s'il ne remplit pas les conditions prescrites et voulues. Tout Français peut donc déléguer sa dix-millionième part du pouvoir. En vertu de quel droit? En vertu de sa naissance sur le sol français.

Eh bien! par ce même droit, le sol même lui appartient. Il lui revient sa dix-millionième part de propriété et il peut la déléguer à qui bon lui semblera, absolument comme sa part de pouvoir, qu'il ne fait que prêter moyennant service. De là sont venues les lois agraires à Athènes et à Rome. Pourtant, les républiques antiques ont eu des esclaves pour travailler la terre. C'est si vrai que Moïse, le plus grand démocrate de l'histoire, après avoir installé la république et partagé le sol entre les tribus, a institué le jubilé, pour faire rentrer les terres tous les cinquante ans dans les mêmes familles. Solon, en établissant la république, a aboli toutes les dettes; Lycurgue a inventé l'égalité de la pauvreté. A peine Munzer avait-il proclamé la république à Mulhouse, en Saxe, que force lui fut d'établir la communauté des biens. Les Anabaptistes, à Munster, ont même accepté la communauté des femmes. Babeuf est le successeur forcé de Danton et de Robespierre...

Permettez-moi une observation, interrompit Heine. J'ai remarqué que Lycurgue et Solon, après avoir établi chez eux la République, ont filé à l'étranger. Moïse a fait mieux,

Digitized by Google

il a donné la république à un pays où il n'a jamais mis le pied.

Je sais bien que mon ami Sue, poursuivit Balzac, pour n'être pas communiste, s'est accroché au fouriérisme. Mais le peuple, logique à faire peur, n'entend rien aux nuances et aux formules. Dès que le pouvoir est électif, il demande que la propriété soit également élective.

— Et l'Amérique? exclama Sue.

— L'Amérique, reprit Balzac, a quatre millions d'esclaves, travaillant et ne votant pas. Si jamais ces esclaves votent pour faire l'appoint de la majorité, ils choisiront un homme qui leur permettra le partage du sol, ou du moins le bénéfice que les intermédiaires gagnent sur leur travail.

— Et après? s'écria Sue. Nul ne doit avoir le superflu quand tous n'ont pas le nécessaire!

Autant dire, répliqua Balzac : Nul ne doit avoir de l'esprit quand tant d'hommes n'ont pas le sens commun !

C'est la première fois, interrompit Heine, que mon ami Balzac allie l'esprit avec le superflu. D'ordinaire, on n'a de l'esprit que pour trouver des raisons de pouvoir se passer et du superflu et du nécessaire. La philosophie, depuis la création, n'est qu'une éternelle glorification du minimum, même sous le rapport spirituel. C'est pourquoi les juifs sont inexterminables. Ils dureront toujours, ils ne seront jamais dépassés. Ils ont pris le minimum de Dieu : à peine le nécessaire.

La beauté, reprit Balzac souriant, est un superflu. Une femme jeune, bien portante, fût-elle laide, pourvu qu'elle ait le nécessaire, suffit pour l'amour.

Digitized by Google

Les laides pourraient-elles dire : Nulle n'aura de beauté avant que nous n'ayons le minimum ! Le minimum pour elles, interrompit encore Heine, c'est un mari *et* un amant. Entre nous, toute femme doit avoir le droit au mari. Je ne conçois pas que l'on exige de la femme la fidélité plutôt que de l'homme. Nous ne perdons rien de l'infidélité de la femme. Dieu l'a mise, — c'est Voltaire qui l'a dit, — à notre disposition à toute heure, tandis qu'elle perd réellement quelque chose par chaque infidélité du mari. Je suis étonné que les socialistes français n'aient point encore touché cette corde (1). Les frères Moraves, en Saxe, ont été bien plus logiques. Ils font des mariages par loterie et ils exigent la fidélité absolue. Les jeunes gens, conscrits du mariage, sont d'abord examinés et numérotés. Les jeunes filles tirent leur mari d'un sac. Il n'y a pas de numéro perdant. Le troc n'est pas admis. L'infidélité seule provoque le divorce, mais alors le coupable est expulsé de la communauté.

Et ces mariages, demanda Sue, sont-ils heureux?

Question captieuse! répondit Heine, un bon mariage étant plutôt la récompense que la promesse du bonheur. J'ai eu l'honneur de vous faire observer que les candidats au mariage, avant d'être étiquetés, sont examinés par le médecin. Il y a un âge maximum et minimum. Ces mariages sont souvent des modèles de propagation, de force et de santé.

— Et il n'y a pas d'exemple qu'une jeune fille ou qu'un jeune homme se soit révolté contre son numéro?

(1) Elle a été touchée dans un roman par Mme André Léo.

Digitized by Google

— Si fait, mais alors ils quittent la communauté.

Vous le voyez, s'écria Balzac, cette société communiste n'est possible qu'à côté de notre civilisation. Seule et universelle, elle ne durerait pas six mois. Si tous les hommes, si toutes les femmes étaient soumises à cette loi, ce serait la guerre civile en permanence. Comme chez les lions, dix mâles perdraient leur vie pour une innocence.

La seule chose, s'écria Heine, qu'on ait du plaisir à perdre !

Et la seule chose, ajouta Sue, que perdue on ne retrouve plus.

Ne sortons pas de la question, reprit Balzac, en jetant sa serviette autour du cou. Messieurs, sans en avoir l'air, j'ai parfaitement étudié le saint-simonisme, le fouriérisme et le communisme. Ce dernier est la conséquence logique et forcée de tous les autres *ismes*. Le peuple n'ergote pas. Il va droit à l'extrême. Or, qu'est-ce que le communisme? Un retour à la sauvagerie, tous les hommes, toutes les femmes mangeant à la même table sans avoir un sou de monnaie, car dès qu'il y a du menu, l'un économise, l'autre dépense, et voilà l'inégalité et voilà la guerre. Ce n'est pas un maximum, c'est le minimum de salaire pour tous les travaux, pour tous les travailleurs, avec le fouet du planteur pour forcer les paresseux et les récalcitrants à travailler.

C'est toujours non seulement l'esclavage, la tyrannie, mais l'anarchie perpétuelle. Et que feriez-vous des femmes?

Proclameriez-vous la communauté, la polygamie et la monoandrie? Des infamies! Maintiendrez-vous la polygamie

Digitized by Google

forcée, c'est la servitude! Cercle vicieux, cercle odieux! Il est impossible d'admettre qu'un homme de sens soit sincèrement communiste. Si jamais la République revient en France, je vous prédis non un Robespierre contre les Babeuf, mais cent mille, car un vrai républicain doit être mille fois plus sévère envers le communisme qu'un monarchiste. Le communisme est l'ennemi le plus direct, le plus violent de la démocratie. Il est l'auxiliaire naturel de la monarchie absolue. Si vous vouliez me permettre une image, je dirais, pour faire plaisir à Sue, que la république est la santé naturelle et que le communisme en est le cancer. Il fait le bonheur du charlatan représenté par le despotisme, qui, sous prétexte de cure, fait mourir l'un par l'autre, pour être le seul héritier.

Soit, répliqua Sue. Et puisque cela fait plaisir à mon *honoré* ami Balzac, je déclare que je ne suis pas communiste. Je ne suis que socialiste. Je m'expliquerai plus tard sur cette distinction. Mais auparavant, que Balzac réponde à l'argument que voici. Ni la république, ni la monarchie, ne créent les erreurs sociales. Le communisme a toujours existé. Maladie sociale, soit, elle existe! Que fait la monarchie, qu'a-t-elle jamais fait, que peut-elle faire contre ces maladies? N'est-elle pas elle-même la mère, la cause première de ces maux? N'est-elle pas la gale créant cette vermine? La république, dans laquelle tous les citoyens ont voix au chapitre, peut du moins proposer des remèdes. Elle peut chercher. Elle peut lutter. Elle a la santé et la force. Mais que peut contre ces rongeurs la monarchie? N'est-ce pas elle, depuis mille ans, la cause première de la misère,

Digitized by Google

de l'ignorance, de la bestialité des masses? N'est-ce pas elle qui prend le travail des huit neuvièmes de la population, pour en donner le produit à un seul neuvième, ses prétoriens, ses rhéteurs, ses gentilshommes, ses prêtres, ses courtisans et ses courtisanes? Qu'est-ce donc que la monarchie catholique, le rêve de notre ami Balzac? Ouvrez l'histoire de dix-sept siècles!

Un tissu d'iniquités, de douleurs, d'infamies et de misères! Que fut le peuple avant 89? Un tas de bêtes de somme! Le serf chrétien a été trois fois plus malheureux que l'antique esclave, attendu qu'attaché à la glèbe, il était déclaré chose immobilière, sans âme et sans volonté. Aucun chrétien n'eût pu, comme un ancien Romain, affranchir ses serfs attachés aux terres sans se ruiner. Le serf ne pouvait même pas se faire moine. Le communisme, me dit-on, a toujours été étouffé par la monarchie. Le peuple en fut-il plus heureux? De quel droit, pour Dieu! exigez-vous que cent mille gentilshommes et prêtres nagent dans l'abondance, quand dix millions de Français, leurs égaux, valant souvent mieux qu'eux, croupissent dans la misère? « Quand un tigre me saute à la gorge, s'écrie Voltaire, je ne m'occupe pas par quoi le remplacer. » Abolissons d'abord les privilèges, les iniquités, les fortunes sans travail; après, nous verrons ce qu'il y a à faire!

Le jeune pâtre croit toujours de loin voir le ciel toucher la terre. A mesure qu'il avance, l'horizon s'élargit. Il en sera de même de l'humanité. Soyons libres et marchons. A force d'avancer, les horizons s'élargiront devant nous!

Sue, pendant ce discours, contre son habitude, s'était

Digitized by Google

échauffé. Il fut presque éloquent. Heine pour le calmer, lui présenta un verre de champagne qu'il m'avait envoyé le matin. « Vous nous avez versé de votre meilleur cru, lui dit-il, goûtez le mien. »

Sue, reprit Balzac, ne nous a versé que de la mousse. Cela pétille, cela frétille, cela scintille, mais cela s'évapore et se volatilise à l'air de la critique.

Avant tout, il faut à l'humanité un minimum, puisque minimum il y a, de travaux pacifiques. Pour vivre matériellement, il faut labourer, ensemencer, récolter, filer, tisser, charpenter, maçonner, forger, charronner, surtout engendrer et enfanter. C'est le stock de l'humanité, le reste est affaire de luxe : luxe d'esprit, de génie, de raison. Le monde ne pourrait exister une année sans les travaux rudimentaires pour lesquels Dieu a créé les neuf dixièmes des humains. En monarchie, sauf les grandes calamités de guerre sans fin, la vie élémentaire est possible. Elle ne l'est pas dans un État démocratique. Quand, tous les huit jours, le citoyen est forcé de prendre les armes contre les chenapans qui non-seulement l'empêchent de travailler, mais qui, à tout instant, le menacent de le priver de la jouissance des travaux acquis, rien n'est plus possible et nul plus ne travaillera.

C'est le néant, c'est le désert. Ce n'est pas la dîme, la dixième partie que prendra le communiste, comme jadis le noble et le prêtre, mais tout le reste. C'est le frelon, qui non seulement s'empare du miel sans travailler, mais qui détruit la ruche, parce que la forme alvéolique faite pour le travail ne ressemble pas à sa baudruche sans cases. Naturellement! le frelon n'en a pas besoin. Il ne produit pas, il

Digitized by Google

ne travaille pas, il ne fait pas de miel. Un trou commun lui suffit comme la caverne suffit à une bande de brigands.

A part cette considération, il y a la question pivotale, comme disent les fouriéristes, de la nature elle-même. Je vous ai dit que toutes les questions politiques ne sont que des questions subsidiaires de l'ancienne et éternelle querelle entre la grâce et la liberté. Oui ou non, les hommes sont-ils nés plus forts, plus beaux, plus spirituels, plus sages, plus sobres, plus vertueux les uns que les autres? Voilà le vrai polichinelle! voilà la vraie question! La grande masse n'est-elle pas née pour des travaux manuels qui sont les premiers besoins de toute société humaine? Pour tout dire, les uns ne sont-ils pas des zéros, et les autres des chiffres? Les zéros comptent-ils, à moins de se placer derrière les chiffres? Les uns ne sont-ils pas pour leur propre bonheur forcés d'obéir, tandis que d'autres sont nés pour commander?

Les zéros, placés devant les chiffres, ne les annihilent-ils pas? La monarchie n'est-elle pas plus conforme à la nature de l'homme que la république? Loin de moi de vouloir tirer du passé un avenir forcé. Je crois au progrès. Il n'en est pas moins vrai que, chez tous les peuples, on trouve des milliers d'années monarchiques contre un demi-siècle d'existence républicaine. Admettons que les républiques du passé ne fussent que des éclaircies, des modèles, des idéals pour l'avenir. Nous avons toujours à apprendre. L'humanité, comme l'individu, fait toujours des écoles. Reste à savoir si les vérités fondamentales ne sont pas toujours les mêmes, s'il peut y avoir du nouveau absolu. Je ne sais plus quel est le philosophe qui a comparé les vérités acquises par l'histoire

Digitized by Google

à des pelures d'oignon : chaque couche d'oignon qui disparaît donne le jour à une peau toute fraîche et toute jeune, mais c'est toujours de l'oignon!

— Et qui nous arrache toujours les mêmes larmes, ajouta Heine. Je comprends maintenant les oignons d'Égypte tant regrettés par les conservateurs du désert. Mais Moïse, le républicain, absolument comme Robespierre, a dit à ses lévites, après avoir brisé son Décalogue : « Massacrez-moi cette canaille-là! »

— La vraie vérité, reprit Balzac dérouté toujours par les plaisanteries de Heine, est que la grande majorité des hommes ne sont heureux et ne savent l'être que forcés, violentés par les forts, les puissants d'esprit et de volonté. La liberté absolue ne fut ni ne sera jamais que l'anarchie absolue.

Il se faisait tard. Prêt à se lever, Sue s'écria :

— Mais quel est donc l'avis de notre ami Heine?

— En ma qualité d'Allemand, répondit celui-ci, j'en ai plusieurs. Mais, pour les résumer, voici mon opinion. Je vous avertis que je remonterai au déluge. Faut-il remonter?

— Remontez, dit Balzac; cela vous sera facile : vous n'aurez qu'à vous lancer sur Pégase.

—J'ai remarqué, reprit Heine, que la journée de vingt-quatre heures est composée de jour et de nuit. Deux contrastes. Le jour seul, sans nuit, si beau qu'il fût, aurait de grands inconvénients. De même la nuit sans jour. J'ai encore remarqué, — me voici au déluge, — que, pour avoir un enfant, il faut un homme et une femme, une femme surtout. Deux contrastes encore, qui s'unissent quelquefois avec une certaine harmonie.

Digitized by Google

J'ai encore remarqué que, pour faire une bonne affaire, il faut un sot et un homme d'esprit. On m'a dit, — je crois que c'est Berlioz, car Meyerbeer me boude, — que deux dissonances produisent toujours une harmonie et que l'accord parfait est composé d'une tierce, d'une quinte et d'une octave, mystère que les cabalistes ont appliqué à l'amour. On m'a même assuré qu'il existait une gamme de couleurs. Bref, tout ce qui dure, tout ce qui fait plaisir est un composé de contrastes.

Je pense donc, mes amis, qu'il en est de même de la république et de la monarchie. Il faut non *l'une ou l'autre*, mais *l'une et l'autre* à la fois, toutes deux réunies. Autant l'une ou l'autre sont des dissonances, autant l'une et l'autre alliées produisent un parfait accord. *Il faut donc ou une République gouvernée par des monarchistes ou la Monarchie gouvernée par des républicains.*

J'ai plus de deux cent cinquante arguments irréfutables à vous soumettre à l'appui de ma thèse, qui n'a qu'un défaut : elle sent l'éclectisme. Je m'arrête, j'ai une femme ou plutôt c'est ma femme qui m'a. Jamais elle ne croira que je déjeune dehors avec des génies : il faut que je rentre, j'espère avoir le plaisir de vous voir chez moi. Nous proclamerons la république. Balzac en sera le président, Sue, le secrétaire général. Moi, je mettrai votre gloire en vers allemands, car jamais les Français ne permettront à un romancier d'avoir du génie politique. Meyerbeer les mettra en musique et le petit Weill, qui a une voix de ténor, les chantera.

Jamais ces trois hommes ne se sont revus depuis ce jour.

J'ai rencontré Balzac sur les boulevards, quinze jours

Digitized by Google

après la révolution de Février. Je l'ai accompagné depuis le faubourg Poissonnière jusqu'à la Madeleine. Il me répéta tous les arguments du déjeuner, tenant surtout à me prouver que jamais élection n'a fait valoir un homme de grand talent.

« L'homme, me dit-il, juge toujours les hommes d'après soi-même. Il vote toujours pour son égal et pair en esprit et en vertu.

« De là vient que jamais homme de génie ne fut, de son vivant, mis à sa place par le peuple, mais seulement par un autre homme de génie : Molière par Corneille, Schiller par Gœthe. Or, comme la majorité des hommes sont médiocres, ils ne votent, en général, que pour des médiocrités, leurs semblables. Que Sue, Heine et moi nous nous fussions présentés sous Louis-Philippe, croyez-vous qu'on nous eût élus, si nous avions été éligibles? Jamais! Nous n'aurions jamais pu lutter contre les Fulchirons! Le peuple n'élit d'ordinaire qu'un homme médiocre et verbeux qui, sous la forme de chef, est réellement son esclave. Vous croyez que Lamartine est le chef de la République? Aussi longtemps qu'il se laissera traîner à la remorque par les meneurs, cela ira. Le jour où il voudra imposer une seule de ses idées, un seul de ses hommes, il sera brisé comme verre.

« Allez, me dit-il en me quittant, n'oubliez pas ce que je vous ai dit lors de notre déjeuner, et surtout ne vous présentez jamais comme candidat pour être élu par cent mille électeurs. Ce que Dieu et la nature n'élisent pas ne sera jamais élu. »

Je ne l'ai plus jamais revu!

Digitized by Google

VI

La position politique de Heine, sans être équivoque, était pénible, difficile à maintenir. Il avait les mêmes ennemis que ses alliés en Allemagne, mais il n'avait pas les mêmes amis qu'eux. Il ne pouvait jamais être tout à fait sincère et par conséquent il ne pouvait pas tout à fait s'abandonner à son génie, sauf pour ses poésies lyriques.

Par ses principes, par sa naissance, par son génie, Heine était l'ennemi de l'état social et politique de son pays, où régnaient l'arbitraire et le despotisme de la féodalité, au nom d'un christianisme hypocrite et idolâtre. Et comme tous les jeunes Allemands, ennemis comme lui de cet état de choses, étaient hégéliens, athées et *démocrates*, car les extrêmes se touchent toujours, force lui fut de les accepter comme collaborateurs de dissolution, sans partager ni leurs principes philosophiques, ni leur radicalisme républicain.

Digitized by Google

D'autre part, vivant dans un pays de monarchie constitutionnelle qui avait toutes ses sympathies, il évita à Paris les adversaires français violents de ce gouvernement, sur lesquels s'appuyaient ses co-lutteurs allemands, et qui, chose curieuse ! se croyaient les alliés naturels de la démocratie allemande qui ne frayait qu'avec eux. Heine avait beau, quand par hasard il causait avec un rédacteur du *National* ou de la *Réforme*, lui dire que la république française serait la dupe d'une république allemande, que la démocratie allemande était teutoniste et que dans ses conciliabules elle réclamait l'Alsace, au risque même d'une guerre fratricide. Bismark ne lui a pris que cela. C'est par son côté le plus détestable que ce hobereau ministre ressemble à Boerne. Et en effet, dès 1848, je crois l'avoir déjà dit, les démocrates allemands de Paris, le poète Herwegh en tête, pour proclamer la république en Allemagne, quittaient Paris en prenant pour devise : « So weit die deutsche Zunge klingt », aussi loin que retentit la langue allemande. Heine n'était pas nationaliste ; il ne se souciait guère d'augmenter le nombre des malheureux Allemands par les Alsaciens. On dira : qu'allait-il faire dans cette galère démocratique? Mais ce ne fut pas lui qui se mit à la tête de la *Jeune Allemagne*, ce fut la *Jeune Allemagne* qui le choisit pour chef, et comme tel il était forcé de la suivre plus loin qu'il n'aurait voulu. Il avait l'oreille du public allemand, ses livres s'enlevaient par dizaines de mille, il était l'ennemi de ses ennemis, il avait l'arc et la flèche, il était vindicatif, agressif, âpre à la lutte, inaccessible pour l'Allemagne à toutes les séductions d'en haut, fait exprès pour servir de mot de passe à

Digitized by Google

tous les sous-lieutenants, à tous les sergents de la littérature militante et médiocre de la démocratie hégélienne et matérialiste.

Tous les hommes de lettres, tous les poètes politiques de l'Allemagne qui venaient à Paris n'avaient rien de plus pressé que de faire leur cour à Heine et même à Mathilde.

Je vis tour à tour chez lui Gutzkow, Laube, Dingelstedt, toute la bande bruyante et révolutionnaire des provinces du Rhin, toute la queue démocratique de Boerne, dont plusieurs correspondants des journaux allemands, tels que Venedey, Seuffert, Duesberg, Wihl, Kalisch, plus tard les poetes Herwegh, Meissner, Freiligrath, le philosophe Arnold Ruge, puis Carl Marx, Maurice Hess, rédacteurs de la *Gazette Rhénane* de Cologne. Carl Max, qui était déjà un peu communiste, ne songeait nullement dans ce temps à fonder l'*Internationale*. Avec ses amis compromettants, Heine déjeunait et dînait, soit chez lui, soit au restaurant, mais sans les introduire chez ses amis de Paris, excepté quelques hommes de lettres d'un talent réel. Heine se servait de ses acolytes en guise de hérauts de gloire pour l'Allemagne. Mais les Allemands partis, il allait voir Gautier, Royer, Gérard, Texier, Buloz, Béranger, les frères Escudier, avec lesquels il était très lié, Véron, Berlioz, Dumas, quelques célébrités féminines de son époque. On ne le voyait jamais ni chez Hugo, ni chez Lamartine, et ses relations avec la princesse Belgiojoso dataient d'avant 1837.

Il passait d'ordinaire trois mois de l'été aux Pyrénées et à Granville, mais il ne fréquentait pas les salons républicains de Paris. Après la révolution de 1848, sa position devint très

Digitized by Google

critique, bien qu'il s'exagérât l'effet de la publication de la *Revue rétrospective*. A Paris, cette nouvelle fit long feu. Mais pour ses admirateurs en Allemagne, ce fut un coup de foudre. Heine s'éclipsa en se retirant rue de Lourcine, mais sa retraite était inutile. Les démocrates allemands se chargèrent tout seuls de le justifier. D'abord ils débutèrent par la revendication de l'Alsace. Or, Heine aimait la France et les Français. Sa politique de propagande était celle de Moïse, peu connue des gentils. Moïse dit à son peuple : « Si tu obéis à mes lois, non seulement tu seras heureux, libre et prospère, *mais toutes les nations de la terre s'écrieront : Voyez donc ce petit grand peuple dont les lois sont si justes et si sages, et qui est si heureux et si prospère sous les commandements de Dieu* », et naturellement toutes les nations voudraient avoir les mêmes lois et demanderaient toutes seules à être annexées sous le même gouvernement. La France de quatre-vingt-neuf était facilement victorieuse.

Tous les peuples ne demandaient pas mieux que d'être vaincus par elle et de vivre sous les mêmes lois de liberté et d'égalité. Ce ne fut plus la même chose vers la fin du règne despotique de Napoléon ni sous la Restauration. La révolution de Juillet était populaire et *nationale* dans toute l'Europe. De même, la République de 48 avant le coup d'État. C'est le règne despotique de Napoléon III qui nous a aliéné tous les peuples, qui a rendu possible la prise de l'Alsace, bien plus que la guerre néfaste de 1870, et sans le crime réussi du deux Décembre, jamais le roi de Prusse n'eût osé tenter son coup d'Etat avec son fléau vivant de sang et de fer. Il en sera de même de la troisième Répu-

Digitized by Google

blique, qui, sans son *Conseil municipal* communard, aurait toutes les sympathies de toutes les nationalités. C'est le *Conseil municipal* de Paris qui sert d'épouvantail aux monarchies d'Europe et surtout à l'Allemagne.

Il n'y a pas d'autre alternative. Ou la République écrasera le Conseil municipal et sa queue anarchiste et communiste, ou le Conseil municipal marchera sur le gouvernement, et deux mois après, il n'y aurait plus de République et la France aura vécu comme nation ! Toutes les autres nations marcheront sur elle comme un seul homme et la dépèceront en morceaux ! Heine connaissait bien l'impuissance de la démocratie allemande, qui après bien des victoires, dues à l'exemple de Paris, aboutit au *Parlement de Francfort*. Jamais réunion de cuistres pareils ne se vit dans l'histoire. Les membres de ce Parlement, élus dans toute l'Allemagne, et qui étaient censés représenter toute la nation, par-dessus les gouvernements de la Prusse et de l'Autriche, comme les habitants de *Kræhwinkel*, les falaisiens de l'Allemagne, avaient bâti une maison sans escalier et mettaient le poële devant les fenêtres pour empêcher le froid d'y pénétrer.

Avec des discours longs de vingt-quatre heures dans lesquels on se déclarait grand, puissant, invincible, ils n'avaient oublié qu'une seule chose : SE CRÉER UNE ARMÉE RÉPUBLICAINE ET NATIONALE, comme Cromwell et Robespierre, ce qui leur eût été très facile. Et quand l'armée prussienne est arrivée avec le roi de Prusse actuel en tête, revenant de Londres, où il s'était réfugié après les barricades de Berlin, ils n'avaient rien à lui opposer que leur petite médaille de membres de Parlements et leurs grands discours de *Vade*

Digitized by Google

retro! semblables aux lansquenets dans *Faust* contre Méphistophélès. Encore les lansquenets avaient-ils des épées sous la croix, autrement Méphisto se serait moqué d'eux. Heine leur avait tout prédit. Il allait de nouveau tendre son arc de bataille contre la Prusse, qu'il détestait de tout son cœur, mais son bras lui refusa le service. Il avait quelquefois, comme Voltaire, simulé une maladie, mais cette maladie ne fut dès lors que trop réelle.

De jour en jour sa santé s'altérait au point d'être forcé, d'abord de garder la chambre, puis tout à fait le lit. Peu d'amis lui restèrent fidèles. Buloz et Berlioz vinrent le voir. Buloz l'engagea à quitter la littérature allemande et à ne plus travailler que pour sa Revue. Moi, je le voyais tous les trois jours et lui servais de lecteur. Plus tard il a pris une lectrice. Dans ce temps, je travaillais à la *Gazette de France*, ce qui lui déplut fort. Heine admettait bien qu'on ne fût pas républicain, mais jamais légitimiste! J'avais beau lui dire que MM. de Genoude et de Lourdoueix étaient pour les principes de quatre-vingt-neuf, pour le suffrage universel, et que les jésuites et Veuillot étaient leurs ennemis jurés; que la *Gazette*, grâce aux jésuites, de dix-huit mille abonnés qu'elle avait, n'en avait plus que trois mille. — « Elle est catholique, me dit-il, cela suffit. Dans l'absurde il n'y a pas d'escaliers. Le haut et le bas s'y touchent. Et puis, ajouta-t-il, Dieu ne travaille pas dans le vieux. Salomon a bien dit : Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, mais dessus il y en a, autrement cela ne vaudrait pas la peine d'être un ange, surtout s'il est vrai que les anges soient forcément fidèles à leurs *angesses!* »

Digitized by Google

Et si, de ma part, j'ai contribué à le faire revenir à Moïse, dépouillé des miracles qu'Esra a mis sur son dos, lui, longtemps auparavant, a beaucoup contribué à me détacher de la *Gazette*, sachant mieux que moi qu'il n'y avait pas de liberté possible avec le principe catholique, et qu'un juif catholique et légitimiste n'aurait qu'une seule chose à faire : s'enfermer dans une cellule ; mettre un cadenas à ses lèvres et un serre-tête à son cerveau.

Digitized by Google

VII

J'ai raconté la scène de pugilat entre Mme Heine et le Dr Wertheimer. Ma femme en était indignée. Ma femme, qui aimait beaucoup Heine, allait parfois avec moi dîner chez lui. Lui, ne pouvant plus sortir, nous envoya Mathilde dîner avec nous. Je voulais, pour la fête de Mme Heine, lui faire un cadeau et j'engageai ma femme à lui faire un joli chapeau de paille d'Italie avec un voile vert, chapeau très à la mode alors. Ma femme me disait qu'il n'était pas comme il faut d'offrir un cadeau de son métier, mais comme Mme Heine avait beaucoup admiré et envié un de ces chapeaux et qu'elle n'eût pu le payer comptant, ma femme, qui n'avait rien à me refuser, consentit et envoya le chapeau, qui fut reçu avec des acclamations de joie, joie qui ne dura pas longtemps, soit que Mme Heine fût offensée d'accepter un cadeau, soit qu'elle fût, comme tou-

Digitized by Google

jours, jalouse de l'élégance naturelle de ma femme ainsi que de sa position sociale, supérieure, par rapport à la fortune.

Un matin donc, j'allai déjeuner avec Mathilde et Pauline, son esclave, ce qui m'arrivait au moins deux fois par semaine. Je la trouvai maussade et de mauvaise humeur. Après avoir avalé deux beefstecks et une demi-bouteille de vin, de but en blanc, elle se mit à déblatérer contre les couturières et les marchandes de modes, disant qu'elles étaient toutes des femmes de peu ou de rien. Si Heine eût été là, au lieu de gémir sur son grabat de douleur, il l'eût tancée d'importance, car, hélas, il ne pouvait plus la battre ! Je la laissai donc dire en la regardant dans le blanc des yeux. Elle savait bien que la réputation de ma femme était sans tache ; son mari même s'était chargé de prendre des renseignements avant mon mariage ! Puis tout à coup, dans un accès de colère, me levant et jetant ma chaise loin de moi, je lui dis : — « Un mot de plus, madame, et je vous étrangle ! Vous ne ferez pas à moi ce que vous avez fait au docteur Wertheimer. Vous savez que je ne vous crains pas ! » Puis, en m'approchant d'elle : « Vous n'êtes pas digne de prononcer le nom de ma femme, et, de fait, je vous le défends ! » Et, la saisissant par le bras (j'ai eu tort), je la lançai dans un coin de la chambre. Elle s'avance vers moi le bras levé : — « Vous osez chez moi ! — Ce n'est pas la première fois, lui répondis-je, que je lutte avec vous ! » Et la saisissant à bras le corps, je lui fis craquer les reins et, ma colère s'éteignant par le contact de ses formes voluptueuses, je la lâchai et pris la fuite comme un criminel.

Digitized by Google

Tout cela ne dura qu'une minute, en présence de Pauline qui poussait des cris de paon.

Sans débrider, elle courut chez son mari et lui dit que j'avais voulu lui faire violence. Heine, stupéfait, se mit à rire. « Ce serait drôle, dit-il, que Weill eût attendu quinze ans et s'être marié pour te manquer! — Demande à Pauline, s'écria-t-elle en pleurnichant et en gémissant. Voilà longtemps qu'il me poursuit! » Pauline qui disait ce que Mathilde voulait qu'elle dît, attesta que je la tenais dans mes bras, en la couvrant de baisers et que ce n'était pas la première fois, ce qui était un infâme mensonge.

Et comme Heine doutait toujours, elle s'écria (j'ai appris cela par les Escudier) : « Alors, je suis une Putiphar et le petit Weill est un Joseph! » Heine riait toujours. Si j'étais retourné chez lui, tout cela se serait expliqué et aurait fini par un autre déjeuner et par l'air : *O Mathilde*, chanté au dessert; mais ayant conté cette scène à ma femme, celle-ci me dit : « J'espère qu'on ne t'y reverra plus! Après une scène pareille, à moins que tu ne sois son amant, il ne peut plus y avoir de rapport entre elle et toi! » Et je n'y allai plus.

Quinze mois plus tard, Heine mourut. Je n'étais pas à Paris.

J'ai horriblement souffert de cette brouille. J'avais appris par les Escudier, qui le tenaient de Pauline, toutes les horreurs que Mme Heine avait dites de moi à son mari. Je suis sûr qu'il n'en croyait pas un traître mot! Mais sentant, comme moi, qu'il y avait incompatibilité d'humeur entre les deux femmes, il ne faisait pas de démarches de réconciliation, pas plus que moi, et ne demandait qu'à

Digitized by Google

mourir en paix avec sa femme. Je lui aurais bien écrit, mais il ne pouvait plus lire lui-même une lettre, et je ne voulais pas que cette brouille et sa cause fussent connues par une tierce personne !

Quelque temps après la mort de Heine, je rencontrai Mathilde sur la place de la Madeleine avec deux chiens blancs. Les journaux et des amis avaient parlé de ses relations avec un certain jeune homme de lettres. Elle courut vers moi en me disant : « Étions-nous bêtes de nous brouiller comme cela après quinze ans d'amitié ! — A qui la faute? lui dis-je, eussiez-vous même eu des raisons, et supposé même que j'eusse eu la faiblesse d'avoir un caprice pour vous au bout de quinze ans, vous auriez dû, ou me mettre à ma place, ou vous moquer de moi, mais sans dire un mot à votre mari, sans le laisser mourir avec l'idée que son meilleur ami voulait le trahir. Vous savez que j'ai encore la bride rose que vous m'avez laissée en trophée. Si j'avais voulu mentir comme vous, je n'eusse eu qu'à la lui envoyer pour vous faire rougir et peut-être pour vous faire déshériter ! Mais moi, je ne mens jamais ! »

Je l'ai encore rencontrée une autre fois, un peu obèse, mais toujours belle et toujours accompagnée de ses deux chiens. Elle m'annonça qu'elle allait vendre toutes les lettres que son mari avait reçues de différents personnages célèbres. Elle avait déjà vendu les mémoires de son mari, qui furent détruits. Elle vivait d'une rente de la veuve Charles Heine et d'une autre rente reversible sur sa tête de l'éditeur de son mari. Je lui fis comprendre qu'elle n'avait pas le droit de publier des lettres qui sont la propriété de leurs auteurs.

Digitized by Google

Elle m'avoua que si je m'étais occupé de ses affaires, elle n'aurait pas tant de tracas. — « Mais, lui dis-je, il paraît que vous avez un homme. — Jamais ! répondit-elle, ce sont des calomnies. Vous me connaissez mieux que les autres. »

Le fait est qu'elle ne s'est plus remariée et que je l'ai toujours connue honnête et vertueuse. Si sa tête avait été à la hauteur de son cœur, elle eût été une merveille de femme ! Qu'elle repose en paix ! Elle n'a fait de mal qu'à son mari, et son mari lui a pardonné !

La postérité fera de même.

Imprimeries réunies, C, rue du Four, 54 bis, Paris

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google